

L'HOMME
dans
MES
RÊVES

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : L'homme dans mes rêves / Chloé Duval

Nom : Duval, Chloé, 1980-, auteure

Identifiants : Canadiana 20250047438 | ISBN 9782898045257

Classification : LCC PS8607.U922 H66 2026 | CDD C843/.6--dc23

© 2026 Les éditions JCL

Image de la couverture : Wasit Hemwarapornchai / Shutterstock

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | **Canada**

Édition
LES ÉDITIONS JCL
editionsjcl.com

Distribution au Canada et aux États-Unis
MESSAGERIES ADP
messageries-adp.com

Distribution en France et autres pays européens
DNM
librairie du Québec

Distribution en Suisse
SERVIDIS
servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2026
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque nationale de France

CHLOÉ DUVAL

L'HOMME
dans
MES
RÊVES

LES ÉDITIONS JCL 





*Pour toi qui es toujours là, année après année,
L'homme dans mes rêves, l'homme de mes rêves et l'homme de ma vie*





PROLOGUE

La sonnerie du téléphone, persistante, irritante, résonne dans l'air, réveillant l'unique occupante du petit chalet aux volets bleus perdu dans ce village de montagne enfoui sous la neige. La jeune femme se réveille d'un bond, en sueur et l'angoisse au ventre, et tend une main tremblante vers l'appareil posé sur la table de chevet. Les appels nocturnes n'augurent jamais rien de bon.

- Allô ?
- Madame Clarisse Valliers-Gauthier ?
- C'est moi-même.
- Pardonnez-moi de vous déranger en pleine nuit. Je vous appelle du CHU de Brest. Vous êtes indiquée comme la personne à contacter en cas d'urgence dans le dossier de M. Sylvain Gauthier.
- À ces mots, le cœur de la jeune femme s'arrête soudainement de battre.
- Que s'est-il passé ? demande-t-elle d'une voix serrée.
- Je suis désolée de vous annoncer cela, mais il vient d'être admis à l'hôpital dans un état grave. Je crains qu'il ne soit entre la vie et la mort. Avant de perdre conscience, il vous a demandée.
- Je viens. Tout de suite.
- Je crois que cela vaudrait mieux.

Sous le choc, Clarisse raccroche, se lève et enfile son manteau par-dessus sa chemise de nuit. Clés en main, elle prend place au volant de sa voiture et démarre en trombe, sans penser à rien d'autre qu'au fait que Sylvain est entre la vie et la mort, qu'il a besoin d'elle, qu'elle ne veut pas le perdre. Peu importe qu'ils soient séparés. Peu importe *pourquoi* ils sont séparés.

Le pied enfoncé sur l'accélérateur, elle file sur les routes sinuées tout en essuyant nerveusement les larmes qui lui brouillent la vue.

Pitié, Sylvain, tiens le coup... ne m'abandonne pas... ne me laisse pas... je ne pourrais pas y survivre...

La douleur chevillée au cœur, au corps, elle ne voit pas tout de suite l'ombre qui grandit sur le bas-côté. Soudain, un énorme sanglier traverse la route juste devant elle. Elle écrase le frein, donne un coup de volant, mais il est trop tard. Sa voiture fait une embardée sur la route glissante et percute l'animal de plein fouet. Comme au ralenti, Clarisse sent le métal vibrer, la tôle se froisser, le véhicule entamer une série de tonneaux, sans qu'elle puisse rien faire pour l'en empêcher.

Sa dernière pensée, lorsque la voiture se stabilise plusieurs mètres en contrebas, au milieu des arbres et des fougères, est qu'elle ne va pas pouvoir se rendre au chevet de l'homme de sa vie.

Puis, c'est le noir total.

Juliette*Grenoble*

Une plage de sable fin. Le vent dans mes cheveux. La caresse des vagues sur mes pieds. La chaleur du soleil sur ma peau.

Je cours, je ris, je tourne sur moi-même, guidée par la main qui serre la mienne. La main me ramène vers son propriétaire. Je lève les yeux vers lui. Je ne vois pas son visage, mais je ressens l'intensité de mes sentiments pour lui. Il est toute ma vie. Ce visage s'abaisse vers le mien, ses lèvres frôlent les miennes, murmurent quelques mots. Sa voix me fait frissonner. Je ferme les yeux, savourant le contact de son corps contre le mien. Ses bras m'entourent, ses mains remontent dans mon dos jusqu'à mes cheveux et il prend mon visage en coupe.

Il me regarde droit dans les yeux, mais je ne le vois toujours pas.

— *Je t'aime, répète-t-il. Rappelle-toi toujours que je t'aime.*

Il m'embrasse de nouveau, ses lèvres caressent les miennes avec douceur, sa langue cherche la mienne avec audace, ses doigts agrippent mes cheveux comme pour me retenir contre lui, m'empêcher de partir, jamais.

Je me réveille en sursaut, le cœur battant à tout rompre.

Encore ce rêve...

Je me frotte les yeux et consulte l'écran du réveil. Cinq heures trente.

Inutile d'espérer me rendormir... Je me lève donc, enfilant la première tenue confortable qui me tombe sous la main avant de descendre dans la cuisine.

Câline, une jeune femelle labrador couleur caramel d'un an, m'accueille à grand renfort de jappements et d'adorables petits bonds excités. Attendrie, je me baisse et la gratte derrière les oreilles.

— Chut, ma belle. Tu vas réveiller tout le monde.

Vu l'heure, il y a fort à parier qu'Allie, Hugo et Maé dorment encore du sommeil du juste. Du moins, je l'espère.

— Tu veux sortir? demandé-je tout bas à la chienne.

Je n'ai pas besoin de le répéter deux fois. Aussitôt, Câline court se poster devant la porte, piétinant le sol de ses toutes petites pattes, son regard allant et venant de la porte à moi et de moi à la porte, brillant d'anticipation et de joie. Riant tout bas, j'enfile un long manteau par-dessus ma tenue d'intérieur, visse un bonnet sur ma tête et des gants sur mes mains, accroche la laisse de Câline et, glissant mes pieds dans une paire de bottes fourrées, je jette un œil à l'extérieur, souriant de ravissement.

Dehors, la neige continue de virevolter dans les airs, comme elle le fait quasiment sans interruption depuis plusieurs semaines. C'est du jamais vu, disent toutes les émissions météo, même pour Grenoble. Nous sommes en train de battre des records de froid et de chutes de neige. Dans l'absolu, la situation ne devrait pas me réjouir, et ce, pour de nombreuses raisons, mais je ne parviens pas à me défaire de cette joie presque enfantine qui s'empare de moi quand je regarde la neige tomber.

On dirait que c'est la première fois.

Câline à mes côtés, je quitte la maison de mes amis et m'engage sur le chemin. Malgré une heure indue que même les coqs ne valideraient pas, plusieurs voisins sont également de sortie, l'un pour promener son dalmatien, tout fou de jouer dans la neige, l'autre pour déneiger l'allée et dégager sa voiture avant de partir au travail.

Je m'arrête un instant, jette un coup d'œil à droite, puis à gauche. Rassurée quant au fait que personne ne me regarde, je renverse le visage et ouvre grand la bouche, savourant le goût de la neige sur ma langue.

— Bonjour Juliette ! m'interpelle une seconde plus tard une voix derrière moi. Vous êtes bien matinale aujourd'hui !

Je me retourne vers la voix. Elle émane d'une adorable mamie d'un âge indéfini, bigoudis bleus sur la tête et robe de chambre en pilou rose, dont la petite-fille (l'une d'elles, du moins) tient une boutique de tricot et de couture au centre-ville – et qui confectionne de somptueux gâteaux. Elle vit à deux maisons de celle d'Allie et Hugo et il n'est pas rare de la voir dehors si tôt le matin. Une insomniaque, elle aussi.

— Bonjour madame Diamant ! m'exclamé-je, tout sourire. Je ne parvenais plus à dormir, alors j'ai décidé d'en profiter pour me rendre utile. Comment allez-vous ? Vos enfants arrivent bientôt ?

— Dans quelques jours !

— Vous devez avoir hâte !

— Oui, beaucoup !

— Je suis ravie pour vous. Je vous dis à plus tard ? Câline a vraiment besoin de sa promenade.

— Bien sûr, ma petite Juliette, bien sûr ! Vous pourrez dire à Allie que je lui enverrai ma petite-fille chercher quelques livres ?



— Oh, mais dites-moi lesquels et je vais vous les rapporter ! Votre petite-fille doit être comme Allie, débordée à l'approche des fêtes. Inutile de la déranger quand je peux m'en charger sans peine !

— Vous feriez ça ? La boutique ne désemplit en effet pas une seule seconde ! C'est bon pour les affaires, mais pas pour le temps personnel.

— Mais bien sûr que je le ferais ! Ça me fera très plaisir de vous rendre ce service !

— Vous êtes bien gentille, Juliette ! Je vais vous chercher la liste !

À la hâte, elle retourne à l'intérieur et ressort quelques instants plus tard, une feuille de papier pliée en quatre dans la main.

— Ce sont des cadeaux pour mes arrière-petits-enfants. Ce sont tous de grands lecteurs ! ajoute-t-elle avec une pointe de fierté.

— Je vais voir avec Allie si elle a tout en magasin et, si c'est le cas, je vous les ramène ce soir !

— Merci, Juliette !

Nous échangeons quelques mots de plus, puis je reprends mon chemin, Câline s'impatientant à mes pieds. La chienne et moi marchons un petit quart d'heure, aussi heureuses l'une que l'autre de sentir la neige crisser sous nos pas, puis nous regagnons la maison au bout de la rue, impatientes malgré tout de nous mettre au chaud. Tout le monde dormant encore, j'entreprends de préparer des muffins au chocolat (les préférés de Maé) pour le petit-déjeuner, en fredonnant tout bas des chansons de Noël.

Tout le monde, ce sont les trois personnes qui, depuis quelques semaines, sont devenues toute ma vie : Alyson (Allie pour les intimes), librairie pétillante et véritable machine à sourire, douce et généreuse, toujours heureuse, toujours de bonne humeur, toujours

prête à aider les autres; Hugo, son mari, comptable, adorable également; et leur fille, Maé, six ans, un véritable rayon de soleil, curieuse et intelligente, dotée d'une sensibilité similaire à celle de sa mère – même si mère et fille ne partagent pas de gènes, Maé ayant été adoptée par le couple alors qu'elle n'était qu'un bébé.

Les trois entrent dans la cuisine, une Maé aux yeux encore gros de sommeil, blottie dans les bras de son père, à la minute précise où je vérifie (et confirme) que les muffins sont suffisamment refroidis pour être consommés.

— Que ça sent bon! s'exclame Allie. Juliette, tu es une fée! Méfie-toi! Si tu continues à être ainsi aux petits soins avec nous, je ne vais plus jamais te laisser repartir!

Je souris doucement.

— Nous n'en sommes pas encore là... Bonjour ma puce, ajouté-je en embrassant Maé sur le dessus de la tête, après avoir salué Hugo. Tu as bien dormi? Regarde, je t'ai préparé des muffins au chocolat!

Pour toute réponse, la fillette se serre dans les bras de son père.

— Elle est tellement fatiguée, il est temps que les vacances arrivent, explique celui-ci. Elle n'en peut plus. Tiens, tu t'assois, ma chérie? Maman et moi allons aider Juliette à préparer le petit-déjeuner.

Avec un grognement de fatigue, Maé prend place à table, tête posée dans ses mains.

— Du nouveau? demande Allie en remplissant la bouilloire et la machine à café, pendant que Hugo sort trois tasses et un bol pour Maé.

Je me contente de secouer la tête, ajoutant:

— Juste ce rêve, toujours le même.

— Ça va venir.

— Sûrement. Tiens, ma puce, continué-je en posant un muffin devant Maé, régale-toi. Mais fais attention, ils sont peut-être encore un peu chauds au centre !

— Merci, Juliette, dit la petite fille, avant de prendre une petite bouchée de la pâtisserie.

— Ils sont bons ?

Maé hoche la tête.

— Oui !

À son tour, Allie détache un morceau du bout des doigts.

— Juliette, ils sont succulents ! C'est décidé, on te garde pour toute la vie ! Hein, ma chouette ?

Nous rions ensemble et je prends à mon tour un muffin.

C'est vrai qu'ils sont bons...

— Oh, avant que je n'oublie, j'ai croisé M^{me} Diamant en allant promener Câline. Elle m'a donné une liste de livres qu'elle aimerait offrir à ses arrière-petits-enfants. Je lui ai promis que tu regarderais et que je lui apporterais les livres ce soir s'ils se trouvent sur les rayons.

— Pas de problème ! On regardera ça !

Le petit-déjeuner avalé, nos ablutions respectives effectuées, nous partons, chacun suivant son chemin. Celui d'Allie la mène vers la librairie au doux nom de *Quelques pages de bonheur*, dont elle est la propriétaire et où je la rejoindrai plus tard, tandis que le mien me conduit vers l'hôpital pour mon rendez-vous hebdomadaire.

L'affaire occupe plus de temps que je l'avais escompté et je n'en ressors que bien après l'heure du déjeuner. L'expérience étant la mère de toutes les prudences, je grignote le muffin que j'ai pris soin d'emporter avec moi, puis je me dirige, à pied, vers la librairie.

Le doux tintement de la clochette m'accueille lorsque j'ouvre la porte, la refermant bien vite derrière moi afin de ne pas y faire entrer la neige qui continue de tomber.

Une sensation de bien-être s'empare de moi à la seconde où je pose le pied dans la boutique. Chaleureuse, accueillante, une bulle hors du temps, un savant mélange de rétro et de moderne, des couleurs douces rehaussées ici et là de touches de rouge vif ou de bleu électrique – c'est ainsi que la décrivent les articles laudatifs punaisés au mur derrière la caisse et je ne peux qu'être du même avis.

À quelques jours de Noël, la boutique arbore sa décoration de fête : des bonhommes de neige ont été déposés ça et là sur les étagères, des guirlandes ornent les murs, un sapin paré de mille et une lumières trône au fond de la boutique et de la fausse neige recouvre les carreaux. Une petite musique de saison, alternant chants de Noël et vieilles ballades, vient compléter l'effet.

Je souris, me sentant soudain légère et heureuse.

Indéniablement, la librairie d'Allie est un endroit où l'on se sent bien. Où *je* me sens bien.

Comme si j'étais chez moi.

— Ah, te voilà, Juliette !

La voix d'Allie ramène aussitôt mon attention vers elle.

— Je commençais à m'inquiéter ! continue-t-elle. Encore cinq minutes et je partais à ta recherche !

Je m'avance jusqu'à elle, une moue d'excuse sur les lèvres.

— Désolée, le médecin était très en retard ce matin et il n'a pu me recevoir qu'en fin de matinée. Je n'ai pas pu te prévenir.

— Il te faut vraiment un téléphone cellulaire...

— Pour appeler qui?

— Moi.

— Est-ce vraiment nécessaire? Mis à part quand je me rends à l'hôpital, je suis tout le temps avec toi...

— C'est certain... mais je ne suis pas rassurée quand même.

— Je vais y penser, promis.

Je ne mentionne pas qu'au-delà de l'inutilité de l'achat, je n'ai pas non plus le premier sou pour le concrétiser.

La librairie ne désemplissant pas, j'avale rapidement une salade avant de rejoindre Allie pour lui donner un coup de main, remettant les étagères en ordre, les présentoirs d'aplomb, renseignant les clients au mieux de mes capacités, jusqu'à ce qu'enfin, la porte se referme sur le dernier d'entre eux et qu'il ne reste plus dans la librairie qu'Allie et moi.

L'heure de fermeture a sonné.

Mon amie rallume la musique, le temps de faire les comptes de la journée et de remettre de l'ordre dans les rayons. Je m'occupe de rassembler dans un sac les livres qu'elle a préparés pour M^{me} Diamant et entreprends de ranger les lieux pendant qu'elle s'affaire à la caisse. Nous ne parlons pas, ou presque pas. Après une journée où nous avons été entourées de monde, le silence est presque une bénédiction, pour elle comme pour moi. Tout en remettant les livres à leur place, je fredonne en chœur les paroles

des chansons de Noël qui passent tous les jours dans la boutique ou à la radio, des chants modernes ou plus anciens, des reprises ou des versions originales.

Et puis, la liste de lecture change et les premières notes d'une chanson d'un tout autre genre s'élèvent dans la librairie.

*You must remember this
A kiss is still a kiss
A sigh is just a sigh...*

Soudain, comme sortie de nulle part, une tempête d'émotions s'empare de moi, tournant comme un cyclone à l'intérieur de mon cœur et de mon ventre, si violente qu'elle me coupe le souffle. Je m'accroupis, une main sur mon cœur affolé, la respiration difficile et les joues baignées de larmes.

— Juliette ? Juliette, que se passe-t-il ? s'exclame Allie en accourant vers moi. Ça ne va pas ?

— Je ne sais pas..., murmure-je d'une voix étranglée, en hoquetant. Je crois... cette chanson... qu'est-ce que c'est ?

— Une vieille chanson américaine, tirée d'un film des années quarante. *Casablanca*. Tu la connais ?

— Je ne sais pas. Je crois... Elle me rend triste. Elle me rend si triste. J'ai l'impression de mourir à l'intérieur.

— Oh, Juliette...

Allie me prend dans ses bras et je laisse mes larmes couler librement.

De toute façon, je suis incapable de les retenir.

Je ne sais pas d'où elles viennent, ces larmes. Je ne sais pas pourquoi cette chanson me fait pleurer ainsi, pourquoi mon cœur

semble se briser en mille morceaux à chaque note de musique. Des images, des *flashes*, flous, indescriptibles, traversent mes pensées sans que je parvienne à les saisir, à les décrypter.

C'est le problème, quand on souffre d'amnésie rétrograde partielle.

Rien, absolument rien, de ce qui se passe dans sa tête ne semble avoir de sens.

Et on n'a pas la moindre idée de qui l'on est – encore moins de qui l'on a été.



Mes larmes taries, je trouve refuge dans la salle de bain au fond de la boutique. Je m'asperge d'eau le visage afin d'effacer autant que faire se peut les traces de cette crise aussi subite qu'incontrôlable et croise mon regard dans le miroir lorsque je relève les yeux. La lumière jaune, impitoyable, éclaire un visage qui, malgré tous mes efforts, malgré toute ma volonté, me reste inconnu.

Pendant quelques minutes, je m'observe comme je l'ai si souvent fait au cours des semaines qui viennent de s'écouler. Je scrute avec attention le moindre détail, cherchant la clé de mon identité dans les yeux verts et les cheveux roux de la femme qui me fixe.

Mais j'ai beau fouiller ma mémoire, me concentrer de toutes mes forces, rien n'y fait.

Je reconnais la personne qui me regarde dans le miroir, je l'ai vue dans les quelques rêves épars qui hantent mes nuits, mais je ne sais pas qui elle est.

Je soupire, au comble de la frustration.

C'est à désespérer.

Je sais marcher, me brosser les dents, lacer des chaussures, boutonner un gilet. Je sais lire à voix haute sans buter sur les mots, parler avec aisance. L'orthographe, la grammaire me viennent naturellement et je suis même capable de taper à l'ordinateur sans regarder le clavier. Mais ma vie, mon identité, mon passé restent un mystère que rien, ni les recherches de la police, ni les séances de psychothérapie, ni aucun des efforts que je déploie depuis des semaines, n'a encore réussi à percer.

Tout ce que j'ai, ce sont des fragments de rêve et des images floues, impossibles à décrypter et qui, le plus souvent, me filent entre les doigts avant même que j'aie le temps de m'y arrêter.

Certains jours, j'en deviens folle. Comment puis-je être capable de conjuguer un verbe au plus-que-parfait du subjonctif sans faire la moindre faute, mais ne pas me rappeler qui je suis ni comment je m'appelle ? Comment puis-je avoir connaissance des événements les plus tragiques de la Deuxième Guerre mondiale, mais ne pas me souvenir du visage de mes propres parents ni du moindre détail concernant ma vie avant l'accident ?

Cela fait près de cinq semaines que je me suis réveillée dans un hôpital étranger, sous le regard de personnes que je ne reconnaissais pas, sans la moindre idée de qui j'étais, comment je m'appelais et ce que je faisais là.

C'est Allie et Hugo qui m'ont trouvée voilà un mois et demi de cela, errant sur le bord de la route, en chemise de nuit sous mon manteau, en pleine tempête de pluie verglaçante, le crâne ensanglanté, les côtes cassées, au bord de l'évanouissement et de l'hypothermie, sans un papier sur moi, marmonnant des propos incohérents. Ils m'ont emmenée à l'hôpital – juste à temps, m'ont affirmé les médecins. Dix minutes de plus et ils n'étaient pas sûrs que je m'en serais sortie.

J'ai sombré dans l'inconscience dès que Hugo m'a prise dans ses bras pour me porter jusqu'à leur véhicule. Lorsque je suis revenue à moi, après un passage au bloc opératoire, je n'avais plus le moindre souvenir de ce qui m'avait conduite là.

Tout le temps que je suis restée à l'hôpital, Allie et Hugo sont régulièrement venus me rendre visite et si j'ai été surprise, dans un premier temps, que des inconnus s'inquiètent ainsi de mon sort, force m'a été de reconnaître que cette attitude, cette générosité, cette bienveillance étaient dans leur nature, et surtout dans celle d'Allie. Tout le personnel de l'hôpital me l'a d'ailleurs confirmé : Allie est une femme comme il en existe peu, avec le cœur sur la main et un instinct protecteur particulièrement exacerbé. Une personne rare, de celles qui sont capables de prendre sous leur aile une inconnue sans hésiter un seul instant et de lui offrir un toit et la chaleur humaine dont elle a cruellement besoin. «Le monde aurait besoin de plus de personnes comme Allie», a même soupiré mon infirmière lorsque je lui en ai parlé, avant d'ajouter qu'Allie se sentait probablement un peu responsable de moi et de mon bien-être, Hugo et elle m'ayant sauvée d'une mort certaine lorsqu'ils m'ont trouvée et conduite à l'hôpital.

C'est probablement ce sentiment de responsabilité qui a poussé mes deux anges gardiens à m'offrir leur hospitalité et leur aide lorsque le médecin m'a annoncé, après trois longues semaines de traitements quotidiens, que je pouvais quitter l'hôpital. J'ai commencé par refuser, confuse par tant de générosité et embarrassée à l'idée d'être un poids pour eux après tout ce qu'ils avaient déjà fait pour moi, protestant qu'ils ne devaient pas se sentir obligés de quoi que ce soit à mon égard. Mais l'un comme l'autre n'ont rien voulu entendre et j'ai fini par accepter avec gratitude, soulagée, au fond de moi, d'avoir quelqu'un à qui me raccrocher et de ne pas être contrainte de me rendre dans l'un des établissements dont l'assistante sociale m'avait fourni l'adresse.

Aujourd’hui, cela fait environ trois semaines que je vis chez eux et il ne se passe pas une journée sans que je me réjouisse que le ciel, le hasard ou la Providence les aient mis sur ma route. Au fil des jours, ils sont devenus pour moi des amis et une constante à laquelle me raccrocher dans cette vie qui n'est pas vraiment la mienne, rythmée par une seule et même question, entêtante, obsédante : vais-je un jour retrouver la mémoire et me rappeler qui je suis, comment je m'appelle ?

En attendant que ce jour arrive – car les médecins sont persuadés qu'il arrivera, que ce n'est qu'une question de temps –, on m'a donné un nom, puisqu'il le faut bien : dorénavant et pour le futur prévisible, je serai pour tout le monde, et surtout pour l'administration, Juliette Dubois.

Je l'ai tourné et retourné dans ma tête et sur ma langue des dizaines, des centaines de fois, ce nom, sans y trouver cependant la moindre familiarité. Juliette. Juliette Dubois. Juliette. Juliette-Juliette-Juliette. Certains jours, je le répète, encore et encore, jusqu'à ce qu'il perde tout son sens, qu'il ne devienne plus qu'une suite de sons, des lettres accolées les unes aux autres.

Juliette.

Suis-je une Juliette ?

Par curiosité, j'ai cherché un site Internet répertoriant les prénoms féminins les plus courants pour l'âge que les médecins estiment que je dois avoir, soit une trentaine d'années. Je les ai lus à voix haute, un à un, essayant de deviner lequel aurait pu être le mien.

Aucun n'a éveillé la mémoire en moi. Pas même l'ombre d'un souvenir ni la moindre palpitation cardiaque, le moindre frémissement de mon estomac, le moindre frétillement dans mon ventre. Rien.

Je soupire et me lave les mains avec soin, détournant le regard de mon propre reflet.

Mon cerveau se rappelle les règles d'hygiène de base, mais pas si j'ai des frères ou des sœurs, des amis. Me cherche-t-on ? Ai-je une famille, des parents, un conjoint qui s'inquiètent de moi, quelque part, ou suis-je seule au monde ? Et ce rêve que je fais toutes les nuits. Que signifie-t-il ? Qui est cet homme dont je ne vois jamais le visage ? Existe-t-il seulement, ou n'est-il rien de plus qu'une fabrication de mon esprit pour combler le vide qui s'y trouve ?

Qui suis-je ? Qui est cette rousse aux cheveux trop longs, au visage émacié, au corps amaigri que je vois chaque matin dans le miroir ?

Toc, toc, toc.

— Juliette, tout va bien ?

La voix d'Allie me parvient étouffée au travers du battant de la porte.

— Oui, oui, tout va bien.

Je m'essuie les mains et, plaquant un sourire sur mon visage, je sors de la salle de bain.

— Ça va mieux, ne t'inquiète pas. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je dois être fatiguée. Désolée d'avoir fait tout ce cirque.

— Ne t'excuse pas. Après ce que tu as traversé, c'est normal que, parfois, tu aies des réactions étranges à des choses qui viennent peut-être titiller tes souvenirs. C'est bon signe, d'une certaine manière.

— Ah, tu trouves ?

— Oui ! Ça veut dire que ta mémoire n'a pas disparu, que ton corps et ton cœur se rappellent encore ta vie d'avant !

- Je n'avais pas vu les choses sous cet angle-là...
- Je suis sûre que ce n'est plus qu'une question de temps pour que ta mémoire revienne.
- J'espère que tu as raison, soupiré-je.
- Tiens, et si ce soir, on se commandait une pizza au fromage ? Il me semble que tu aurais bien besoin de réconfort après tant d'émotions.

Mes papilles se mettent aussitôt à saliver.

Depuis que j'ai emménagé chez eux, Allie, Hugo, Maé et moi avons entrepris avec entrain et gourmandise une grande opération de redécouverte de mes goûts culinaires, testant toutes les cuisines, toutes les saveurs, et une certitude est ressortie de nos expériences : j'adore manger et la pizza au fromage est mon plat préféré.

— Vendu !

Repue d'une succulente pizza gorgonzola-emmental-gouda fumé et d'une part de brownie aux noix de Grenoble (le repas décadent par excellence selon Maé), j'abandonne la fillette au marchand de sable et mes deux amis à leur conversation et vais m'installer dans la bibliothèque, comme je le fais tous les soirs, pour écrire dans mon journal.

C'est le psychothérapeute de l'hôpital qui m'a conseillé cette activité, arguant que cela m'aiderait assurément à retrouver la mémoire – à l'instar de nombreux amnésiques avant moi, selon lui. Je ne sais pas si son conseil fonctionnera réellement. Pour le moment, les résultats ne sont pas vraiment probants. Toutefois, si écrire ne m'aide pas à faire la lumière sur mon passé, le fait de couper sur le papier mes pensées, mes émotions, les événements

de la journée me permet de prendre du recul, d'avoir une vision plus posée de la situation, de relativiser. Écrire, ai-je rapidement réalisé, m'apaise, me calme.

Depuis lors, chaque soir, je consacre un peu de temps à consigner mon quotidien dans le joli cahier que m'a offert Allie, tout droit issu du rayon papeterie de la librairie. Je veille soigneusement à ne rien omettre, ni les bribes de souvenirs qui sont remontés à la surface ni ce que j'ai découvert sur moi au cours de la journée, aussi insignifiante que l'information me semble être sur le moment. Le diable se cache dans les détails, dit-on. Peut-être que ma mémoire aussi.

Je suis en train de décrire l'événement de l'après-midi quand Allie entre dans la bibliothèque, Câline sur ses talons, et s'installe dans le canapé, jambes ramenées sous elle, un livre à la main.

Une idée me vient.

— Allie?

— Oui?

— Tu sais, la chanson de cet après-midi, celle qui m'a mise dans ce lamentable état? Tu as dit qu'elle venait d'un film?

— Oui, *Casablanca*. C'est un vieux film américain, qui se passe en Afrique du Nord pendant la Deuxième Guerre mondiale.

— C'est un film connu, n'est-ce pas?

— Très. C'est un classique. Attends, bouge pas.

Elle sort son téléphone de sa poche et tapote sur l'écran.

— C'est lui, déclare Allie en me montrant une affiche de film en noir et blanc. Tu ne t'en souviens pas du tout, je suppose, même avec la photo de l'affiche?

De nouveau, je sens les émotions remuer dans le creux de mon ventre, aussi violentes que dans l'après-midi, mais je parviens à les ravalier, secouant simplement la tête.

— Si on oublie cette sensation que l'on m'enfonce une de tes aiguilles à tricoter dans le cœur, absolument pas. C'est à devenir folle, cette histoire. Pourquoi un simple film me cause-t-il une douleur pareille ?

— Peut-être parce qu'il est lié à un événement tragique et que ton cerveau a préféré l'oublier ? suggère Allie.

— C'est ce que je pense aussi, acquiescé-je. Alors... je me demandais, à l'instant... Crois-tu qu'il y ait un endroit où je pourrais le visionner ?

— Oh sûrement oui ! C'est un des films les plus connus d'Humphrey Bogart. Il doit bien être sur les plateformes de streaming.

De nouveau, elle plonge le nez dans son téléphone.

— Ah non, pas pour le moment. Ah là là, mais qu'ils sont pénibles, à enlever des films sans prévenir ! Je suis sûre qu'il y était il y a encore deux semaines ! Je me souviens avoir vu la vignette en cherchant autre chose, je ne sais plus quoi. Quelle frustration ! Bon, il y a toujours le DVD. Je ne l'ai pas ici, mais je suis prête à parier qu'une des tricoteuses le possède et pourrait nous le prêter. Tu penses que le regarder pourrait t'aider à réveiller des souvenirs ?

Je hausse les épaules.

— Ça ne coûte rien d'essayer.

— Alors on va te le trouver !

— Merci, Allie. Du fond du cœur.

— Pas de quoi, Juliette. Si ça peut t'aider, c'est très volontiers que je le fais.

Elle marque une pause et reprend.

— Tu sais, le jour où tu vas retrouver la mémoire et où tu vas partir, tu vas me manquer. C'est que je me suis habituée à t'avoir avec nous, moi !

Je pose mon stylo dans le creux de la reliure et esquisse une petite moue.

Ces derniers temps, mes souvenirs ne donnant pas le moindre signe de vouloir revenir, je me suis souvent posé la question de mon avenir – presque autant que celle de mon passé.

Plus les jours passent, plus j'ai l'impression de m'intégrer dans cette vie, dans cette routine, malgré moi, ai-je même envie de dire.

Comment pourrait-il en être autrement ? Allie, Hugo et Maé sont adorables et m'entourent d'attentions et d'affection. Ils se démènent pour moi, ne ménagent pas leurs efforts pour m'aider à me sentir chez eux comme chez moi et à retrouver la mémoire. Ils m'ont sauvée, m'ont accueillie dans leur foyer sans rien demander en échange, Maé m'a adoptée sans la moindre réserve et Allie m'a même ouvert les portes de sa librairie adorée.

Depuis l'accident, ces trois personnes sont devenues pour moi comme un point d'ancrage dans un monde que je ne connais pas, une référence dans le flou qu'est ma vie et chaque jour qui passe m'attache un peu plus à eux. J'ai de plus en plus de mal à imaginer un quotidien duquel ils ne feraient pas partie et, tous les soirs, en me couchant, je me fais la promesse solennelle que je trouverai une manière de les remercier de tout ce qu'ils ont fait pour moi.

Quoi qu'il se passe, ces trois personnes ne quitteraient jamais mon cœur ni ma vie. Je m'y refuse.

Mais si mon cœur s'attache à Allie, à Hugo et à Maé, ma tête, elle, me tient un tout autre discours quant à la vie que je mène ici, et une part de moi reste en retrait, dans l'attente, hésitant à s'ancrer trop fermement dans cette routine que je me construis, à considérer cette vie comme la mienne.

Et d'une certaine manière, ce n'est pas vraiment la mienne. C'est celle de Juliette. Et quoi qu'on en dise... je ne suis pas elle. Juliette est cette personne qui occupe la place laissée vacante en attendant que je revienne. Juliette est... provisoire. Du moins, c'est ce dont je veux me persuader, ce dont j'ai *besoin* de me persuader, pour ne pas devenir folle.

Je refuse encore d'admettre que je resterai à jamais une inconnue à mes propres yeux.

— Tu ne le prends pas mal si je te dis que j'ai hâte que ce jour arrive ? Tu sais à quel point je vous suis attachée, à Hugo, à Maé et à toi, mais je n'en peux plus de ne pas savoir qui j'étais, qui je suis.

— Bien sûr que non, je ne le prends pas mal ! proteste Allie. Je suis même la première à souhaiter que tu retrouves la mémoire ! Pour toi, mais aussi pour tous tes proches, qui sont probablement morts d'inquiétude de ne pas savoir où tu es.

— Tu sais, je me demande vraiment si quelqu'un me cherche, en ce moment même. Si c'était le cas, ne penses-tu pas qu'un avis de disparition aurait été lancé et que l'inspecteur Granger en aurait eu connaissance ? Ou que l'avis qu'il a diffusé aurait reçu des réponses ? Là, on n'a rien du tout. Personne ne m'a réclamée, ni déclarée disparue. Rien.

— Ça ne veut pas dire pour autant que personne ne te cherche, souligne Allie.

Je hausse brièvement les épaules, peu convaincue.

— Je ne sais pas.

— Et cet homme que tu vois dans ton rêve ? Je suis sûre que c'est ton compagnon.

Je lâche un petit soupir. Voilà une autre question que je me pose à longueur de temps, sans y trouver de réponse.

— Je ne sais même pas s'il existe réellement, déclaré-je. Peut-être n'est-il vraiment que cela. Un rêve. Sinon, je ne m'explique pas pourquoi il ne me cherche pas.

— Peut-être qu'il te cherche et qu'il ne t'a pas encore trouvée, tout simplement.

— Ou peut-être n'est-il rien de plus qu'une fabrication de mon cerveau, qui veut à tout prix à combler le vide d'une manière ou d'une autre.

Allie secoue la tête.

— Je ne pense pas, non. De ce que tu en as dit, c'est trop précis et trop constant pour être le fruit de ton imagination. Je suis convaincue, moi, que c'est un souvenir de ta vie passée qui a réussi à revenir.

— Ce serait bien le seul...

— Ce n'est pas tout à fait vrai ! Regarde, la musique cet après-midi a éveillé quelque chose en toi. Si ça se trouve, le voile est en train de se fragiliser et il suffirait de trouver les bons éléments déclencheurs pour que d'autres souvenirs remontent à la surface !

— Je l'espère tellement, si tu savais !

— Je me doute. Tu sais, je trouve que tu as un courage extraordinaire. Je ne sais pas si je réagirais aussi calmement que toi, si j'étais à ta place...

Peut-on vraiment parler de courage quand on n'a pas le choix? me demandé-je. Je manque de peu d'en faire la remarque à mon amie, mais je me ravise et déclare à la place :

— Si tu étais à ma place, je suis sûre que Hugo ferait des pieds et des mains pour que tu te souviennes de lui. Il se battrait pour toi, pour te reconquérir, pour que tu retombes amoureuse de lui, plus qu'avant même, si c'est possible. Il te ferait redécouvrir ta vie et ton identité et ne s'arrêterait pas avant que tu aies complètement recouvré la mémoire. Et Maé te couvrirait de câlins et de bisous jusqu'à ce que tu te souviennes d'elle.

Allie sourit avec attendrissement.

— Tu as sûrement raison. J'ai de la chance de les avoir.

J'acquiesce d'un hochement de la tête et, en mon for intérieur, je ne peux m'empêcher d'envier mon amie.

Quelqu'un, quelque part, m'a-t-il un jour aimée autant que Hugo aime Allie ? Cet homme que je vois en rêve est-il réel ? Me cherche-t-il, comme le prétend Allie, sans me trouver ?

Je ferme brièvement les yeux

Qui es-tu ? murmuré-je en moi-même. *Où es-tu ? M'aimes-tu toujours ?*

L'inconnue que je vois dans le miroir

Elle porte un nom qui n'est pas le sien, parce qu'elle est incapable de rappeler celui que ses parents lui ont donné à la naissance.

Elle a un visage qu'elle ne reconnaît pas, qui porte les traces visibles, encore douloureuses, d'un accident dont elle ne se souvient pas, un corps dont elle ne sait ni l'histoire ni les faiblesses.

Elle a dans sa tête des images éparses d'événements qu'elle ne se rappelle pas avoir vécus, comme un film dont elle aurait vu des bouts ici et là.

Des musiques, des objets éveillent parfois en elle des émotions qui la bouleversent sans qu'elle sache pourquoi.

Elle a l'impression d'aimer un homme qu'elle n'a jamais vu qu'en rêve.

Cette inconnue, c'est moi.

Je ne sais pas qui elle est, elle ne sait pas qui je suis.

Certains jours, j'ai l'impression de devenir folle.

Retrouverai-je jamais mes souvenirs ? Redeviendrai-je jamais celle que je vois en rêve ? Certains jours, je n'y crois plus.

Plus encore qu'un outil, plus qu'une thérapie, ce journal est comme une bouteille à la mer que la naufragée que je suis lance dans l'espoir que l'inconnue qui me regarde dans le miroir parvienne un jour à retrouver la femme que je suis dans mes rêves.

Extrait du journal de Juliette

Sylvain

Brest

De l'autre côté du pays, un homme, dans le coma depuis six longues semaines, reprend progressivement conscience.

— Clarisse... Clarisse..., murmure-t-il tandis que son esprit lutte pour émerger de la brume qui l'emprisonne.

Enfin, il ouvre les yeux. Dans un premier temps désorienté, il observe la pièce dans laquelle il se trouve. Un décor blanc épuré, des dizaines de machines qui bipent à des rythmes différents, une perfusion reliée à son bras...

Il est à l'hôpital? A-t-il eu un accident? Il ferme les yeux, cherchant à se rappeler les événements, fouillant sa mémoire à la recherche de ses souvenirs les plus récents... C'est difficile. Il a mal à la tête. Si mal à la tête... Que s'était-il passé pour qu'il finisse à l'hôpital? Tout d'un coup, les souvenirs lui reviennent. L'Orfèvre... un cambrioleur devenu assassin, que son collègue et lui traquaient depuis des années. Un homme intelligent, qui ne commet jamais la moindre erreur, qui ne laisse jamais le moindre indice et qui les a rendus fous pendant si longtemps. Jusqu'à cette erreur, cette toute petite erreur: se rendre sur la tombe de sa femme, placée sous surveillance permanente depuis des mois, un an jour pour jour après son décès, sous un déguisement qui aurait pu tromper n'importe qui... sauf lui, en planque avec David cette journée-là. Il s'en est fallu de peu qu'il ne leur échappe encore. Mais David et lui n'avaient pas dit leur dernier mot. Ils l'ont pris en chasse, d'abord à pied, puis en voiture, avec l'assistance d'un second véhicule de patrouille. La scène est encore floue dans sa tête. Il se souvient de coups de feu, de sang, beaucoup de sang... David... il a été touché. Il a perdu le contrôle de la voiture, ils ont

fait une embardée et... et ensuite, tout est noir. Il ne parvient pas à se rappeler la suite... Tout se mélange dans sa tête avec des souvenirs plus anciens, plus douloureux.

Alertée par les bips soudain plus rapides des machines, une infirmière entre.

— Vous êtes enfin réveillé ! Vous nous avez fait une belle frayeur ! Savez-vous où vous êtes ?

— À l'hôpital, articule l'homme à grand-peine.

Il a la gorge sèche, si sèche.

— Oui. Pouvez-vous me dire votre nom ?

— Sylvain... Gauthier, répond-il, en refermant les yeux. Je suis... inspecteur... commissariat de... Brest.

Il se tait. La douleur dans sa tête est lancinante, insupportable.

— Mal à la tête..., murmure-t-il.

— Je vais vous donner quelque chose dès que le médecin vous aura vu. Je vais le chercher.

Quelques instants plus tard, elle est de retour avec un médecin, qui vérifie absolument toutes ses fonctions, vitales ou pas, avant de déclarer que tout lui semble parfait.

— Vous avez eu de la chance, vous savez, dit-il. Vous auriez pu y rester.

— Et David ?

— David ? Vous voulez parler de M. Laporte ? Il va bien. Il va être heureux de savoir que vous êtes enfin réveillé. Il n'a quasiment pas quitté votre chevet depuis sa propre sortie de l'hôpital.

— Longtemps ?

— Vous voulez savoir depuis combien de temps vous êtes là ?

L'homme hoche la tête.

— Ça fait plus de six semaines.

Six semaines ? Seigneur ! Il a perdu plus de six semaines de sa vie ?

— Et Clarisse ? Est-ce que... quelqu'un a prévenu... Clarisse ? articule-t-il avec difficulté.

— Si vous voulez parler de la personne à contacter en cas d'urgence indiquée dans votre dossier, intervient l'infirmière, je l'ai appelée, le jour de votre admission à l'hôpital.

— Elle est... venue ? Clarisse... est venue ?

Le sourire désolé qui s'affiche sur le visage de l'infirmière étouffe aussitôt la lueur d'espoir qui s'est allumée dans le cœur de l'homme.

— Je suis désolée, monsieur Gauthier.

Sylvain referme les yeux, avec la sensation qu'on lui plante un coup de couteau dans le cœur.

Clarisse n'est pas venue.

Quelques années plus tôt...

Assise dans un adorable petit café, un ordinateur portable, qui avait connu des jours meilleurs, ouvert devant elle, flanqué de part et d'autre d'une tasse de thé fumante jouxtant un carnet rempli de notes griffonnées d'une main rapide, et d'une pile d'ouvrages historiques surmontés d'un dictionnaire bilingue et d'un précis de traduction, Clarisse observait le monde autour d'elle. De l'autre côté de la vitre, les rues étaient encore vides, le soleil se levait tranquillement, baignant les pierres grises des façades et les pavés

de la chaussée d'une douce lumière dorée. Elle aimait ce moment de la journée où la vie se réveillait, où le jour chassait la nuit, où les rues s'emplissaient d'odeurs de rosée, de café, de viennoiseries. Elle sourit et poussa un petit soupir. Là, tout de suite, en cet instant précis, elle se sentait bien. Heureuse.

Tout en buvant une gorgée de thé brûlant, elle ouvrit un fichier sur son ordinateur et, après avoir balayé du regard les paragraphes précédents, elle commença à taper, guettant d'une oreille le tintement de la clochette fixée à la porte d'entrée.

C'était bientôt l'heure.

Quelques instants plus tard, la porte s'ouvrit. Clarisse leva le regard de son écran et son cœur s'accéléra imperceptiblement lorsqu'elle reconnut l'homme qui entrat dans le café. Celui qu'elle attendait. Il balaya les lieux du regard, comme s'il cherchait quelqu'un, et ses prunelles se mirent à briller quand elles tombèrent sur la jeune femme. Ils se saluèrent d'un signe de tête, d'un petit sourire timide, hésitant, celui de deux personnes qui se sont remarquées et qui aimeraient bien s'aborder, se parler, mais qui n'osent pas.

Les joues rosies, Clarisse replongea le nez dans son écran, le cœur affolé à présent et l'oreille plus tendue que jamais. Elle l'entendit commander deux cafés à emporter et deux chaussons aux pommes, comme il le faisait tous les matins. Elle savait, sans avoir besoin de regarder, qu'il attendait sa commande en jouant avec un morceau de papier, qu'il pliait pour former une figure, quelque chose de différent chaque jour, qu'il offrirait à la serveuse quand elle lui donnerait sa commande. Du coin de l'œil, Clarisse l'observa. Il était beau. Très beau.

Il avait un regard envoûtant, un sourire qui ferait fondre une banquise et une perpétuelle barbe de trois jours qui lui donnait un

air un peu rebelle et dangereusement attirant. Si, un jour, on lui posait la question, Clarisse dirait que son corps a eu un coup de foudre pour lui à la seconde où elle l'a vu.

À une ou deux reprises, le regard de l'homme s'égara dans la direction de Clarisse et, chaque fois, elle détourna le sien.

Elle soupira.

Elle savait comment les choses allaient se dérouler. Dans quelques instants, la serveuse allait tendre à l'homme les deux gobelets et le sachet de viennoiseries qu'il avait commandés. Tout en murmurant quelques mots de remerciements, il déposerait l'origami sur le comptoir, emporterait sa commande et quitterait le café, non sans un dernier regard dans sa direction.

La parenthèse se refermerait et la journée de Clarisse reprenait alors son cours.

Cette fois, pourtant, le regard de l'homme se fit plus incertain, son sourire plus hésitant, inquiet, comme s'il avait pris une décision dont il ne connaissait pas l'issue. Puis, il partit, la porte se refermant derrière lui dans son habituel tintement.

Il ne s'écoula pas plus de quelques secondes avant que la serveuse s'approche de Clarisse, en lui proposant plus d'eau chaude pour son thé. La jeune femme accepta et, tandis qu'elle ouvrait le couvercle de la théière pour la remplir, la serveuse déposa un morceau de papier devant elle.

L'origami de l'inconnu.

— Tenez, dit-elle tout bas, c'est pour vous.

Surprise, Clarisse fixa le cygne de papier. Son cœur faisant des bonds dans tous les sens dans sa poitrine.



«Ouvrez-moi», était-il écrit sur une des ailes. Elle déplia l'oiseau de papier et lut les quelques mots qui y étaient inscrits.

Je vous admire chaque matin en silence, sans oser faire un geste vers vous. Aujourd'hui, je trouve enfin le courage de vous dire, sans rien attendre en retour, que je vous trouve magnifique.

Clarisse relut le message plusieurs fois, avec la sensation qu'une volée de papillons agitaient leurs ailes dans sa poitrine. Sa vie était soudain devenue merveilleuse et elle se sentait plus heureuse que jamais.

Il la trouvait magnifique.



2

Juliette

Le lendemain matin, le soleil a terminé depuis longtemps de chasser la nuit (pour la neige, en revanche, il va falloir qu'il y mette un peu plus de bonne volonté) quand je cogne à la porte de M^{me} Diamant. La vieille dame m'ouvre et, en m'apercevant, m'adresse un immense sourire.

— Bonjour Juliette ! Entrez, entrez, ne restez pas dans le froid !

— Bonjour madame Diamant ! Je suis venue vous apporter les livres que vous aviez demandés ! Tenez, ajouté-je en lui tendant le sac de tissu rempli. Allie n'avait pas tous les titres en rayon, alors nous nous sommes permis, elle et moi, de les remplacer par d'autres romans du même genre. J'espère que nous avons bien fait !

En réalité, vu le piètre état de ma mémoire littéraire, c'est surtout Allie qui s'est chargée de la sélection et je me suis contentée d'acquiescer à grand renfort de hochements de tête vigoureux à chaque livre qu'elle me présentait.

— Oh vous êtes des anges ! répond la vieille dame en refermant bien vite la porte derrière moi. Puis-je vous offrir quelque chose à boire ? Un thé ? Un chocolat chaud ? J'ai fait des biscuits, vous en voulez ? Et s'il vous plaît, Juliette, appelez-moi Louise.

— D'accord, Louise, acquiescé-je en retirant mon manteau et en l'accrochant sur la patère. Et je ne dis pas non pas à quelques-uns de vos biscuits ! Ils sont toujours si bons !

Il règne dans la maison de Louise une douce odeur de cannelle, de chocolat et de quelque chose d'indéfini, d'indescriptible, de chaleureux comme les câlins d'une grand-mère. Je m'y sens aussitôt à mon aise. Tout en la suivant jusque dans la cuisine, je jette un œil autour de moi. Je vois des napperons blancs en dentelle sur des meubles en chêne ciré, une jolie nappe en vichy sur une immense table, un vase rempli de fleurs et des photos, par dizaines, accrochées aux murs, disposées sur le vaisselier, sur le buffet, sur la petite table ronde trônant entre le canapé et le fauteuil assorti. Il y a de tout : des portraits, des photos de famille, des scènes de la vie quotidienne, des photos de mariage, de baptême, de communion, des photos en couleur, des photos en noir et blanc... Impressionnée et curieuse aussi, je ralents le pas.

— C'est vous qui avez pris toutes ces photos ? demandé-je, en examinant une mosaïque de clichés accrochée au mur du couloir.

Mon hôtesse fait demi-tour et vient me rejoindre devant le cadre.

— Non, c'est mon Émile, que Dieu ait son âme, dit-elle doucement, la nostalgie perçant dans sa voix.

— Il aimait la photographie ?

À mes côtés, le regard perdu dans le collage de photos, Louise hoche la tête et sourit doucement.

— Il avait toujours un appareil à la main.

Elle se tourne vers moi.

— Sa famille a tout perdu dans les bombardements de Paris, pendant la guerre, explique-t-elle. Il ne restait plus aucun souvenir aux parents, plus rien des premières années de leurs enfants.

Émile en a beaucoup souffert, alors il a compensé en immortalisant chaque instant de notre vie, même les plus anecdotiques, et plutôt deux fois qu'une, croyez-moi !

Je laisse mon regard parcourir les différents clichés composant la mosaïque devant moi. L'une des photos attire mon attention. Elle représente un manège de fête foraine en train de tourner. Sur l'un des chevaux de bois, un petit garçon rit aux éclats, visiblement au comble du bonheur. J'esquisse un sourire attendri.

— C'est votre fils, là, sur cette photo ? Il...

Je m'interromps, mon pouls résonnant dans mes oreilles.

L'air autour de moi est saturé de sons, d'odeurs, de couleurs. Le brouhaha de la foule, les cris des passagers dans les attractions. Le tintement suraigu des machines de jeu. L'odeur sucrée des barbes à papa, des beignets et de la guimauve. Les ampoules aux couleurs vives et clignotantes. J'aime cette ambiance survoltée. J'ai l'impression de retrouver la joie simple de mes dix ans.

Nos regards s'accrochent. Ses traits me sont encore inaccessibles, mais je sens mon cœur s'affoler. Le monde, les bruits disparaissent soudain autour de nous.

Il n'y a plus que lui et moi.

Je retiens une envie de rire. Je me sens ivre. Ivre de bonheur, ivre de lui. Sa présence me grise autant que l'air de la nuit.

— Si je gagne, accepterez-vous un autre rendez-vous avec moi ? me demande-t-il d'une voix douce et grave, en désignant le stand de tir devant lequel nous nous trouvons.

Pour toute réponse, je me contente de sourire, le cœur complètement à l'envers. Il s'empare de la carabine en plastique, vise et fait mouche, chaque fois. Le vendeur lui tend un énorme ours en peluche, qu'il m'offre immédiatement.

— Alors, me demande-t-il encore, la voix emplie d'espoir. M'accorderez-vous un autre rendez-vous ?

Je hoche la tête.

Je ne lui dis pas que j'aurais accepté même s'il avait perdu.

Je cligne des yeux, comme pour me sortir d'une illusion d'optique, en proie à un tourbillon d'émotions contradictoires similaire à celui qui s'est emparé de moi lorsque j'ai entendu le morceau de musique, hier.

— Juliette, tout va bien ? Vous semblez perturbée...

— Oui, non, je... je crois que je viens de me rappeler quelque chose. Une fête foraine. Mais c'est fini. C'est parti.

Dans ma poitrine, mon cœur bat encore à toute vitesse et mes poumons ont du mal à suivre le rythme de ma respiration. Est-ce... un autre souvenir ? Je ferme les yeux, cherchant de toutes mes forces à distinguer les traits de l'homme au travers du voile. C'est le même que celui qui apparaît dans le rêve que je fais toutes les nuits. Je reconnaissais sa voix, je reconnaissais sa silhouette. Je le reconnaissais, même si, en même temps, je ne le reconnaissais pas.

Je secoue la tête. Tout s'emmêle dans mon cerveau. Je ne sais plus par quel bout prendre les choses – ni même si je peux faire confiance à ces potentiels souvenirs.

Qui me dit qu'ils ne sont pas déformés ? Pourquoi cet homme n'est-il pas avec moi en ce moment, si nous nous aimions tant que ça ?

— Je comprends que ce soit difficile pour vous, Juliette. Je comprends votre impuissance, votre frustration.

Je me contente de sourire.

— Émile souffrait d'alzheimer. J'ai assisté à la perte de ses souvenirs, un par an. Les photos ont aidé, un temps. Tous les soirs, je lui racontais des bouts de notre vie, en lui montrant les photos

qu'il avait prises, comme dans ce film que nous avions regardé ensemble. Jamais auparavant je n'avais été aussi heureuse qu'il ait pris autant de clichés. Au début, ces rappels ont fonctionné, mais rapidement, ils n'ont plus suffi et les moments où Émile se souvenait de moi, de nous, se sont faits de plus en plus rares. Et un jour, il ne m'a plus reconnue du tout.

— Oh, Louise, je suis tellement désolée !

— Ne le soyez pas. C'est la vie. La raison pour laquelle je vous raconte ça, c'est que j'ai beaucoup lu sur la mémoire à l'époque et s'il y a une chose que j'ai retenue, c'est que le cerveau est une machine extrêmement complexe, bardée de formidables mécanismes de défense et de sauvegarde. Vos souvenirs sont là, quelque part, Juliette. Vous avez juste besoin du bon déclencheur pour qu'ils remontent à la surface.

— C'est ce que le thérapeute me dit aussi.

De sa petite main frêle, Louise prend la mienne et la serre, sans un mot, mais je peux sentir dans son geste toute sa compassion et son soutien. Je ne sais pas si j'ai encore une grand-mère quelque part, mais si c'est le cas, j'espère qu'elle est comme elle.

— C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles je suis venue aujourd'hui, continué-je. Connaissez-vous *Casablanca*, le film ?

— Oui, je le connais.

— Auriez-vous le DVD par hasard ? J'ai... je crois que ce film est lié à un de mes souvenirs, mais je n'arrive pas à savoir de quelle manière, expliqué-je. Je me dis qu'en le visionnant, quelque chose me reviendra peut-être en mémoire.

— Malheureusement, je ne l'ai pas, non. Mais je peux demander aux tricoteuses si l'une d'elles en a une copie chez elle !

— Allie m'a proposé la même chose. On va essayer de le trouver et sinon, on demandera aux tricoteuses dimanche.

— Parfait. Et en attendant, venez. Je vais vous préparer un bon chocolat chaud.

Le chocolat est à la hauteur de ses promesses, les biscuits à se damner et la conversation fascinante. N'ayant rien à confier sur moi-même, je questionne Louise sur sa vie. C'est la première fois qu'elle et moi avons l'occasion et le temps de discuter ainsi et j'en profite allègrement.

Je découvre qu'elle a cinq enfants, dix petits-enfants et trois arrière-petits-enfants qu'elle adore et qui le lui rendent bien, qu'Émile a été le seul grand amour de sa vie, qu'ils se sont mariés à dix-huit ans et ne se sont jamais séparés par la suite. Qu'elle et lui avaient la même date d'anniversaire et que cela les avait toujours beaucoup amusés. Qu'il est décédé voilà dix ans et que, si Louise s'y est faite, rien n'a réussi à combler le vide que son décès a laissé dans leur maison et dans son cœur. Qu'elle va fêter ses quatre-vingt-six ans dans quelques semaines et que ses petits-enfants ont insisté pour célébrer cet anniversaire en grande pompe. « Ils sont tellement adorables de vouloir m'organiser cette fête, me confie-t-elle, je n'ai pas eu le cœur de leur dire que je me sentais un peu trop fatiguée pour ça. Ce sera l'occasion d'avoir tout mon monde autour de moi. À mon âge, Dieu sait combien j'en aurai d'autres. »

Je découvre également qu'elle a été infirmière toute sa vie avant d'être à la retraite, que ses enfants vivent aux quatre coins de la France, que certains de ses petits-enfants vivent même à l'étranger. L'un d'eux est médecin, un autre professeur de grec ancien à la Sorbonne, un troisième pilote d'avion. Il y a aussi dans les rangs une créatrice de sites Internet, une experte-comptable, une institutrice, une romancière, un ingénieur en génie mécanique, un architecte et un conservateur de musée, m'informe-t-elle avec beaucoup de fierté dans le regard.

Enfin, elle me raconte la boutique de laine de sa première petite-fille, dans laquelle elle aime passer plusieurs heures par jour pour discuter et conseiller les clients, et me confie le plaisir et la fierté que lui a procurés sa décision d'ouvrir un tel commerce et de créer le club de tricot dans lequel, tous les dimanches, quelques passionnées se retrouvent pour confectionner de petits bonnets pour les enfants du service d'oncologie de l'hôpital. Elle m'explique que c'est ainsi qu'elle a fait la connaissance d'Allie, par l'intermédiaire du club de tricot, puis me parle du jour où Hugo, Maé et elle sont venus pour la première fois. Elle me fait rire avec sa description de Hugo essayant de tricoter un minuscule habit de poupée, juste parce que sa fille le lui avait demandé.

— Hugo est un papa et un mari formidable, soupiré-je avec envie. Allie et Maé ont bien de la chance de l'avoir.

— Vous aussi, ma petite Juliette, vous avez un Hugo dans votre vie. Vous êtes trop gentille et trop jolie pour ne pas avoir fait tourner des têtes, dit Louise, en tentant de me rassurer.

Je ne réponds pas et me contente de masquer mon sourire triste dans mon chocolat chaud.

Et si je n'avais pas de Hugo? Et si j'étais vraiment seule au monde?

Le chocolat et les biscuits avalés, Louise et moi nous installons sur le canapé du salon, où ma charmante voisine se fait une joie de me montrer certains de ses albums photos, me racontant nombre d'anecdotes tirées des premières années de son mariage avec «son cher Émile».

J'écoute avec ravissement et fascination ses récits, riant avec elle de ses aventures d'infirmière débutante et des photos «compromettantes» de ses enfants dans la petite piscine au fond du jardin. Le temps passe à toute vitesse et chaque minute, mon affection pour Louise augmente de manière exponentielle. La vieille femme

est une perle rare, à la fois drôle et bienveillante, douce et réconfortante. Pendant quelques heures, nos bavardages me permettent d'oublier mes tracas – à moins que ce ne soit le chocolat – et cette humeur mi-figue mi-raisin qui s'est installée dans mon cœur après «le souvenir».

Vers la fin de la matinée, le coucou suisse de la cuisine rompt un moment d'accalmie dans la discussion.

— Doux Jésus, s'exclame Louise. J'ai rendez-vous chez le coiffeur dans une heure et je vais être en retard si je ne me presse pas.

L'idée de me séparer déjà de ma voisine et de sa bonne humeur m'attriste et les mots quittent ma bouche avant même que je n'y réfléchisse :

— Vous me permettez de vous accompagner? Je dois me rendre en ville pour faire quelques courses.

— Mais avec plaisir, ma petite Juliette! Avec plaisir!

Elle m'aurait offert une gigantesque part de tarte aux noix de Grenoble que je n'aurais pas été plus contente.



— Oh, madame Diamant, vous êtes venue avec votre petite-fille aujourd'hui? demande Clothilde, la coiffeuse préférée de Louise, une femme d'une petite quarantaine d'années, dont le regard est aussi pétillant que son sourire, lorsque nous arrivons au salon.

— Oh non, ce n'est pas ma petite-fille, répond celle-ci, c'est ma jeune voisine, Juliette.

— Bienvenue, Juliette! Madame Diamant, venez vous asseoir, je vous attendais. Aviez-vous aussi rendez-vous, Juliette? ajoute la coiffeuse.

— Du tout, m'empressé-je de répondre, j'accompagne juste Louise.

La coiffeuse penche la tête sur le côté.

— Et vous êtes sûre que vous ne voulez pas une coupe ?

— Je fais donc autant pitié que ça ?

— Disons que vos cheveux semblent fatigués.

— Je ne me souviens pas de la dernière fois que je les ai fait couper, avoué-je. Littéralement.

Je jette un regard à mon reflet dans le miroir. Mes cheveux sont longs et ils manquent clairement d'éclat. Qui pourrait m'en blâmer, après un accident, une quasi-hypothermie, un coma et une amnésie... et à la vérité, je n'ai pas l'air beaucoup plus vigoureuse qu'eux.

— Stéphane est libre, ajoute la coiffeuse avec un regard appuyé.

En temps normal – enfin, je crois –, j'aurais probablement refusé poliment, irritée par l'insistance de la coiffeuse. Aujourd'hui pourtant, ce n'est pas le cas. Une petite voix quelque part dans ma tête me pousse à accepter. *Qui sait ?* murmure-t-elle. *Et si retrouver ta coiffure d'avant est l'une des clés pour te retrouver, toi ?*

C'est un coup bas de la part de cette petite voix, certes, mais qui s'avère diablement efficace.

— D'accord.

— Excellente décision ! Ça va leur faire un bien fou, vous allez voir ! Vous n'allez plus vous reconnaître !

Je me garde bien de lui dire que c'est, au contraire, précisément l'inverse que je souhaite.

D'un geste de la main, elle me désigne le fauteuil situé à côté de celui de Louise, qui m'adresse un sourire approuveur, et s'en va quérir le fameux Stéphane, entre les mains duquel je m'apprête à mettre ma tête – et tout ce qu'il y a dedans.

— Vous allez voir; vous vous sentirez mieux après une bonne coupe, me confie Louise d'une voix douce.

— Je n'en ai pas le moindre doute, déclaré-je, même si ce n'est pas tout à fait vrai.

La coiffeuse revient accompagnée d'un homme d'une quarantaine d'années. Visage parfait, cheveux blonds, regard bleu azur, des muscles saillants juste ce qu'il faut et une tenue confortable, mais seyante. On dirait presque qu'il sort directement des pages d'un magazine de mode. Clothilde et Stéphane prennent leur place respectivement derrière Louise et moi. Discrètement, j'admire «mon» coiffeur dans le reflet du miroir et surprends Louise en train de faire la même chose. Nous échangeons un bref sourire complice, avant de reporter notre attention sur les choses sérieuses.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui? demandent les deux coiffeurs avec un sens de la synchronisation si parfait que je me demande sur le moment s'ils ne répètent pas leur numéro tous les soirs après la fermeture du salon.

Je réprime un sourire à cette pensée et, tout en écoutant d'une oreille Louise expliquer à Clothilde qu'elle veut être présentable pour l'arrivée de ses enfants et de ses petits-enfants, je décris à la beauté scandinave qui va s'occuper de ma tête la coiffure de la femme dans mes rêves: un carré plongeant, long devant, court derrière, avec un effet bombé sur le dessus.

— Je vois parfaitement, oui. Vous permettez que je détache vos cheveux?

— Oui, oui, bien sûr.

Sans attendre, il défait ma queue de cheval, faisant cascader mes cheveux sur mes épaules, et commence à y passer ses doigts, les balayant sur la gauche, sur la droite, en les observant d'un regard expert.

— Ils sont magnifiques, dit-il en hochant la tête avec approbation. Je crois que la coiffure que vous avez choisie vous ira très bien.

— Merci.

Je suis installée devant un ordinateur, si concentrée que je ne l'entends pas arriver. Il s'approche de moi, fait glisser mes cheveux sur le côté et dépose un baiser dans mon cou. Je ferme les yeux, savourant le délicieux frisson qui me parcourt. Contre ma peau, je sens ses lèvres sourire et déposer un autre baiser, provoquer un autre frisson. Il fait glisser la bretelle de mon débardeur et parsème mon épaule de petits baisers qui m'embrasent. Lorsque ses dents viennent prendre le relais de ses lèvres, j'abandonne toute prise sur la réalité.

Le souvenir disparaît aussi vite qu'il est apparu, ne laissant derrière lui, comme chaque fois, qu'un cœur battant à la chamade et la douloureuse impression d'un mirage qui s'estompe aussitôt que je m'en approche.

Je bats des paupières à toute vitesse, cherchant à reprendre mes esprits, et m'efforce d'oublier le trouble qui a envahi mon ventre et toute ma colonne vertébrale, jusque dans le creux de mes reins.

— Excusez-moi, je ne vous ai pas entendu. Vous disiez ?

— Que vos cheveux sont magnifiques et que cette coupe vous ira à ravir. Sans compter que ça leur fera le plus grand bien. Et si vous me le permettez, vous aussi, vous avez l'air d'en avoir besoin.

Je me contente de hocher légèrement la tête. Il n'a même pas idée à quel point.

— Alors on y va ?

— On y va.

Je garde les yeux fermés tout du long. Quand Stéphane me shampooine la tête, agrémentant le geste d'un massage crânien qui me fait entrevoir les portes du paradis, quand il cisaille mes cheveux et les allège d'une bonne vingtaine de centimètres et, plus que jamais quand il s'attarde sur le brushing, coiffant et recoiffant chaque mèche jusqu'à ce qu'elle ait exactement la forme qu'il voulait. Enfin, il retire les deux serviettes éponges qu'il a glissées dans mon cou et la cape de nylon noir qui drape mes épaules, balaye les quelques petits cheveux qui s'attardaient sur le bout de mon nez et annonce :

— Voilà, c'est fini. Vous êtes sublime. Vous êtes prête à vous voir ?

Je prends une grande inspiration. C'est le moment de vérité, celui que j'attends depuis une heure et dans lequel j'ai placé tous mes espoirs. Si de petits gestes banals, des activités du quotidien, font remonter quelques souvenirs, sûrement, voir mon visage avec cette nouvelle coupe va lever le voile, ou tout du moins me permettre de me reconnaître, de retrouver mon prénom, mon nom, ma vie. Non ? Je l'espère très fort, en tout cas.

Je hoche la tête et dis :

— Je suis prête.

Sans plus attendre, j'ouvre les yeux, prête à recevoir le flot de souvenirs qui vont forcément m'inonder, et... rien.

Absolument rien.

Je ferme les yeux et les rouvre de nouveau, fouillant ma mémoire à la recherche d'un nom. Celui de la femme dans le miroir. Celui de la femme de mon rêve. Le mien.

En vain.

Je retiens un soupir de déception.

Ç'aurait été trop beau...

— Alors? Vous aimez? demande Stéphane, que mon silence semble inquiéter.

Je m'empresse de le rassurer.

— Beaucoup! m'exclamé-je avec entrain et un grand sourire. C'est parfait. Exactement ce que je voulais!

Au fond de moi, pourtant, je pleure un peu.

L'homme dans mes rêves

Je pense à lui, tout le temps, sans cesse, je le cherche dans toutes les personnes que je croise, dans tous les rêves que je fais. Cet homme dont je ne me souviens pas, dont je ne connais pas le visage.

Il a été le tout premier souvenir qui m'est revenu. Le seul aussi. Comme s'il était la clé pour faire sauter la barrière qui maintient ma mémoire hors de portée, la clé pour retrouver qui je suis, qui j'étais.

Tout ce dont je me souviens de mon ancienne vie, c'est lui. Je n'ai dans la tête et dans le cœur que la chaleur de son sourire, la douceur de ses mots, et cette sensation de bien-être, de bonheur pur et entier que le contact de sa main dans la sienne provoque en moi.

Mon cœur l'appelle, mon âme l'appelle, mon corps se languit de lui. Mais il continue de m'échapper. Je ne sais pas à quoi il ressemble. Je n'ai de lui que des bribes, comme des pièces de casse-tête qui ne s'emboîtent pas. Un menton, un sourire, une main.

Et cette certitude, chevillée au cœur et au corps, qu'il m'importe plus que ma propre existence.

Qui es-tu, toi que j'aime de manière si viscérale, si totale ? Es-tu seulement encore de ce monde ?

Extrait du journal de Juliette

Sylvain

Sylvain est en train de manger – un repas sans saveur, comme sa vie – quand un homme à béquilles entre dans sa chambre.

— Alors, vieux, t'es encore en train de faire ton intéressant? C'est dingue ça, c'est moi qui prends une balle et c'est toi qui te retrouves dans le coma. Avoue que tu fais tout ça pour obtenir les faveurs des infirmières du service et te faire dorloter comme un prince!

Un sourire se dessine sur les lèvres de Sylvain.

— Tu m'as démasqué!

L'homme s'assied sur le fauteuil à côté du lit.

— Je suis content que tu sois enfin réveillé. Tu m'as fichu une sacrée frousse, tu sais. Ne recommence plus jamais ça.

Sylvain tente de se redresser, mais il grimace de douleur.

— Promis, lâche-t-il. Ça va, toi?

— J'ai connu des jours meilleurs, mais je vais survivre. Comment tu te sens?

— Comme une Belle au bois dormant qui serait passée sous les roues d'un trente-trois tonnes.

— Rassure-toi, t'as la tête qui va avec. Ta belle gueule de séducteur en a pris un sacré coup dans le nez.

— Je vais survivre. Et... l'Orfèvre?

— À l'ombre, bien au frais, sous haute surveillance, déclare David avec une nonchalance que vient trahir la lueur dure dans son regard. Cette fois, il ne pourra pas s'échapper. Pas comme la dernière fois. Cette fois, c'est bien fini.

Sylvain ferme les yeux. *Quel soulagement...*

- Sinon, je suis allé chez toi, ramasser ton courrier.
- Merci, je te revaudrai ça.
- Dépêche-toi de guérir. C'est tout ce que je te demande.
- Est-ce que... j'avais des messages ? Sur le répondeur ?
- Rien qui ne puisse attendre. J'ai tout noté sur un carnet, mais je n'ai rien effacé.
- Rien... de Clarisse ?

David secoue la tête.

- Elle n'est pas venue, dit Sylvain. L'hôpital m'a dit que le personnel l'avait appelée, mais elle n'est pas venue.
- Je sais. J'ai essayé de la joindre plusieurs fois, moi aussi, mais je tombe sur son répondeur chaque fois.
- Faut croire qu'elle m'a vraiment rayé de sa vie.
- Je suis désolé.
- Pas autant que moi, David. Pas autant que moi.

Une fois David parti, Sylvain tend une main vers son porte-feuille posé sur la table de chevet. Il l'ouvre, en sort une photo et quelques morceaux de papier griffonnés, dont on peut encore voir les marques de pliure, même après tout ce temps. Il les parcourt du regard. Il en connaît chaque mot par cœur, pour les avoir lus et relus un nombre incalculable de fois au cours des derniers mois. Ce sont les petits mots que Clarisse et lui se sont échangés avant qu'il ne trouve le courage de lui demander officiellement un rendez-vous. Ce sont des extraits de poèmes, surtout. Il sourit en se remémorant ces quelques semaines. Chaque jour, il lui écrivait

quelques vers tirés d'un recueil sur un petit carré de papier, qu'il pliait d'une manière différente. Chaque jour, elle lui répondait avec des vers de sa propre composition, sur le même morceau de papier, pliant à son tour le petit carré blanc. Ses origamis à lui avaient la forme d'un cygne, d'une rose, d'une grenouille sauteuse. Ceux de Clarisse étaient constants : des coeurs. Pendant quelques semaines, il avait vécu au rythme de ces échanges, facilités par la serveuse de la boulangerie-café où elle venait travailler, tous les jours, sans faute. Il se souvient combien il sentait son cœur battre chaque matin quand il entrait dans l'établissement et que leurs regards se rencontraient. Il se souvient de l'impatience qui le prenait aux tripes, de cette envie de la voir sourire, de la voir rougir, de la voir tout court.

Il est tombé follement amoureux d'elle avant même de lui avoir parlé et n'imaginait pas son avenir sans elle. C'était... comme une évidence, qui devenait chaque jour de plus en plus claire.

Alors, un matin, il s'est jeté à l'eau. Et dans l'un de ses origamis, au lieu des vers traditionnels, il avait inclus un lieu, une heure.

Et avait prié très fort pour qu'elle soit au rendez-vous...

Quelques années plus tôt...

D'une main nerveuse, Sylvain pliait et repliait la serviette de papier posée devant lui, tout en jetant régulièrement (ou plutôt tout le temps) des regards furtifs en direction de l'entrée de la terrasse, le cœur vibrant d'espoir.

Viendrait-elle ?

Dans un coin, à quelques pas de lui, David s'installait sur la petite scène de bois montée spécifiquement pour les soirées jazz du jeudi soir. Ils échangèrent un salut de la tête, un regard complice, de ceux que partagent les amis qui se connaissent depuis longtemps.

Sylvain posa sur la table l'oiseau qu'il venait de façonner et s'apprêtait à sortir son téléphone de sa poche pour vérifier l'heure quand il l'aperçut. Son cœur manqua un battement. Elle était vraiment magnifique.

Elle parcourut la terrasse du regard, croisa le sien rivé sur elle et son visage s'éclaira.

Il lui fit signe et elle s'avança vers lui, les deux mains serrées sur son sac, trahissant une nervosité qui n'était probablement pas loin de ressembler à la sienne.

C'est bon signe, non ? se demanda Sylvain. *On n'est pas nerveux si la personne avec qui l'on a rendez-vous n'a pas d'importance, n'est-ce pas ?*

— Vous êtes venue, dit-il lorsqu'elle parvint à sa hauteur, sans même chercher à dissimuler sa joie.

Elle rougit délicatement et hocha légèrement la tête.

— Je suis venue.

Ils restèrent ainsi, à se regarder avec le même sourire idiot sur les lèvres, pendant quelques secondes, jusqu'à ce que Sylvain reprenne ses esprits et qu'il lui offre de s'asseoir, tirant la chaise pour elle, avant de se réinstaller de l'autre côté de la table.

— Il est joli, dit-elle en désignant l'origami au milieu de la table. Vous avez vraiment beaucoup de talent.

— C'est une de mes marottes. Ça aide, quand je me sens nerveux.

— Vous étiez nerveux ?

Il acquiesça.

— J'avais peur que vous ne veniez pas.

— Je suis là.

— Oui. Vous êtes là.

En chair et en os. Devant lui. Avec lui. Sylvain devait se retenir de se pincer pour s'assurer qu'il ne s'agissait pas d'un rêve.

Sur la scène, David se mit à jouer, comme s'il n'avait attendu que ce moment-là pour commencer, et l'air s'emplit de délicates notes de saxophone, conférant une ambiance désuète et romantique au café.

— J'aime beaucoup cet endroit, déclara Clarisse en jetant un œil autour d'elle. Je ne le connaissais pas.

— J'y viens souvent, avec David. C'est le saxophoniste, précisa-t-il.

— Il est bon. J'aime beaucoup ce qu'il joue là tout de suite.

— Je le lui dirai. Il en sera ravi.

Elle lui sourit et ses yeux se mirent à pétiller. Elle avait un regard vert profond, intense, irrésistible.

Sylvain sentait son cœur battre de manière forcenée dans sa poitrine. Il n'avait pas eu un tel béguin pour une femme depuis si longtemps qu'il ne savait plus comment faire. Il se sentait comme un adolescent à son premier rendez-vous galant. Bien loin de l'image de l'homme de trente ans, sûr de lui, qu'il voulait donner. Et dire que son quotidien consistait à traquer des criminels notoires et à faire parler des assassins sans merci... ses collègues ne se priveraient pas de se moquer de lui s'ils le voyaient ainsi, bégayant presque parce que la dame de ses pensées lui souriait.

— Vous êtes magnifique.

Elle rougit de nouveau et baissa les yeux, avant de les relever et de les river aux siens.

— Merci, souffla-t-elle.

C'est l'instant que choisit la serveuse pour venir prendre leur commande – et rompre le charme, aussi, tant qu'à y être.

— Puis-je vous proposer quelque chose à boire ?

Clarisse commanda un verre de vin blanc, Sylvain prit la même chose et, pendant quelques instants après que la serveuse fut repartie avec leur commande, le silence flotta entre eux, comblé uniquement par les notes de musique et le murmure des conversations alentour.

— Je ne me suis pas officiellement présenté. Sylvain. Sylvain Gauthier, ajouta-t-il.

— Clarisse Valliers.

Sylvain tendit sa main ouverte par-dessus la table et Clarisse y glissa la sienne. Au lieu de se contenter de la serrer, toutefois, Sylvain l'attira vers lui et y déposa ses lèvres.

— Enchanté de faire votre connaissance, Clarisse Valliers.

Elle hocha doucement la tête et sourit.

— Enchantée également, Sylvain, Sylvain Gauthier.

Il éclata de rire, elle sourit de manière plus franche et la nervosité ambiante disparut immédiatement.

— Puis-je vous poser une question probablement très indiscrète ?

— Je vous écoute.

— Que venez-vous faire, tous les jours, à la boulangerie ?

— J'y travaille. Je vis dans un minuscule et très vieil appartement, le décor est plus joli et plus agréable à la boulangerie. Et puis, ajouta-t-elle avec un air taquin et timide en même temps,

qui provoqua des choses indicibles dans son bas-ventre, j'y reçois de jolis origamis et de jolis poèmes chaque jour. Chez moi, je ne reçois que des factures. Entre les deux, le choix est vite fait.

Sylvain sourit, le cœur en émoi dans sa cage thoracique.

— Et que faites-vous comme travail ?

— Je traduis des romans.

— Quel genre ?

— Du genre que l'on m'envoie. Je ne me montre pas difficile. Il faut bien payer ces fameuses factures.

Il verrouilla son regard au sien, la scrutant dans un premier temps sans rien dire.

— Je vois dans vos yeux que ce n'est pas tout.

— Dans mes yeux, vraiment ?

— Dans vos yeux, vraiment, répéta-t-il. Vous avez les plus beaux yeux de la Terre, Clarisse. Et les plus expressifs aussi.

Elle baissa le regard et rougit.

— En effet, admit-elle, je ne fais pas que traduire les romans des autres. J'écris les miens également. Et parfois, je m'amuse à composer des poèmes aussi...

— Les vers, sur les origamis... ils sont de vous.

Ce n'était pas une question, juste une affirmation, et Clarisse hocha doucement la tête, avec une expression timide et hésitante qui rendit Sylvain tout chose.

— Vous avez beaucoup de talent, Clarisse. Vraiment beaucoup de talent. Qu'écrivez-vous d'autre ? J'aimerais tout savoir de vous.

Il avait envie de découvrir chaque facette d'elle, de sa vie, de son âme.

- C'est vrai, ce mensonge ?
- C'est vrai et ce n'est pas un mensonge, confirma-t-il, sans détourner les yeux.

Alors, d'abord timidement, puis, progressivement, à mesure qu'elle se laissait emporter par ce qu'elle disait, avec une passion qui fit briller son regard et rosir ses joues d'une manière absolument adorable, elle lui raconta tout : les histoires qui se bousculaient dans sa tête, les récits épiques d'amour et d'aventure qui remplissaient son âme et son cœur, les décisions plus grandes que soi, le devoir, la loyauté qui se heurtent aux émotions et aux sentiments, aux désirs les plus primaux et aux besoins les plus viscéraux, les choix impossibles et les rêves les plus fous.

— Pourquoi la Deuxième Guerre mondiale ? demanda-t-il lorsqu'elle lui mentionna ce détail. Pourquoi écrire sur une période aussi... tourmentée, aussi douloureuse ?

— Parce que c'est la tourmente justement qui m'intéresse, tout comme les causes et les conséquences de la douleur. Ce que la guerre pousse les hommes à faire. Cette période est aussi horrifiante que fascinante, et de ce fait, elle me permet d'explorer la gamme des émotions humaines dans toute leur complexité, l'amour, la haine, la violence, la passion, l'héroïsme, et toutes les nuances entre elles. L'homme est un être bourré de contradictions, qui peut se montrer d'une cruauté sans nom, mais aussi faire preuve d'une générosité et d'une abnégation admirables, et c'est en période de conflit que les masques tombent et que les gens se dévoilent le plus. Écrire me permet d'explorer la complexité des émotions humaines et les facteurs qui poussent une personne à faire un choix plutôt qu'un autre.

— Je vois. Je comprends. J'espère un jour que je pourrai vous lire, quand votre talent sera reconnu.

— Merci, dit-elle en rougissant de nouveau.

Elle était si belle, quand elle rougissait... il avait envie de l'embrasser.

La serveuse revint à cet instant avec leurs verres, qu'elle déposa sur la table avant de s'éloigner discrètement. Reléguant son envie dans un coin de sa tête, Sylvain saisit son verre et l'orienta vers Clarisse.

— Aux rencontres dans les boulangeries. Et aux autrices qui ont du talent.

Clarisse entrechoqua son verre avec le sien et, sans se quitter des yeux un seul instant, tous deux avalèrent une gorgée. Puis, Sylvain reposa son verre, se leva et tendit une main vers la jeune femme.

— M'accorderez-vous cette danse, madame?

Elle le considéra un instant, puis hocha doucement la tête.

— Oui.

Sans détacher son regard du sien, Clarisse glissa sa main dans celle de Sylvain, se leva et le suivit jusqu'au-devant de la petite scène, en ignorant les regards curieux et les sourires attendris qu'on leur adressa, son attention portée tout entière sur Sylvain. Comme d'eux-mêmes, leurs corps commencèrent à se mouvoir en rythme. Une main dans le creux des reins de Clarisse, l'autre emprisonnant délicatement ses doigts fins, Sylvain savourait l'instant, le cœur s'activant à folle allure.

Pendant longtemps, ils dansèrent comme s'ils étaient seuls au monde, bercés par les notes qui s'élevaient du saxophone. Leurs

jambes se croisaient, leurs souffles se mêlaient, leurs poitrines se frôlaient et pas un seul instant, leurs regards ne se détachèrent l'un de l'autre.

S'il avait été sorcier, Sylvain aurait arrêté le temps, figé le monde pour toujours, afin de garder Clarisse dans ses bras à l'infini. Mais la musique prit fin et, avec un regard d'excuse à son ami et collègue, David rangea son instrument. Son créneau de prestation était terminé et le temps était venu pour lui de laisser la place. Sans lâcher la main de Clarisse, Sylvain entraîna la jeune femme jusqu'à leur table, où ils reprirent place, les yeux dans les yeux, le même sourire sur les lèvres.

Le reste de la soirée fut à l'image des premiers instants. Leurs regards soudés, ils partagèrent des lasagnes et une bouteille de Chianti, sans jamais cesser de parler. Plus la soirée avançait, plus le sourire de Clarisse s'étirait, plus ses yeux pétillaient, plus son rire résonnait – et plus Sylvain se sentait tomber sous son charme, irrémédiablement, et sans espoir ni envie de retour.

Le bistrot ferma ses portes et ils décidèrent de marcher, ni l'un ni l'autre ne souhaitant que la soirée se termine si rapidement. Au loin, l'écho d'une fête foraine résonnait dans l'air, la musique portée jusqu'à eux par le vent. Le regard brillant, Clarisse se tourna vers lui.

— On y va ?

Sylvain accepta. À ce stade, il aurait accepté n'importe quoi, de toute façon.

À la fête foraine, il lui offrit un bouquet de bonbons et un collier de fleurs. Malgré les lasagnes, ils partagèrent un cornet de churros, une barbe à papa et une pomme d'amour. Ils embarquèrent sur des montagnes russes qui firent hurler Clarisse de peur – et de rire –,

et il prit sa main dans la sienne, «oubliant» de la relâcher lorsqu'ils en descendirent, les jambes flageolantes et le cœur plus affolé que jamais.

Ils firent un tour de grande roue, ne se quittant jamais des yeux et sans rien voir du paysage, s'égarèrent dans le palais de glace, se cherchèrent dans la maison hantée. Carrousel, autos tamponneuses, tasses tournantes, bateau pirate... Sur l'impulsion de Clarisse, qui s'amusait comme une folle, ils montèrent dans tous les manèges, essayèrent toutes les attractions – et pas un instant, ils ne cessèrent de parler.

Dans la grande roue, ils se découvrirent une passion commune pour les vieux films, la cuisine italienne et les aimants que l'on colle sur les réfrigérateurs. Dans le palais de glace, Sylvain lui parla de son amitié avec David, qui remontait à l'école primaire, et Clarisse lui avoua que pendant des années, sa meilleure amie avait été la tourterelle que lui avait offerte son parrain pour son premier anniversaire et qui était partie rejoindre définitivement les cieux quelques années plus tôt à l'âge vénérable de vingt et un ans. Sur les chevaux de bois du carrousel, elle lui confia sa passion pour les histoires, celles qu'elle lisait autant que celles qu'elle écrivait, née de la timidité d'une enfant de six ans qui n'osait pas aller jouer avec les autres, et Sylvain lui raconta les concours d'origami que David et lui faisaient au lycée. Dans les couloirs sombres de la maison hantée, elle voulut savoir quel était son métier. Non sans hésitation, craignant qu'elle s'éloigne de lui en découvrant à quoi il consacrait ses journées, il lui avoua être devenu policier, après un bref passage dans l'armée. Pour toute réponse, elle serra la main qui tenait la sienne plus fort et murmura qu'elle n'en était pas étonnée, que le protecteur en lui transparaissait dans chacun de ses gestes, dans chacune de ses attitudes. S'il s'était écouté, Sylvain l'aurait prise dans ses bras et lui aurait demandé de l'épouser, là, tout de suite, au milieu des fantômes et des zombies qui hantaient les couloirs de l'attraction.

Les secondes, les minutes, les heures défilèrent à toute vitesse, chacune renforçant ce lien qui s'était créé entre eux, ancrant Clarisse un peu plus dans le cœur de Sylvain.

Il n'avait plus le moindre doute désormais.

C'était elle.

Tout simplement.

La nuit était bien avancée à présent, les allées et les manèges de la fête foraine avaient commencé à se vider, et la fatigue rendait les rires plus mesurés, les conversations moins soutenues. Sylvain cherchait frénétiquement une manière de revoir Clarisse, quand ils passèrent devant un stand de tir – et une idée lui traversa soudain l'esprit.

Il se tourna vers la jeune femme, et lui demanda :

— Si je gagne, accepterez-vous un autre rendez-vous avec moi ?

Clarisse sourit.

— N'est-ce pas un peu de la triche ?

— Complètement, répondit-il. Mais en amour comme à la guerre, tous les coups sont permis, n'est-ce pas ?

Clarisse rougit, baissa les yeux et hocha doucement la tête. Sans la quitter du regard, Sylvain tendit quelques pièces au tenancier, puis s'empara du jouet et visa, touchant la cible, une fois, deux fois, trois fois, n'en ratant aucune. À la fin de la partie, le vendeur le félicita et lui tendit un énorme ours en peluche, qu'il offrit immédiatement à Clarisse.

— Puisque j'ai gagné, lui demanda-t-il alors qu'elle serrait l'animal dans ses bras, m'accorderez-vous un autre rendez-vous ?



Elle hocha la tête, les yeux brillants, et Sylvain lui adressa un sourire radieux.

Il savait exactement où il l'emmènerait.





3

Juliette

— Je suis désolé, Juliette. Nous faisons tout notre possible, mais...

L'inspecteur Hervé Granger laisse la fin de sa phrase en suspens.

— Vous n'êtes pas plus avancés, terminé-je à sa place.

Il hoche la tête en signe d'acquiescement.

— Nous explorons sans relâche la route sur laquelle Allie et Hugo vous ont retrouvée, explique-t-il, pour ce qui me semble être la millième fois depuis que je me suis réveillée à l'hôpital. Mais entre le relief montagneux qui rend les choses difficiles, la forêt qui entrave la progression et les mètres cubes de neige qui ne cessent de tomber depuis des semaines, nous n'avons toujours pas réussi à retrouver votre voiture. J'ai mobilisé autant d'équipes que possible, sachez-le, Juliette, mais...

— Mais vu les fêtes qui approchent et les conditions climatiques qui ne s'améliorent pas, d'autres personnes ont aussi besoin des services de la police et vous ne pouvez pas continuer de me chercher au détriment de tout le reste, n'est-ce pas ?

L'inspecteur hoche doucement la tête, avec une moue d'excuse.

— Je crains que nous ne soyons dans l'obligation de cesser la recherche active de votre véhicule, au moins jusqu'à ce que le temps soit plus clément. En montagne, les conditions sont plus

difficiles que jamais, je ne peux pas continuer de mettre la vie de mes agents en danger de la sorte. Je n'abandonne pas pour autant, je vous le promets, ajoute-t-il. Je continue de vous chercher dans toute la mesure du possible. Je veux juste que vous ayez conscience de la réalité. Avec le peu d'informations sur vous dont nous disposons, nous ne pouvons pas faire de miracles.

— Je sais bien, soupiré-je.

Je comprends ce que me dit l'inspecteur. Je comprends que la Ville n'ait pas des ressources illimitées à consacrer à la recherche de mon identité. Je me doutais qu'il viendrait un moment où les autorités décideraient de cesser de dépenser l'argent des contribuables pour me retrouver. J'espérais juste... que ma mémoire aurait cessé de jouer à cache-cache lorsque ce moment arriverait.

Mais combien de kilomètres ai-je donc bien pu marcher dans la pluie verglaçante pour que l'on ne parvienne pas à retrouver cette voiture ?

— Et vous êtes vraiment sûr que rien là-dedans ne pourrait orienter les recherches ? demandé-je encore, en désignant le cahier dans lequel je consigne religieusement mes découvertes quotidiennes, mes pensées et mes réflexions.

Je me suis bien doutée, en me réveillant ce matin avec la marque du clavier sur les joues, que ce serait un coup dans l'eau, mais j'ai tout de même tenu à faire le déplacement jusqu'au commissariat. Qui sait, me suis-je persuadée en chemin, sur un malentendu, l'enquête pourrait avancer un peu...

Sans compter que je n'en peux plus d'attendre sans rien faire que ma mémoire revienne. Je préfère encore me rabattre sur des actions inutiles, comme d'aller voir l'inspecteur chargé de mon dossier pour lui raconter que je suis *probablement* allée à une fête foraine avec un homme dont le visage continue de m'échapper et que j'ai *probablement* regardé *Casablanca* – la belle affaire, vraiment,

avec cela, on va me retrouver, c'est garanti -, plutôt que de continuer ainsi à espérer des miettes d'information qui, au final, suscitent plus de questions qu'elles n'apportent de réponses.

Qui ne tente rien n'a rien, paraît-il.

Une expression désolée s'affiche à nouveau sur les lèvres de l'inspecteur et je sens les deux illusions et demie que je possépais encore s'envoler à leur tour en fumée.

— Je comprends, déclaré-je sans parvenir à masquer ma déception.

— Je suis désolé.

Je secoue la tête.

— Je n'y croyais pas vraiment, pour être tout à fait honnête, déclaré-je en haussant les épaules, mais ça ne me coûtait rien d'essayer. Au cas où... vous savez ?

— Vous avez eu raison, Juliette, acquiesce l'inspecteur Granger. On ne sait jamais d'où viendra l'information qui changera tout.

— Eh bien, apparemment, pas de ma tête, laissé-je échapper tout bas – pas assez toutefois pour que l'inspecteur ne m'entende pas.

— Je sais combien cette situation est difficile pour vous, répond-il avec compassion.

J'ai beaucoup de respect pour l'inspecteur, qui est, ainsi que je l'ai vite découvert, un ami de Hugo. En toute sincérité, cependant, je doute qu'il comprenne vraiment ce que je vis. Il aurait fallu qu'il soit dans mes chaussures pour cela – enfin, dans mes bottes, vu le temps... Toutefois, je ne réponds rien, me contentant de hocher la tête. Il fait déjà tout son possible, j'en suis bien consciente. Ce n'est pas sa faute si je ne me souviens d'aucun détail vraiment utile.

Pas plus que ce n'est sa faute si la neige n'en finit pas de tomber, si je me sens frustrée, impatiente, si j'ai l'impression de devenir folle à tourner ainsi en rond.

— Je vous promets de vous appeler à la minute où nous recevrons des informations, dit l'inspecteur, coupant court à mes réflexions.

— Merci, murmure-t-elle.

Je pousse un petit soupir et me frotte l'arcade sourcilière du bout du doigt.

— Est-ce que... vous allez bien, Juliette ? Vous avez l'air fatiguée.

— Je ne dors pas très bien, avoue-t-elle.

Ce qui est, en réalité, l'euphémisme du siècle. Depuis que je me suis réveillée à l'hôpital, je ne compte plus les nuits que j'ai passées à fixer le plafond et à attendre un sommeil qui ne venait pas.

La nuit dernière n'a pas fait exception.

Incapable de trouver le moindre gramme de sable potentiellement oublié par le marchand, je me suis tournée et retournée dans mon lit pendant des heures. Mon cerveau a vite cessé de compter les moutons, s'adonnant à la place à son activité préférée du moment : le ressassement. Combien de fois me suis-je repassé les images qui me sont revenues ? Combien de fois ai-je cherché à raviver les émotions qui les accompagnaient ?

J'ai arrêté de compter après dix, désespérée de n'arriver à rien. Que fallait-il donc faire pour que mes souvenirs reviennent ?

Rappelle-toi...

Concentre-toi...

Je suis là... Je suis là. Rappelle-toi, s'il te plaît.

Je peux presque entendre mon moi d'avant m'exhorter à chercher plus fort, à me concentrer plus fort, à me souvenir. C'est comme si un voile transparent me séparait des souvenirs. Je les aperçois, ils sont là, j'en distingue la forme, les contours, je sais où ils sont, mais chaque fois que je m'en approche, chaque fois que je pense être sur le point de lever ce voile, il s'opacifie, se durcit, devient comme un mur de béton impénétrable, imperméable, contre lequel je bute et qui me renvoie en arrière, avec plus de questions que de réponses.

J'ai même essayé de dessiner ce dont je me souvenais, histoire d'en garder une trace physique si d'aventure il reprenait l'envie à mon cerveau d'appuyer sur le bouton de suppression sans sauvegarder. Mon plan génial avait toutefois un défaut de taille : mes talents en dessin ne vont apparemment pas plus loin que les bonhommes bâtons. La tentative a donc été un échec cuisant, qui m'a laissée plus frustrée qu'autre chose. Pourquoi ne peut-on pas photographier des souvenirs dans sa tête ? Seuls les mots ne m'ont pas encore trahi.

Finalement, lasse de courir après Morphée, j'ai pris les choses en main. Je suis descendue dans la bibliothèque, j'ai allumé l'ordinateur d'Allie et lancé une recherche sur *Casablanca*, puisque c'était le seul élément sûr et concret dont je disposais, en essayant très fort de ne pas penser au fait que j'étais capable de manoeuvrer Internet et l'ordinateur comme si j'avais fait ça toute ma vie, mais que j'étais infichue de me souvenir de cette vie.

Pendant des heures, j'ai écumé le Web, lisant tous les articles, regardant des extraits du film sur YouTube, fondant en larmes devant chaque montage, sans jamais parvenir à identifier pourquoi mon cœur saignait autant, pourquoi j'avais si mal. Ce film a marqué ma vie et mon subconscient l'associe clairement à des moments que je regrette... mais lesquels ? Malgré tous mes efforts,

le mystère est resté entier cette fois encore et je me suis finalement endormie, la tête sur le bureau en bois, les joues humides et une émotion diffuse, douloureuse, dans la poitrine.

C'est dans cette position qu'Allie m'a trouvée au matin, la nuque raide et le cœur en miettes.

Incapable de supporter l'inaction plus longtemps, j'ai pris le chemin du commissariat de police, mon journal sous le bras. J'avais conscience que c'était une perte de temps, mais il me fallait absolument faire quelque chose, pour ne pas devenir folle.

— Le médecin ne vous a rien donné pour vous aider à dormir ? demande l'inspecteur.

— Si, si, bien sûr, mais je ne me sens pas bien quand je prends des somnifères. J'ai l'impression que ça étouffe encore plus mes souvenirs. Alors j'ai renoncé à en prendre. Je préfère encore l'insomnie.

— Si vous êtes sûre...

J'acquiesce d'un hochement de tête.

— Je suis sûre, oui.

Je me lève.

— Je suis désolée de vous avoir fait perdre votre temps. Je vais vous laisser vaquer à vos occupations.

— Vous ne me faites jamais perdre mon temps, Juliette. Je suis toujours là pour vous, sachez-le.

— Merci. Bonne fin de journée, inspecteur.

— À vous aussi. Et ne baissez pas les bras. Certaines choses prennent du temps, mais elles finissent souvent par s'arranger.

Je hoche la tête avec un dernier sourire, puis je quitte le bureau. À la porte du commissariat, toutefois, je me retourne et embrasse les lieux du regard. Quelque chose titille ma conscience, mais j'ai beau fouiller mon esprit jusque dans ses recoins les plus sombres, je n'y trouve que du vide. Poussant un nouveau soupir, je quitte les lieux.

Je n'ai pas rendez-vous avec Allie avant encore une heure, alors j'en profite pour me promener un peu. J'aime Grenoble. C'est une petite ville qui a un charme auquel je suis particulièrement sensible, avec ses rues étroites et pavées, ses vieux bâtiments qui se serrent les uns contre les autres comme pour se tenir au chaud et ses petites boutiques aux accents d'hier. À l'approche de Noël, les rues ont toutes revêtu leurs habits de saison. Les vitrines arborent des boules rouges et dorées étincelantes, des branches de houx et de la poudre de neige sur toute leur surface. À tous les coins de rue, des sapins débordant de faux cadeaux trônent fièrement et plusieurs haut-parleurs diffusent des chants de saison partout dans la vieille ville.

Pendant une heure, je déambule dans les rues, cherchant (bien en vain) à anesthésier mon cerveau en ébullition avec les odeurs de vin chaud et de beignets sucrés, les cris de joie des enfants qui s'amusent sur le carrousel, les couleurs vives des étals du marché de Noël. Je repère un pendentif qui ferait probablement le bonheur d'Allie, une veste qui irait certainement comme un gant à Hugo, un jouet adorable pour Maé, m'extasie devant une étole en soie rouge et or absolument magnifique et soupire.

Je n'ai pas uniquement perdu la mémoire, ces dernières semaines, mais aussi tout moyen de subsistance, et ce n'est pas avec les quelques pauvres pièces qu'on a retrouvées dans les poches de mon manteau que je peux me permettre des folies. Les services sociaux m'ont donné un peu d'argent à ma sortie de l'hôpital, mais tant que je n'ai pas officiellement une identité reconnue par l'État,

il sera difficile pour moi de me trouver un travail et je refuse de demander de l'argent à Allie plus que nécessaire. Je suis déjà suffisamment embarrassée comme cela quand elle m'en donne.

J'ai tous les papiers chez moi pour faire une demande de carte d'identité avec le numéro de sécurité sociale que l'on m'a donné, ce qui me permettra de bénéficier ensuite d'aides de l'État, d'avoir une existence réelle, concrète, reconnue. Les formulaires sont remplis, les pièces justificatives classées selon la liste qui m'a été fournie... mais je rechigne encore à les déposer.

Comme si le faire signifiait abandonner tout espoir de redevenir celle que j'étais avant.

Comme si accepter cette nouvelle identité impliquait que je renonce pour toujours à l'ancienne. Objectivement, je sais que ce n'est pas le cas. Les services sociaux m'ont bien expliqué que je reprendrais ma vie en retrouvant mon identité et que celle qu'on allait me donner était... provisoire, elle ne visait qu'à me permettre de vivre, de travailler, de contribuer à la société en attendant que ma mémoire revienne. Toutefois, je n'ai pas encore réussi à faire ce pas. Bientôt, pourtant, il le faudrait bien. Je ne peux pas continuer à attendre de la sorte.

Et si je ne parvenais jamais à retrouver la mémoire ? Et si tout ce que j'aurai jamais pour me prouver que j'ai un jour existé, ce sont ces fragments de vie, ces images brèves et floues, des sentiments qui ne se rattachent à rien de concret, à personne que je puisse identifier ? Ce vide à peine rempli par de minuscules cailloux épars ?

La fin du mois, décidé-je en reposant l'étole sur l'étal et en reprenant le chemin de la librairie.

Je me donne jusqu'à la fin du mois, soit jusqu'au 31 décembre, pour retrouver la mémoire. En espérant que cela sera suffisant.

Mais si, ce délai échu, je ne sais toujours pas qui je suis, alors je ferai les démarches pour devenir officiellement Juliette Dubois. Soit personne.

«Alors, comment ç'a été?» est la première question que me pose Allie lorsque je la rejoins dans l'arrière-boutique de la librairie, qui lui sert tout à la fois de bureau, de salle d'entreposage, de cuisine et de vestiaire.

— Comme on s'attendait à ce que ça aille. Un coup pour rien.

En quelques mots, je lui fais un résumé de ma visite.

— Je suis sûre que les choses vont bientôt changer, dit-elle en tentant de me rassurer. Je le sens. Et en attendant, tu n'es pas à la rue ni seule. On est là, Hugo et moi. Et il y a Louise aussi. Elle t'adore.

— Oui. Vous êtes là. Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans vous.

— Tu t'en serais probablement beaucoup moins bien tirée, déclare Allie sur un ton faussement sérieux.

Je souris.

— Ça, c'est sûr.

Allie avale une bouchée de son plat et poursuit son idée.

— En parlant de Louise, elle a appelé ce matin. Elle nous invite tous les trois à dîner ce soir.

— Ses enfants ne devaient pas arriver ces jours-ci? Elle ne préfère pas être juste avec eux?

— C'est exactement ce que je lui ai répondu! On est trop connectées, toi et moi! Comme Anne et Diana!

— Qui ça?

— Rien, deux personnages de *Anne, la maison aux pignons verts*, de Lucy Maud Montgomery, une romancière canadienne. Pour en revenir à Louise, elle m'a dit que sa petite-fille était la seule arrivée, pour les autres, ce sera demain.

Allie sourit.

— Je crois qu'elle me soupçonne d'avoir un bénin littéraire pour Emmeline...

— La romancière, c'est ça ?

— Oui. Emmeline Rivard.

— Et c'est le cas ?

— Si j'ai un coup de cœur littéraire pour Emmeline ? Oh que oui ! Tu l'as déjà vue ?

J'esquisse une grimace et Allie secoue la tête.

— Quelle idiote je fais... désolée, pendant une seconde, j'ai oublié que... bref. Désolée.

— T'en fais pas. Peut-être que je l'ai vue, mais je ne m'en souviens pas.

— Ne bouge pas.

Elle se lève d'un bond et disparaît dans la librairie un bref instant, avant de revenir avec une petite pile de livres.

— Tiens. Comme ça, tu vas pouvoir juger par toi-même si je n'ai pas toutes les raisons du monde de la vouloir comme meilleure amie pour la vie. Tu restes bien là cet après-midi ?

J'acquiesce en zieutant la pile de livres.

— Génial !

Je passe donc l'après-midi dans le bureau d'Allie. L'endroit ne dispose que d'un mobilier spartiate, mais n'en contient pas moins l'essentiel: un fauteuil de lecture et une bouilloire. Un thé à la main, je plonge dans le premier roman de la pile, intitulé *Les petits bonheurs de la vie*.

Le roman réussit parfaitement là où toutes mes autres tentatives d'occuper mon cerveau à autre chose que ma petite personne ont échoué.

À la page deux, j'ai un grand sourire sur les lèvres.

À la page douze, mes yeux ne lisent plus assez vite.

À la page quarante, je veux le relire, et tout de suite, s'il vous plaît.

À la page cent treize, je veux moi aussi écrire des histoires aussi drôles et émouvantes et passionnantes.

À la dernière page, je suis prête à mettre au feu mes formulaires remplis et à aller chercher à la mairie un dossier à présenter à Louise et à Emmeline pour qu'elles m'adoptent conjointement et que je vive avec elles pour toute la vie.

Le regard brillant et un sourire idiot sur les lèvres, je vérifie l'heure.

Seize heures cinquante-huit.

Parfait!

Il me restait encore largement le temps de lire les autres d'ici l'heure du dîner.

Je prends le suivant dans la pile – *N'oublie pas tes rêves* – et je replonge avec bonheur dans le monde aux couleurs de l'arc-en-ciel d'Emmeline Rivard.



L'autrice, s'avère-t-il, est très exactement à l'image de ses romans : sémillante, lumineuse, drôle, romantique, et absolument, totalement, complètement irrésistible.

C'est aussi la copie conforme de sa grand-mère, avec cinquante ans de moins.

Elle a le même sourire éclatant de vie, le même regard vif, la même chevelure ondulée, si ce n'est que celle de Louise, aux mille et une nuances de gris, est ramenée dans un chignon tandis que celle de sa petite-fille, flamboyante et d'un magnifique acajou, tombe gracieusement sur ses épaules. Si ce n'est l'évidente différence d'âge (et le tout petit détail que la version jeune est enceinte de plusieurs mois), Louise et Emmeline pourraient être jumelles.

— Bonsoir ! Vous devez être les fameux voisins dont ma grand-mère m'a parlé ! Entrez, entrez, nous accueille-t-elle en ouvrant grand la porte.

— Oui, c'est nous ! répond Allie avec enthousiasme, alors que nous entrons tous les quatre.

À l'intérieur, une douce musique résonne et de délicieuses odeurs gourmandes flottent dans l'air.

Louise II referme la porte derrière nous.

— Je suis Allie. Voici Hugo, mon conjoint, et Maé notre fille. Et Juliette, qui habite chez nous en ce moment.

Lorsqu'Allie me présente, le regard de la jeune femme s'attarde sur moi avec ce qui me semble être une pointe d'interrogation et de perplexité. Surprise, je lui adresse mon plus beau sourire, qu'elle me rend à son tour.

— Enchantée de faire votre connaissance. Je suis Emmeline, la petite-fille de Louise. Et bonjour toi, ajoute-t-elle en se penchant

vers Maé, qui lui adresse un sourire duquel il manque une dent tombée la veille. Oh, quel joli sourire ! La fée des dents est passée ? Pardon, la petite souris, je veux dire !

— Oui ! confirme Maé. Elle m'a apporté une pièce !

— Quelle chance tu as ! Ces pièces sont très précieuses ! Elles sont magiques ! Elles apportent le bonheur !

— Je sais ! La dernière fois que j'en ai eu une, Logan m'a dit qu'il m'aimait !

— Quoi ? s'étrangle Hugo.

Emmeline, Allie et moi rions en chœur.

— Bah oui ! Mais ne t'en fais pas, papa ! Je lui ai dit que je ne voulais pas me marier avant cinquante ans, au moins ! Les garçons, c'est trop nul ! assène-t-elle sur un ton sans appel avec la sagesse de ses six ans, provoquant un nouvel éclat de rire général.

— Tu as très bien fait, ma grenouille..., répond Hugo, qui a légèrement pâli pendant cette conversation, tu as très bien fait.

Tout en riant encore, Emmeline reprend, en s'adressant à nous.

— Je vous débarrasse de vos manteaux ? Je vais aller les mettre dans la chambre.

— Volontiers, mais c'est moi qui les porte ! s'exclame Allie. Oh, avant que j'oublie ! On est venus avec des cadeaux, comme les Grecs.

Et ce disant, elle montre les sacs de provisions dont nous nous étions munis avant de venir, équitablement répartis entre Hugo, elle et moi.

— L'apéritif et le dessert, précise-t-elle.

- Le cheval piégé est dehors ?
- Ah non, lui, je l'ai oublié dans mon autre manteau. Il faudra vous contenter de chocolat et d'alcool.
- Je prends le chocolat et je vous laisse l'alcool ? répondit Emmeline en montrant son ventre.
- Oh ! Vendu alors, on s'arrange comme ça. Je suis une de vos plus grandes admiratrices, ne peut s'empêcher d'ajouter Allie tandis que nous terminons de nous dévêtrir.
- C'est peu dire, en vérité..., plaisante Hugo avec un sourire taquin à l'intention de sa femme. Vous revenez si souvent dans la conversation que Maé et moi vous considérons comme un membre de la famille à part entière. Elle possède même tous vos romans dans tous les formats possibles.

Emmeline prend un air passablement impressionné.

- Eh bien ! Ma grand-mère ne m'avait pas dit que j'avais un *fan-club* dans la maison d'à côté !
- C'est pourtant le cas ! J'ai offert vos livres à tous les anniversaires de mes amies et je les recommande à qui veut bien m'écouter !
- J'en suis très honorée, croyez-le bien.
- Je suis tellement heureuse de vous rencontrer ! poursuit Allie avec un niveau d'excitation que je lui ai rarement vu. Je n'ai pas osé apporter tous mes livres, mais il est possible que je vous supplie d'en dédicacer quelques-uns d'ici la fin de la soirée.
- Ce sera avec plaisir, croyez-moi !

Tandis qu'Emmeline et Allie emportent nos attirails respectifs à l'étage, Hugo, Maé et moi nous rendons, sacs de provisions à la main, dans la cuisine où Louise touille une casserole de sauce.

— Bonsoir Louise! s'exclame Maé en se précipitant pour embrasser la vieille dame sur les deux joues.

— Bonsoir ma petite Maé! Tu vas bien?

— Oui!

— Parfait! Tu as faim?

— Oh oui, alors!

— Deux bonnes réponses!

— Bonsoir Louise, dis-je en embrassant également la vieille femme. Merci pour l'invitation!

Emmeline et Allie reparaissent alors que Hugo finit d'embrasser notre hôtesse.

— Je vous sers quelque chose à boire? propose Emmeline.

— Dans ce que nous avons apporté, il y a de quoi préparer des bloody mary! l'informe Allie. Je peux vous en préparer une version sans alcool, si vous voulez.

— Ce n'est pas de refus!

— Louise? Avec ou sans alcool?

— Allie, croiras-tu que je n'ai jamais bu de bloody mary? Je ne sais pas si je vais aimer ça!

— Je vous en prépare un tout léger alors, Louise, et vous me direz! Au pire, Juliette le finira!

— Non, mais quelle réputation cherches-tu à me faire, là? protesté-je.

— Je plaisante! Mon amour?

— Je ne bois pas ton truc, hors de question. Je vais ouvrir la bouteille de vin et ce sera très bien !

— J'ai du whisky, si vous voulez, Hugo, suggère Louise tandis qu'Allie s'affaire à sortir les bouteilles des sacs.

— Merci, Louise, vous êtes adorable, mais un verre de vin me convient très bien.

— Je vous sors des cacahuètes ?

— Laissez, je vais le faire ! Laissez-vous servir, ce soir, Louise !

— Quand même, me faire servir chez moi...

— Eh bien ? Quel est le problème ?

— Ça ne se fait pas.

— On est entre nous. On ne dira rien si vous ne dites rien.

Louise se met à rire.

— D'accord.

— Mamie, va donc t'asseoir, on arrive, ajoute Emmeline. Tu en as assez fait pour aujourd'hui. Vous savez qu'elle a profité du moment où je faisais une sieste pour préparer le souper alors que j'avais dit que je m'en chargerais !

— Tu es enceinte, ma chérie. C'est normal que je m'occupe de toi. Je te vois si peu.

— Tu vas me voir souvent désormais, c'est promis.

— Oui, et si ce n'étaient les circonstances, rien ne me ferait plus plaisir, tu le sais !

— Je le sais, mamie.

— Vous déménagez dans la région ? s'enquiert Allie.

— Oui. Je reste chez mamie le temps de trouver un endroit pour moi et les jumeaux.

— Vous attendez des jumeaux? Oh quel bonheur!

Tout en discutant, mon amie a commencé à préparer les apéritifs de tout le monde, pendant que Hugo débouche la bouteille de vin. Une fois les verres remplis, Emmeline les dispose sur un plateau, avec un bol de cacahouètes, et invite tout le monde à passer au salon. Je suis le mouvement, m'attardant sur les photos au mur, dans l'espoir que l'une d'elles éveille de nouveaux souvenirs.

L'espoir fait vivre, dit-on.

La soirée se déroule dans la même ambiance légère et festive. À l'apéritif succèdent l'entrée, les lasagnes, qu'Emmeline termine de préparer elle-même malgré les protestations de sa grand-mère, arguant qu'elle est vieille, mais pas impotente, et la somptueuse bûche au chocolat qu'Allie a cuisinée de ses blanches mains. Celle-ci remporte d'ailleurs tous les suffrages.

Souvent, le regard d'Emmeline revient sur moi et j'y vois chaque fois la même interrogation, mais elle n'en dévoile pas un mot et je garde ma curiosité pour moi.

Chaque instant de cette soirée vient confirmer ma première impression: Emmeline est réellement identique à ses romans, à savoir dynamique, enjouée, pleine d'humour et d'imagination, en un mot, irrésistible. Rapidement, je remarque dans sa manière de parler une pointe d'accent, une manière différente, plus chantante, plus nasale aussi, de prononcer certaines voyelles, en plus d'utiliser quelques mots différents. Je me souviens aussitôt avoir lu dans sa biographie qu'elle vit au Québec depuis quelques années, ce que l'intéressée elle-même confirme en réponse à une question de Maé.

Rapidement, la conversation se met à tourner autour des livres et de l'écriture. Allie n'est jamais à court de questions, ni Emmeline à court de réponses. Hugo intervient régulièrement pour demander des précisions, Louise apporte son point de vue comme la mamie d'une romancière à succès, fière de sa petite-fille. Maé donne son avis sur tout. Quant à moi, je suis contente de rester en retrait, d'écouter Emmeline et Allie discuter avec passion et expertise, d'observer la magie «Allie» à l'œuvre. Elle a cette capacité impressionnante à mettre les gens à l'aise (qu'ils soient des clients, des amis, des inconnus), à leur donner un sentiment de sécurité qui les pousse à se confier à elle comme s'ils se connaissaient depuis toujours. Je ne sais si c'est cette bienveillance maternelle qu'elle dégage, sa manière de vous regarder, comme si vous étiez la personne la plus importante au monde ou quelque chose d'autre, quelque chose d'imperceptible, d'intangible, mais au fil du temps, j'en suis venue à me dire que cette intelligence des rapports humains était son superpouvoir.

Et ce soir, Emmeline n'y échappe pas. Allie est peut-être complètement sous le charme de son autrice préférée, mais je peux voir dans les yeux de cette dernière que la réciproque est vraie.

Pour ma part, je me sens bien. Peut-être est-ce l'effet de l'alcool ou les conséquences de mes insomnies, mais pour la première fois depuis longtemps, je ne suis pas au centre des discussions, ni même au centre de mes propres pensées, et cela me fait un bien fou. Même lorsqu'Allie évoque, en passant, mon accident et la perte de mémoire qui s'en est suivie, Emmeline se contente de hocher la tête, précisant que sa grand-mère l'en avait informée, ajoutant quelques mots de soutien et de compassion. Puis, comme si elle avait deviné que je n'avais pas envie de m'éterniser sur le sujet, elle détourne la conversation, et la parenthèse «Juliette est amnésique» se referme aussi vite qu'elle s'est ouverte.

Une sorte de torpeur m'envahit, m'engourdit, m'apaise, presque.

— Vous avez déjà trouvé un nom pour les bébés, ton ou ta partenaire et toi ? demande Allie vers la fin de la soirée, alors que le silence règne dans le salon et que tout le monde commence à piquer du nez dans sa tasse de thé, de café ou de tisane — Maé, elle, s'est complètement endormie dans les bras de son père.

— Il n'y a plus que moi.

La réponse d'Emmeline chasse la bienheureuse léthargie dans laquelle je me trouvais et je relève les yeux brusquement.

Louise pose une main frêle sur celle de sa petite-fille et la serre.

— Je suis désolée, murmure Allie.

Hugo ne dit rien, mais l'expression de son visage parle pour lui.

— Mon mari est décédé il y a un peu plus de six mois. Le jour de la première échographie. Il n'a jamais su qu'on attendait des jumeaux.

— Oh non...

— Le plus rageant, c'est qu'il est mort dans un stupide accident de moto. Il était militaire, dans les forces spéciales, et il est mort parce qu'un chauffard ne lui a pas cédé le passage.

L'Emmeline rigolote et pétillante que nous avons connue toute la soirée a disparu à présent. Sur son visage, on peut discerner la fatigue, la douleur. Mon cœur se serre pour elle. C'est horrible. Tout bonnement horrible. Perdre ainsi l'homme de sa vie, le père de ses enfants...

Mes bras qui le serrent contre moi. Les siens qui me retiennent contre lui.

— *Ne me refais plus jamais ça, je t'en prie...*

L'écho rebondit contre toutes les parois de ma boîte crânienne et me pulvérise le cœur. Je cligne des yeux pour chasser les larmes qui montent. Bon sang... mais qu'est-ce qui s'est passé avec cet homme pour que chaque souvenir me mette dans cet état?

— Je suis tellement désolée, dit encore Allie. Je n'aurais pas dû poser la question. C'était tellement indélicat. Je vais mettre ça sur le compte de l'alcool.

Un sourire triste s'affiche sur le visage de la romancière.

— Tu ne pouvais pas savoir.

— Est-ce que tu vas bien? demandé-je, la gorge serrée.

— Je ne sais pas, pour être honnête. Je me sens... vide. Comme si j'avais le cerveau engourdi. Je n'ai pas réussi à écrire une ligne depuis l'accident.

— C'est normal.

Pendant quelques brefs instants, plus personne ne dit rien. Puis, un sanglot s'échappe de la gorge d'Emmeline.

— J'ai peur.

— De quoi as-tu peur, ma chérie? demande Louise.

Les larmes coulent sur les joues de la jeune femme. Ni Allie, ni Hugo, ni moi ne savons quoi dire. Aucune de nos paroles ne lui ramènera son mari ni même ne suffirait à alléger sa peine. Le poids est trop lourd.

— De tout. De ne plus jamais être capable d'écrire et de ne pas pouvoir subvenir aux besoins de mes enfants. J'ai peur de ne pas être assez forte pour pouvoir les élever seule, de ne pas savoir leur donner tout ce dont ils auront besoin. Comment est-ce que je vais vivre sans lui, mamie? Comment est-ce que je vais trouver la force de continuer sans lui?

— Tu la trouveras, parce que tu auras tes enfants. Ils te la donneront, tu verras. Et tu ne seras pas seule. Je serai là. Ta mère sera là et toute la famille sera avec toi.

Emmeline hoche la tête et essuie les larmes qui coulent encore sur ses joues.

— S'il y a quoi que ce soit que nous puissions faire, dis-le-nous. On ne se connaît que depuis quelques heures, mais sache que, si tu as besoin d'une nounou, ou d'une soirée entre filles, ou d'une oreille compatissante, Juliette et moi, on sera là.

— Oui, acquiescé-je.

— Merci.

Emmeline se mouche et essuie de nouveau ses yeux.

— Je suis désolée d'avoir plombé l'ambiance !

— Mais non ! proteste Allie. Jamais de la vie ! C'est plutôt moi qui suis désolée d'avoir posé une question malheureuse !

— Ça va aller ? demandé-je à mon tour.

— Ça ira.

— Je peux te recommander un bon psy, si tu as besoin, continué-je. Il m'a beaucoup aidée.

— Peut-être. Je ne sais pas.

L'accident

Je n'ai aucun souvenir de l'accident qui a causé mon amnésie. Je ne sais rien de plus que ce que m'en ont dit les médecins et les deux personnes à qui je dois la vie. J'étais seule, à pied, sans papier ni téléphone, sur une route déserte, bordée d'une forêt, au beau milieu d'une tempête de pluie verglaçante, en pleine montagne. J'avais deux côtes fêlées, de multiples contusions, des coupures et des ecchymoses partout sur le corps. Et j'étais en hypothermie. J'ai perdu conscience dès que j'ai été secourue.

Peut-être n'est-ce pas plus mal que je ne me souvienne pas de cet événement. Au moins, il ne hante pas mes cauchemars.

J'ai souvent réfléchi à cet accident, au cours des dernières semaines. Jusqu'à présent, la police n'a pas été en mesure de déterminer d'où je venais, ni où était la voiture dans laquelle je me trouvais, ni même où mon accident a eu lieu exactement (ce qui étonne tout le monde et me questionne sur la quantité de kilomètres que j'ai été capable de parcourir dans l'état dans lequel je me trouvais). La neige qui tombe depuis si longtemps a beaucoup entravé les recherches également. Comme si les conditions météo elles-mêmes ne voulaient pas que je retrouve ma vie, que je me retrouve.

Ce dont nous sommes certains, c'est que je me trouvais dans un véhicule avant d'être à pied – mes blessures en attestent, de même que l'endroit où l'on m'a retrouvée.

J'ai imaginé des dizaines de scénarios depuis que j'ai ouvert les yeux, qui vont du simple accident de voiture à une aventure plus rocambolesque, totalement irréaliste, dans laquelle je me serais enfuie des griffes d'un kidnappeur qui voulait demander une rançon à ma riche famille. Bien sûr, je ne viens probablement pas d'une riche famille. Si c'était le cas, elle aurait sûrement utilisé une portion de cet argent pour me retrouver par tous les moyens possibles – du moins, je l'espère.

Aucun des scénarios que j'ai imaginés n'a ravivé le moindre souvenir, pas même un petit picotement dans la nuque, dans le bout de mes



doigts, qui m'aurait laissé entendre que j'approchais de la réponse. Cela fait presque deux mois que j'ai été secourue – et force m'est de constater que personne ne semble me chercher.

Étais-je réellement seule au monde ? Et si c'était le cas, qui est l'homme dans mes rêves ?

Extrait du journal de Juliette



Sylvain

CHU de Brest

Incapable de dormir, Sylvain zappe, d'une chaîne à l'autre, sans vraiment faire attention aux images qui se succèdent sur l'écran. C'est le milieu de la nuit et la programmation télé est aussi creuse et inintéressante que sa vie.

Clarisse n'est pas venue.

Il a essayé de l'appeler, lui aussi, et il sait que l'hôpital a laissé un message pour l'informer de son réveil et lui donner le numéro de sa chambre.

Mais elle n'est pas venue et n'a retourné aucun de ses appels.

Zap. Zap. Zap.

Un documentaire animalier. Une énième rediffusion d'une série télé sans intérêt. Les informations. Sans cesse la même chose. La misère, les conflits, la grogne sociale. La météo. Après trois semaines difficiles, le ciel semble vouloir donner un répit à la France et, un peu partout, le soleil est revenu réchauffer les cœurs et les maisons.

Son cœur à lui est vide et froid. Son soleil déjà pâli par les épreuves a complètement disparu quand Clarisse est partie.

Zap.

Des images en noir et blanc, qu'il reconnaît immédiatement.

Casablanca.

Il s'arrête de zapper, le regard rivé au petit écran. Une douleur intense, comme un couteau qui se plante dans son cœur, se diffuse soudain de sa poitrine jusque dans son âme.

Il ferme les yeux.

Ce film... ce film...

Quelques années plus tôt...

Sylvain n'avait jamais été aussi nerveux de sa vie. Il avait tout planifié, tout organisé. Il voulait que ce soit parfait. Il *fallait* que ce soit parfait.

Parce que, ce soir-là, il ne voulait pas seulement séduire Clarisse. Il voulait gagner son cœur et son âme.

Elle lui plaisait. Vraiment, vraiment beaucoup. Il n'avait jamais ressenti cela auparavant. C'était plus qu'une simple attirance physique. Il était séduit par son âme, par son cœur. Il ne lui avait fallu que quelques mots échangés sur de petits papiers et une pomme d'amour un soir de fête foraine pour savoir qu'il était en train de tomber complètement et irrésistiblement amoureux d'elle.

D'un regard nerveux dans le miroir, Sylvain vérifia sa tenue et, satisfait, il grimpait dans sa voiture.

Dix minutes plus tard, il sonnait à la porte de l'appartement situé à l'adresse que lui avait donnée Clarisse, un bouquet de roses rouges dans la main. La porte s'ouvrit, elle lui sourit, et il perdit complètement le fil de ses pensées.

Elle était... radieuse. Elle était merveilleuse.

La robe rouge aux accents rétro qu'elle avait choisie faisait ressortir le roux flamboyant de ses cheveux, et le maquillage discret qu'elle portait mettait si bien ses yeux verts en valeur que Sylvain avait l'impression de ne voir qu'eux.

C'était son regard qui l'avait attiré, la première fois qu'il l'avait vue à la boulangerie. Elle semblait pleurer ce jour-là, les larmes s'échappaient du coin de ses paupières tandis qu'elle tapait sur son ordinateur, comme si le reste du monde avait cessé d'exister. Il s'était figé sur le pas de la porte, un peu comme il le faisait en ce moment, et l'avait observée quelques instants, complètement

hypnotisé par elle. Il avait fallu qu'un client entre et manque de peu de le percuter pour qu'il remette les pieds sur terre et reprenne son chemin.

Toute la journée, il n'avait pu s'empêcher de penser à elle. Il regrettait de ne pas être allé lui offrir un mouchoir, son épaule, son cœur. Par chance, elle était là le lendemain. Mais cette fois encore, il s'était contenté de la regarder...

— Est-ce... pour moi? demanda timidement Clarisse en désignant le bouquet qu'il tenait.

— C'est pour toi, répondit Sylvain en reprenant ses esprits.

Leurs doigts se frôlèrent lorsqu'elle prit le bouquet et ses joues rosirent.

— Merci. Tu n'étais pas obligé de m'apporter des fleurs.

— J'en avais envie.

— C'est la première fois qu'on m'en offre. Je crois que j'aime ça.

— Alors, je t'en offrirai encore.

Elle lui sourit de nouveau et le cœur de Sylvain fit de petits bonds dans sa poitrine.

— On y va?

— Laisse-moi les mettre dans un vase d'abord.

Ils quittèrent Brest, s'engagèrent sur les routes de campagne à bord de la décapotable, tout en discutant de tout et de rien. Malgré les questions de Clarisse, Sylvain ne dévoila rien de leur destination.

— C'est une surprise, dit-il à Clarisse.

— Bon. Dois-je fermer les yeux?

— Non, ce n'est pas nécessaire.

Au bout d'une demi-heure, Sylvain tourna sur un petit chemin de terre, qui les mena dans une sorte de pré au milieu duquel trônait une immense grange peinte en rouge, à la façade tendue d'un drap blanc. Il arrêta la voiture à quelques mètres devant l'entrée et replia la capote de la voiture, avant d'en sortir et, avec un art consommé de la galanterie, d'ouvrir la portière de Clarisse.

— Je suis de plus en plus intriguée. Allons-nous faire une activité de traite de vaches nocturne ? plaisanta-t-elle en sortant à son tour.

— Non, ce n'est pas ça. Je te propose plutôt un voyage dans le temps.

— Un voyage dans le temps ? Aurais-tu par hasard mis la main sur la machine de H. G. Wells ?

— Presque. Donne-moi deux minutes et le mystère sera dévoilé.

Un sourire mystérieux sur les lèvres, Sylvain alla actionner plusieurs mécanismes, dissimulés à quelques mètres de là. Aussitôt, le drap blanc s'anima d'images en noir et blanc.

Clarisse fixa le drap devenu un écran de cinéma quelques instants, avant de se tourner vers lui.

— Comment ? demanda-t-elle, le regard émerveillé.

Sylvain sourit de son émerveillement.

— Mon grand-père était projectionniste dans un petit cinéma non loin d'ici, expliqua-t-il, et il organisait souvent des projections à ciel ouvert en été. Enfant, j'étais tout le temps fourré chez lui. Il m'a appris comment utiliser tout le matériel. Quand il a pris sa retraite, le cinéma a fermé et il a pu racheter une partie de

l'équipement et quelques bobines. Il ne voulait pas que tout ça se perde. Depuis, il collectionne tout ce qu'il peut trouver. C'est un vrai musée du cinéma chez lui.

— Ça doit être fascinant!

— Je t'y emmènerai un jour, si tu le souhaites.

Le regard de Clarisse se riva au sien. Le cœur de Sylvain s'emballa dans sa poitrine et il dut se retenir pour ne pas l'embrasser, là, tout de suite, maintenant.

Elle lui plaisait tellement...

— Je crois que j'aimerais vraiment ça, dit-elle d'une voix douce.

Il ne put retenir le sourire niais qui vint s'installer sur son visage.

— Si madame veut bien prendre place dans la salle de projection, le film va commencer dans quelques minutes.

— Mais avec grand plaisir, cher monsieur.

En réalité, la salle de projection n'était ni plus ni moins que deux chaises longues en bois, qu'il avait installées à quelques pas de là. Tandis que Clarisse s'y asseyait, il alla mettre en place la bobine du film qu'il avait choisi, attendit quelques instants, afin de s'assurer que tout fonctionnait correctement, puis retourna s'installer à côté de Clarisse, non sans faire un détour par le coffre de sa voiture, dont il sortit un énorme bol qu'il remplit de *popcorn*.

Ils regardèrent donc *Casablanca* en dévorant le *popcorn*. Leurs mains se frôlaient, par accident d'abord, quand ils voulaient prendre du maïs en même temps, puis volontairement, se cherchant, s'accrochant, s'agrippant l'une à l'autre, doigts entremêlés. Dans la poitrine de Sylvain, son cœur battait si fort qu'il entendait à peine les dialogues. Son regard était rivé à l'écran, mais il voyait

à peine les acteurs. Tout son corps, tout son être était concentré sur Clarisse, sur sa présence à quelques centimètres de lui, sur sa main dans la sienne. Il avait l'impression de flotter.

Le film se termina sans qu'il en ait vu la moindre image.

Clarisse se tourna vers lui, le regard brillant.

— Merci. C'était formidable.

— Et la soirée n'est pas finie.

— Non?

— Non.

Sans un mot de plus, il se leva et alla jusqu'à sa voiture. Il sélectionna une liste de musiques sur son téléphone et lança la lecture. Des notes de jazz s'élevèrent dans l'air tandis que Sylvain se tournait vers Clarisse et tendait une main vers elle.

— M'accorderez-vous cette danse, milady?

— Ici?

— Oui. Ici.

— D'accord.

Leurs deux corps se rapprochèrent, se moulèrent l'un à l'autre, ondulant au rythme lent de la musique. Les yeux dans les yeux, ils dansèrent sous les étoiles, corps contre corps, jambes entremêlées, leurs visages suffisamment proches l'un de l'autre pour que leurs souffles se mêlent. D'un geste, Sylvain éloigna Clarisse de lui, la fit tourner et la ramena contre lui. Elle rit doucement. C'était pour lui le son le plus beau de toute la Terre. Il la renversa et elle rit de nouveau. Il la remonta contre lui, colla son front au sien, et ils continuèrent à danser, doucement. Clarisse laissa échapper un petit soupir.

— Merci pour cette magnifique soirée. Tout était merveilleux.

Sylvain écarta son visage du sien, plongea son regard dans celui de Clarisse, et se lança.

— Tu me plais, Clarisse. Vraiment beaucoup. Tu es... tu es absolument magnifique, drôle, intelligente. Je... j'aimerais vraiment te revoir. Beaucoup, et souvent.

Un sourire irrépressible s'afficha sur les lèvres de Clarisse. Elle baissa les yeux une fraction de seconde, avant de les relever et de les rivet aux siens.

— Tu me plais aussi, Sylvain, avoua-t-elle dans un murmure.

Elle lui aurait offert la lune qu'il n'aurait pas été plus heureux. Il avait envie de l'embrasser, de goûter la saveur de ses lèvres, de sa peau, de s'imprégner d'elle. Il en avait eu envie toute la soirée. Alors, il suivit ses pulsions, suivit son cœur et, prenant son visage entre ses mains, il l'embrassa.

4

Juliette

Je suis installée dans un canapé, blottie dans ses bras, la tête nichée dans le creux de son épaule. Son bras passé autour de moi me serre contre lui, sa main joue avec une mèche de mes cheveux. J'aime tant quand il fait cela. Je me sens bien, apaisée, en sécurité, là, tout contre lui.

Sur le pouf devant nous, nos pieds se cherchent, nos jambes s'entremêlent. J'appelle ça le mode siamois. Collés l'un contre l'autre, pendant des heures, sans bouger.

Dehors, la pluie battante frappe le puits de lumière de notre appartement sous les toits. Le temps est désagréable, gris, froid, humide, mais je me sens comblée. J'aime le bruit de la pluie sur les fenêtres quand je suis dans ses bras. J'ai l'impression d'être dans un cocon. Les éléments pourraient se déchaîner dehors que je serais heureuse quand même, parce qu'il est avec moi.

Je pousse un soupir de bien-être.

— *Tout va bien, mon amour ?*

— *Tout va bien. Je suis bien, là.*

— *Moi aussi.*

Sa voix est douce et caressante. Réconfortante. Le symbole de mon bonheur. Lui. Je l'aime tant. Il est l'Homme de ma vie. Avec un grand H. Lui et moi, c'est pour l'éternité, je le sais. Je l'ai toujours su, je crois.

Il dépose un baiser sur le dessus de ma tête et je pose ma main sur son torse. Je sens son cœur battre sous ma paume, au même rythme que le mien. Je me serre plus fort contre lui, ferme les yeux un bref instant, savourant mon bonheur, sa présence. Lui.

Il prend la télécommande.

— *Je lance le film ?*

Je hoche la tête. Il appuie sur un bouton et des images en noir et blanc apparaissent sur l'écran de la télévision. Une musique aux notes saturées et grésillantes s'élève, le titre apparaît en lettres blanches. Casablanca. Dans un coin de la pièce, le sapin brille de mille feux.

C'est Noël et je suis heureuse.

Un cocon. J'ai l'impression d'être dans un cocon dont je ne veux pas m'extraire. Je sens le sommeil me quitter, la réalité reprendre le dessus, me tirer de force des bras de Morphée, de ses bras à *lui*, et je résiste. Je veux rester encore dans ce rêve, dans cette vie, retrouver ce sentiment de plénitude, de bonheur. J'étais si heureuse, dans ce rêve. Même là, alors qu'il s'éloigne, que je le sens me filer entre les doigts, je ressens encore jusque dans mes os, jusque dans mon ventre, jusque dans mon cœur l'amour inconditionnel et total que j'avais pour cet homme. Il était mon tout. Comment ai-je pu l'oublier, quand chaque souvenir de lui qui remonte à la surface me prouve, encore et encore, combien il manque à mon corps, combien il manque à mon cœur ? Et pourquoi n'est-il pas là, avec moi ?

À mon grand regret, les dernières brumes du sommeil finissent par quitter mon cerveau. J'ouvre les yeux et, pendant un temps, je reste ainsi, allongée, sans bouger, à laisser les papillons s'ébattre dans mon estomac, à repasser les images, les sensations, tandis que mon cerveau reprend ses questions habituelles.

Qui est-il? Où est-il? Me cherche-t-il? C'est une odeur de crêpes que je sens?

— Tu as un bien beau sourire, ce matin, Juliette! s'exclame Allie lorsque j'entre dans la cuisine, quelque trente minutes plus tard, douchée, habillée, coiffée et toujours dans ce cocon un peu étrange de douceur et de nostalgie.

— J'ai fait un rêve.

Allie se lève et sort une tasse du placard, qu'elle pose devant moi.

— Tiens donc! Et de quoi as-tu rêvé, Martin Luther King?

Je hausse les deux sourcils bien haut.

— J'en connais une autre qui semble de plutôt belle humeur ce matin! Tu as avalé une licorne au petit-déjeuner?

— Et me mettre à dos toutes les associations de défense des animaux imaginaires? Jamais de la vie! s'insurge Allie en posant au milieu de la table une assiette de crêpes encore chaudes et devant moi une tasse vide. Non, je suis juste heureuse. Thé? Crêpes?

— Oui et oui. Juste heureuse?

— Juste heureuse, oui.

Allie jette un sachet de thé dans ma tasse et verse l'eau fumante dessus, puis fait glisser vers moi le sucre, la confiture et l'assiette de crêpes.

— Tiens, sers-toi.

Je la remercie et ajoute, l'air de rien:

— Donc, ta bonne humeur n'a rien à voir avec le fait que tu as rencontré Emmeline Rivard.

— Absolument pas. Ni avec le fait qu'elle soit devenue mon amie Facebook il y a très exactement deux minutes trente. Et surtout pas avec le fait qu'elle vienne dans quelques jours à la librairie faire une séance de dédicaces.

- Bien sûr que non.
- Ce n'est pas mon genre.
- Du tout.
- Je suis une libraire posée et sérieuse, qui ne se pâme pas devant son autrice préférée.
- Jamais de la vie.

Elle rit, je ris avec elle.

— Elle est vraiment formidable, quand même, reprend Allie. C'est toujours dangereux, de rencontrer ses idoles, parce que le risque qu'elles ne soient pas à la hauteur de ses attentes est si grand, et la déception, quand c'est le cas, si amère.

Ai-je déjà connu cette amertume ? Je n'en ai pas la moindre idée. Peut-être. Mais une chose est sûre, si j'avais été l'une des admiratrices d'Emmeline, je ne crois pas que j'aurais été déçue, moi non plus.

— Heureusement, ça n'a pas été le cas avec Emmeline ! dis-je en tartinant une crêpe de confiture.

— Non, elle est tout ce que je pensais qu'elle serait, et plus encore.

Allie avale une gorgée de thé et soupire.

— Je suis tellement triste pour elle. C'est dur, ce qu'elle traverse. La mort de son conjoint, ses enfants qui vont naître sans leur père.

Je suis admirative qu'elle parvienne à rester aussi... lumineuse, malgré toute la peine qu'elle a. Ça ne doit pas être facile tous les jours.

— Non, en effet. La vie est parfois cruelle.

Allie acquiesce d'un mouvement de la tête.

— J'imagine que c'est pour cette raison qu'elle a quitté le Québec, pour venir s'installer plus près de sa famille..., poursuit-elle.

— Au moins, elle n'est pas seule..., acquiescé-je.

— Non, heureusement!

Elle repose sa tasse et me fixe avec attention.

— Alors, ce rêve ?

En quelques mots, je lui raconte la scène, le canapé, son bras, mon cœur.

— Tu ne vois toujours pas son visage ?

Je secoue la tête.

— Et son nom ?

— Aucune idée.

— Mmm...

Le silence retombe dans la cuisine. Je mâchonne ma crêpe et bois une gorgée de thé.

— Allie ?

— Oui ?

— Tu crois que le cœur a une mémoire qui est différente de celle de l'esprit ?

— Que veux-tu dire ?

— Je crois que je suis toujours amoureuse de l'homme que je vois dans mes rêves. Mais je ne me souviens pas de lui. Ou quasi-moi pas. Pas de détails significatifs, comme son odeur, les choses qu'il aime, celles qu'il déteste. Sa personnalité. Son nom. Je n'ai pas la moindre idée de qui il est. Alors, je me pose la question. Est-ce qu'on peut vraiment aimer quelqu'un qu'on ne connaît pas ? Quelqu'un dont on n'a quasiment aucun souvenir ?

Allie reste silencieuse quelques instants avant de répondre.

— Je crois que oui. Dans ton cas à toi, je suis convaincue que c'est possible, et même logique, d'une certaine manière. On dit que le cœur a ses raisons que la raison ignore. Ça veut dire que les sentiments et les pensées rationnelles ne sont pas au même endroit. On peut donc supposer que les sentiments et les souvenirs ne sont pas non plus au même endroit. Par conséquent, les sentiments peuvent rester quand tout le reste est parti.

— C'est... perturbant. D'aimer quelqu'un qu'on ne connaît pas.

— J'imagine.

— J'ai... ce débordement de sentiments en moi, quand un souvenir remonte et que j'entrevois un peu de lui. Ses mains. Surtout ses mains. Je ne vois pas son visage, mais je distingue ses mains. Et c'est comme si tout mon corps le reconnaissait. Mon cœur s'emballe et j'ai l'impression que je vais m'envoler tellement ça papillonne dans mon ventre. Je ressens des choses pour lui, des choses intenses et profondes, des choses très fortes. Et je me sens tiraillée entre la douleur de ne pas l'avoir à mes côtés et cette infinie tendresse que j'éprouve pour cet homme.

— Je comprends que ce soit perturbant...

Je hoche la tête, doucement.

— Tu sais, d'une certaine manière, j'ai l'impression qu'Emmeline et moi, on vit un peu la même chose. On aime toutes les deux un homme qui a disparu de notre vie. La seule différence, c'est que moi, j'ai encore un petit espoir qu'il réapparaîsse un jour. Elle, non.

— Ne perds jamais cet espoir, Juliette. Cultive-le, entretiens-le, mais ne le laisse pas mourir.

— Non, je sais. Mais c'est difficile. Certains jours, c'est même quasiment impossible. J'ai l'impression de ne me souvenir que de détails inutiles.

— Mais au moins, ces souvenirs existent. Ils continuent de remonter, petit à petit, un à un ! C'est positif, ça !

— Oui, c'est vrai. C'est bon signe.

— Tu te poses peut-être de plus en plus de questions, mais au fur et à mesure qu'ils vont continuer de remonter, ces souvenirs, le casse-tête va se compléter. Et un jour, le voile se lèvera enfin. Alors, tu retrouveras ton amoureux, j'en suis sûre.

— Et s'il avait vraiment disparu, Allie ? murmure-t-elle, la gorge soudain serrée. Et si... et s'il était décédé lui aussi et que c'est pour ça que je ne m'en souviens pas ?

Ce n'est pas la première fois que cette pensée me traverse l'esprit et la peine qu'elle me cause est chaque fois un peu plus intense, un peu plus profonde. Allie esquisse une moue compatissante et pose sa main sur mon avant-bras.

— Alors, on avisera à ce moment-là et je serai là pour t'aider.

Je hoche la tête, lèvres pincées pour les empêcher de trembler.

— Merci, Allie.

— Pas de quoi, ma belle. Les amies, c'est à ça que ça sert.



Je passe la journée à travailler à la librairie avec Allie. C'est le samedi avant Noël et les allées entre les étagères ne désemplissent pas un seul instant. L'activité me fait un bien fou et, pendant quelque temps, je parviens à oublier mes questionnements et ce tourbillon d'émotions emprisonné dans mon ventre. Je range des livres que des lecteurs pressés n'ont pas pris la peine de remettre en place, donne quelques conseils quand je m'en sens capable (en réalité, je recommande surtout Emmeline et insiste sur sa prochaine séance de dédicaces), je range à nouveau des livres que d'autres lecteurs peu scrupuleux ont laissés sur les tables de présentation. J'en emballle un certain nombre dans du papier cadeau, faisant friser d'un coup de ciseau de plus en plus assuré des rubans rouges et dorés.

Mes pieds, mes mains, mon corps tout entier ne connaissent pas de répit, à l'exception des quelques minutes que j'ai prises pour avaler en vitesse un sandwich dans le bureau d'Allie.

Ca a vraiment été une merveilleuse journée.

Dix-neuf heures arrivent, et avec elles, le calme après la tempête. Je viens de retourner l'écriveau «FERMÉ» sur la porte en verre pendant qu'Allie fait les comptes de la journée à grand renfort d'exclamations de joie, quand un visage familier apparaît de l'autre côté de la vitre. Un grand sourire sur les lèvres, je réponds au coucou que me fait Emmeline et m'empresse de déverrouiller la porte.

— Bonsoir! Entre vite, tu vas attraper froid dans la neige, comme ça, m'exclamé-je.

— Bonsoir Juliette! Bonsoir Allie!

— Emmeline! Quel plaisir de te voir! Qu'est-ce qui t'amène ce soir? Si tu voulais un roman, tu n'avais qu'à m'appeler, je te l'aurais apporté chez Louise! Ce n'était pas la peine de faire le déplacement!

— En fait, il y a si longtemps que je n'ai pas mis les pieds dans une librairie, j'avais envie de voir la tienne un peu en avance. Elle est adorable! ajoute Emmeline en regardant tout autour d'elle. Chaleureuse, accueillante. Je peux y rester toute la vie?

Allie éclate de rire, la fierté visible sur son visage.

— Avec grand plaisir! Mais Louise va être déçue, si tu veux mon avis.

— Sûrement, oui. Pour être honnête, je ne suis pas uniquement venue pour voir la librairie. Je suis venue voir Juliette.

— Moi?

Je me retourne, une pile de livres dans la main, les yeux écarquillés.

— Oui. Je... Comment aborder ça? Depuis que je t'ai rencontrée hier, je n'arrive pas à me défaire de l'impression que je t'ai déjà vue quelque part.

Mon cœur s'arrête de battre dans ma poitrine, avant de repartir à toute vitesse. *Voilà donc pourquoi elle me regardait ainsi!*

— On se serait déjà rencontrées? soufflé-je. Tu... tu sais qui je suis?

— Malheureusement non. Oui, nous nous sommes effectivement rencontrées, mais je ne sais pas qui tu es. Je suis désolée.

Mon cœur descend dans mes talons et l'espoir qui s'est formé s'envole aussi sec.

— Oh.

— Pas encore, en tout cas, s'empresse toutefois d'ajouter Emmeline.

— Pas encore?

— J'ai eu une idée, mais j'ai besoin de ton accord.

— Je t'écoute.

— Après avoir fouillé partout dans les photos de mon ordinateur et passé en revue à plusieurs reprises la liste des abonnés de mes réseaux sociaux, j'ai fini par trouver ce que je cherchais. Une photo. De nous. Tiens, ajoute Emmeline en me tendant son téléphone.

Nouvel arrêt de mon cœur. Nouvelle reprise en mode turbo des palpitations. D'une main tremblante, je saisiss l'appareil et pose mon regard sur l'image qui y est affichée.

C'est une photo tout ce qu'il y a de plus banal. Décevante, presque. Elle et moi, debout devant une table de dédicaces, au milieu de la foule, toutes les deux plus jeunes de plusieurs années. Je porte une robe à fleurs, elle porte un corsaire et une marinière, avec un foulard rouge autour du cou. Elle est magnifique, je suis assez jolie. Malgré mes espoirs, la photo ne réveille aucun souvenir.

Mais aussi banale et décevante qu'elle soit, je ne parviens pas à retenir quelques larmes.

Parce que ce cliché n'est pas uniquement quelques couleurs primaires mélangées et fixées sur du papier glacé (enfin, sur un écran de téléphone, en l'occurrence). C'est la preuve physique, matérielle, tangible, réelle, que j'ai existé. Que j'ai eu une vie. Que j'ai rencontré des gens, eu des passions, des rêves. Que quelqu'un, quelque part, effectivement, m'a connue et que quelqu'un, quelque part, pourrait me reconnaître.

— C'était il y a plusieurs années, explique Emmeline. Je n'étais encore qu'une jeune autrice, je n'avais que deux romans à mon actif. Tu es venue me voir au Salon du livre de Vannes, en Bretagne. Je m'en souviens un peu, nous avons parlé pendant longtemps et je crois que tu as mentionné écrire toi aussi. Je ne me souviens

plus du reste de la conversation, je crois que nous avons parlé publication, processus éditorial, mais c'est très flou dans ma tête. Je suis désolée de ne pas pouvoir t'en dire plus.

J'essuie les larmes qui roulent sur mes joues et relève les yeux vers elle, l'esprit fonctionnant soudain à toute vitesse.

Pourrais-je moi aussi être romancière ? Pourrais-je... être publiée, comme elle ? J'ai presque peur d'y croire.

— Juliette ! Tu es romancière ! s'exclama Allie, qui s'était approchée de moi pour regarder elle aussi le cliché. C'est fantastique ! Extraordinaire ! Si ça se trouve, on va pouvoir te retrouver par tes romans !

— On ne sait pas, avancé-je avec prudence. On ne sait pas si j'ai vraiment soumis mes textes, ni s'ils ont été acceptés et publiés, ni rien.

— Mais on a une piste pour orienter nos recherches !

— C'est vrai, oui. Quelle est ton idée, alors ? poursuis-je en me tournant vers Emmeline, me rappelant les mots qu'elle avait prononcés avant de me tendre la photo de moi. Celle pour laquelle tu avais besoin de mon accord ?

— J'aimerais, si tu m'y autorises, publier cette photo avec une autre de toi, plus récente, sur mes différents réseaux sociaux. On ne sait jamais, tu pourrais avoir parlé à quelqu'un d'autre ce jour-là et cette personne pourrait s'en souvenir, ou alors, si tu es romancière, un de mes lecteurs pourrait te reconnaître. Ce n'est pas garanti, mais je pense que ça vaut la peine d'essayer. Si tu acceptes, bien sûr.

— Oh oui ! Bien sûr que j'accepte ! dis-je avec empressement. Fais-le, Emmeline ! S'il te plaît, fais-le ! Publie cette photo !

— Parfait ! Je m'en occupe dès ce soir !

— Et je pourrais partager ta publication sur les réseaux de la librairie, propose aussitôt Allie. Si tu as été publiée, même juste une fois, un ou une de mes abonnés va forcément te reconnaître, Juliette !

— Excellente idée ! approuve aussitôt Emmeline. Je prépare tout ça et je te préviens quand la publication est en ligne.

— Parfait !

Je regarde les deux femmes devant moi, le cœur débordant de reconnaissance, de gratitude et d'espoir, avant de reporter mon regard sur la photo, toujours affichée sur le téléphone.

Attends-moi..., pensé-je au souvenir dans mon cœur, je vais te retrouver... je te le promets.

Attendre

Chaque souvenir qui remonte à la surface fait l'effet d'un film que j'aurais visionné il y a bien longtemps. Mes souvenirs m'apparaissent comme des images d'une histoire qui n'est pas la mienne. Chacun me parle, trouve un écho en moi, fait naître des émotions dans des recoins de mon être auxquels je n'ai pas accès, mais je reste malgré tout détachée, car... c'est comme si ce n'était pas mon histoire.

Par un phénomène que je ne m'explique pas, seul mon cœur semble avoir gardé sa mémoire et il se souvient de choses dont ma tête ne veut rien savoir, il associe des émotions à des images, à des objets, sans que je sache pourquoi. Le familier m'est étranger, l'étranger m'est familier, et au milieu, il y a moi, en permanence tiraillée entre les deux, incapable de faire la différence entre ce que j'ai vécu et ce que j'ai fantasmé, incapable de savoir si les souvenirs qui remontent à la surface sont réellement cela : des souvenirs. Même encore aujourd'hui, tant de temps après l'accident, ma mémoire reste désespérément opaque et moi, étrangère à moi-même.

Je crains que celle que j'étais demeure à jamais enfouie dans ma mémoire. Que les bribes de souvenirs qui parviennent à traverser le mur de béton que je semble avoir érigé autour de l'ancienne moi ne suffisent jamais à le détruire. J'aime Juliette, parce qu'elle est résiliente, déterminée et *en vie*. Mais mon cœur aime un homme qui n'appartient pas à Juliette. Et à cause de cela, je n'arrive jamais à être réellement en paix. À être réellement Juliette, si c'est celle que je dois être.

Souvent, je me demande si tous ces efforts en valent réellement la peine. À quoi bon continuer ? À quoi bon déployer tous ces efforts quand je sais qu'ils sont très probablement voués à l'échec ? Ne m'épargnerais-je pas bien des difficultés en acceptant mon sort et en devenant Juliette, pour le meilleur et pour le pire ?

Et puis, il suffit d'un souvenir, d'une image, de quelques mots, pour que je retrouve ma confiance, que je reprenne espoir, que ma détermination se ravive, plus forte que jamais. Comme si j'avais touché le fond et que ce souvenir qui revient brusquement était l'appui dont j'avais besoin pour m'élancer vers la surface.



Alors je continue de me chercher, je continue de vivre, dans l'attente qu'un souvenir clé trouve une fissure et qu'il permette de faire le lien entre tous les morceaux épars de mon identité. Dans l'attente qu'enfin, ma vie ne m'apparaisse plus comme un film que j'ai un jour regardé, mais que je la ressente dans toutes les cellules de mon être, et surtout dans ma tête.

Dans l'attente que les maigres preuves de ma vie d'avant deviennent le canon qui pulvérisera ce mur.

Dans l'attente de *lui*.

Et surtout, dans l'attente de *moi*.

Extrait du journal de Juliette

Sylvain*CHU de Brest*

- Voici votre repas, monsieur Gauthier. Je vous le pose là.
 — Merci.

L'infirmière quitte la chambre aussi silencieusement qu'elle est entrée. Sylvain abandonne son poste d'observation devant la fenêtre de sa chambre et revient s'asseoir sur son lit. Il pose le plateau sur ses genoux et le regarde, longtemps, retenant de peu l'impulsion de l'envoyer se fracasser au mur.

Il n'en peut plus de ces repas sans saveur, de ces journées sans fin.

Il n'en peut plus de cet hôpital qui sent l'eau de Javel et la maladie, de ces infirmières fatiguées au sourire factice, de ces médecins pressés, de ces internes curieux.

Il n'en peut plus de la solitude, de l'absence de Clarisse.

Elle lui manque.

Son sourire lui manque, son regard pétillant, le velouté de sa peau.

L'écho de son rire, les battements de son cœur, les soupirs qu'elle pousse quand ils s'aiment.

Le son de sa voix au réveil, les baisers qu'elle dépose sur ses joues avant de s'endormir, les petits mots qu'elle laisse dans ses poches pour qu'il les trouve plus tard dans la journée.

Les jours à ses côtés, les nuits contre elle, les discussions sans fin.

Tout, tout, tout d'elle lui manque.

Il ne peut plus vivre sans elle. Il n'y arrive plus.

Il prend son téléphone et compose son numéro. Il a promis, mais... il n'est pas assez fort. Il a besoin d'elle. Tellement besoin d'elle.

«Bonjour, vous êtes bien sur la messagerie de Clarisse Valliers-Gauthier. Je ne suis pas disponible pour le moment, mais laissez-moi un message et je vous rappellerai dès que possible! Merci et à bientôt!»

Sylvain s'apprête à laisser un message quand une voix synthétique lui coupe la parole.

«La messagerie du correspondant que vous cherchez à joindre est pleine. Vous ne pouvez pas laisser de message.»

Sylvain repose son téléphone sur le lit, perplexe, un mauvais pressentiment dans les tripes. Ce n'est pas le genre de Clarisse de laisser une messagerie pleine.

Tu divagues, murmura une petite voix dans son oreille. Elle va forcément bien. Sinon, Valérie le saurait, et alors David le saurait. Et David te l'aurait dit. Elle est probablement juste tellement plongée dans l'écriture qu'elle s'est complètement coupée du monde. Tu sais comment elle est quand elle écrit. L'univers pourrait s'écrouler autour qu'elle ne s'en rendrait pas compte.

Oui, il le sait.

Il sait tout d'elle. Il connaît toutes ses habitudes, tous ses rêves, toutes ses faiblesses. Il sait qu'elle est capable de boire des litres de thé par jour et d'écrire des heures durant sans bouger un cil. Il sait qu'elle aime chanter des chansons d'amour quand elle fait une activité manuelle. Il sait qu'elle a besoin de marcher ou de confectionner des pâtisseries quand un point d'intrigue lui échappe ou qu'elle se sent angoissée. Il sait qu'elle aime poser sa paume à plat sur sa poitrine pour sentir son cœur battre, que la partie de son corps à lui qu'elle préfère, ce sont ses mains.

Il la connaît par cœur.

Et il sait qu'elle souffre. Il sait pourquoi elle est partie. Pourquoi elle a eu besoin de partir, même si elle l'aime plus que tout. Et parce que lui aussi l'aime plus que sa propre vie, il l'a laissée partir, alors même que cela brisait un peu plus son cœur déjà malmené.

Il comprend. Et il s'en veut de n'avoir pas su apaiser sa douleur, absorber sa peine. D'avoir été aussi impuissant. Il s'en veut d'avoir été celui qui avait causé tout cela, même involontairement, même malgré tous ses efforts.

Il s'en veut à un point ! La culpabilité le ronge, nuit et jour, jour et nuit, depuis des semaines, des mois.

Depuis bien avant qu'elle parte, emportant son cœur et une partie de lui.

Depuis ce jour-là, ce jour où...

Il reprend son téléphone et recompose le numéro, avec le même résultat.

Il serre l'appareil dans sa main, l'âme et les tripes tordues dans tous les sens.

Clarisse...

Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé...

Quelques années plus tôt...

— Quelle heure est-il ?

— Huit heures moins le quart, madame Placard.

Clarisse éclata de rire et, décollant le nez de la fenêtre derrière laquelle elle s'était postée pour attendre Sylvain, elle se tourna vers Liliane. Le regard rempli de tendresse que la vieille femme posait toujours sur elle enveloppa son cœur d'un cocon douillet.

— Non, vraiment, quelle heure est-il, Liliane ? J'ai laissé ma montre chez moi et mon téléphone dans mon sac, chez toi.

— Il est vraiment dix-neuf heures quarante-cinq, ma chérie. Il a encore quinze minutes devant lui. On ne peut pas non plus lui demander d'être en avance.

— Je le sais bien.

Dans la rue, un bruit de voiture se fit entendre et le cœur de Clarisse fit un bond d'anticipation, avant de descendre jusque dans ses talons.

Ce n'était pas lui. Juste un véhicule qui passait. Clarisse soupira. Elle se sentait légèrement pathétique.

— Ne t'en fais pas, il va venir, ton amoureux, mon petit chou à la crème, la rassura Jean de sa voix douce.

— Il a plutôt intérêt ! Depuis le temps qu'on attend de le rencontrer ! Ce serait le comble qu'il lui pose un lapin !

— Ne t'énerve pas comme ça, Alphonse ! intervint Paule. Il ne semble pas du genre à faire faux bond.

— Si c'est le cas, ce n'est pas compliqué, je lui tire les oreilles si fort qu'elles se détacheront de sa tête !

— As-tu fini de grogner ? Pauvre Sylvain ! Tu ne le connais même pas que tu le menaces déjà des pires sévices !

— Il n'a qu'à ne pas poser de lapin à ma petite Clarisse, s'il ne veut pas découvrir de quel bois je me chauffe.

— Je te signale qu'il ne lui a pas encore posé de lapin. Officiellement, il a encore treize minutes devant lui...

— Mouais. Bah qu'il se tienne à carreau, le loulou. Je le surveille.

— Tu es vraiment impossible.

— Hé, c'est à nous que la grand-mère de Clarisse a confié sa précieuse petite-fille ! Personne ne touchera à un seul de ses cheveux sans que j'aie mon mot à dire.

— Vous savez que je suis là, hein ? demanda Clarisse.

— Bien sûr, ma puce, qu'on le sait.

— N'écoute pas Alphonse. Tu sais comment il est. Il aboie, mais ne mord pas. Il va adorer Sylvain, j'en suis sûre. Et nous aussi. Parce que tu l'as choisi.

— En tout cas, je remarque que vous vous êtes tous faits beaux ce soir.

— C'est la première fois que tu nous amènes quelqu'un. On voulait te faire honneur.

— Merci. Je vous aime, vous savez ?

— Nous aussi, on t'aime, ma puce.

Un autre bruit de voiture se fit entendre et Clarisse se précipita de nouveau vers la fenêtre, son cœur bondissant dans sa poitrine.

C'était lui.

Un immense sourire sur les lèvres, elle l'observa discrètement. Il sortit de sa voiture, vêtu d'un jean noir et d'une chemise bleue d'une élégance folle. Il jeta un regard perplexe au bâtiment devant lui, se demandant probablement la raison pour laquelle Clarisse lui avait demandé de passer la prendre dans une résidence pour personnes âgées, ce soir. Incapable de se retenir, elle se redressa d'un bond.

— Je descends le chercher.

— Vas-y, ma puce. On t'attend ici.

Debout à côté de son véhicule, Sylvain relut l'adresse que Clarisse lui avait donnée, soucieux de vérifier qu'il était au bon endroit.

Oui, c'était bien là.

Pourquoi Clarisse lui avait-elle demandé de passer la prendre là – et bien plus tôt que l'heure à laquelle David et Valérie, la sœur de son ami, les attendaient chez ce dernier ?

Il haussa les épaules. Il le saurait de toute façon bien assez tôt.

Il se retourna et jeta un dernier regard à son reflet dans la vitre. Bien, il était présentable. Il s'autoapprouva d'un petit signe de tête. Sylvain s'apprêtait à contourner la voiture pour récupérer l'énorme bouquet de fleurs qu'il avait acheté pour Clarisse (une gerbe de roses rouges, ses préférées) quand une silhouette se profila dans l'entrée du bâtiment. Son cœur fit une embardée dans sa poitrine au moment où son regard rencontra les deux prunelles vertes qu'il en était venu à vénérer. Un sourire irrépressible étira ses lèvres.

Clarisse.

Elle était vêtue d'une robe rouge à bretelles légère, seyante et vaporeuse, qui lui donnait un petit air bohème. Ses cheveux roux étaient attachés en un chignon dont s'échappaient quelques mèches folles qui dansaient avec le vent autour de son visage. Son maquillage discret faisait ressortir le vert de ses yeux.

Elle était magnifique. Irrésistible. Comme toujours.

Sylvain prit une grande inspiration et se retint de poser une main sur son cœur pour l'empêcher de quitter sa poitrine et d'atterrir aux pieds de Clarisse – non pas qu'il ne soit pas prêt à le lui

offrir, bien au contraire... s'il s'écoutait... il y a bien longtemps qu'il aurait fait le nécessaire pour ne plus avoir à passer une seule seconde loin d'elle.

Patience, Sylvain.

Cela faisait plusieurs semaines qu'ils se fréquentaient, Clarisse et lui, et même s'ils se voyaient assez (voire très) souvent, cela ne lui suffisait plus. Ils se parlaient tout le temps, cela dit, que ce soit par origamis interposés le matin (une habitude qu'ils avaient gardée, par sentimentalité), ou par texto le reste de la journée – et parfois même jusqu'à tard dans la nuit quand il était de service ou que ni l'un ni l'autre ne dormait.

Tout ce temps, il avait gardé tous ses messages, sans exception, physiques ou virtuels. Même ceux qui le prévenaient qu'elle était en retard. Même ceux qui annulaient une sortie à la dernière minute. Même ceux qui lui fixaient un rendez-vous impromptu ici ou là au petit matin, quand la rosée tombait sur les toits et que la fraîcheur de la mer enveloppait la ville – le moment de la journée qu'elle préférait, lui avait-elle confié un jour. Tout. Il avait tout gardé d'elle, dans son téléphone ou soigneusement rangé dans son portefeuille. Son sourire était gravé derrière ses paupières, l'écho de son rire dans ses oreilles. Elle était dans la moindre de ses pensées, dans chacun des battements de son cœur. Elle était en lui. Tout le temps. Sans cesse.

Est-ce que c'était cela, avoir quelqu'un dans la peau ? Sûrement.

Il fit un pas vers Clarisse et celle-ci s'arrêta juste devant lui.

— Bonsoir, dit-elle tout bas avec un sourire.

Sans détourner son regard du sien, Sylvain prit la main de Clarisse, la porta à ses lèvres et embrassa délicatement d'abord l'intérieur de son poignet, là où il pouvait sentir son cœur battre, puis le dos de sa main, en parfait gentleman. Il l'attira ensuite vers

lui, sa main glissant sur sa taille pour aller se poser à plat dans le creux de son dos, rapprochant leurs deux corps jusqu'à ce qu'il ne reste plus entre eux que la barrière de leurs vêtements. Il entre-laça ses doigts à ceux de Clarisse et posa ses lèvres sur les siennes, doucement, tendrement, avec la délicatesse d'un papillon atterrissant sur les pétales d'une rose.

— Bonsoir, murmura-t-il en s'écartant de quelques millimètres à peine, juste de quoi poser son front contre le sien.

— Bonsoir, répeta Clarisse tout bas.

Ils restèrent ainsi quelques instants, sans bouger, sans parler, juste ainsi, corps à corps, front contre front, souffles mêlés, les yeux dans les yeux, le même sourire heureux sur les lèvres.

— Bah alors, tu ne nous l'amènes pas, ton amoureux ? appela une voix depuis le bâtiment de la maison de retraite. À notre âge, on n'a pas toute la vie devant nous !

Clarisse rit doucement.

— Désolée, articula-t-elle tout bas en s'écartant un peu de lui. Je dois te prévenir que tu es attendu comme le Messie, là-haut.

— Là-haut ?

— Oui, là-haut. Tu me suis ?

— Jusqu'au bout du monde, si tu me le demandais.

Elle lui adressa un nouveau sourire, plus lumineux que jamais, et le cœur de Sylvain se gonfla dans sa poitrine.

— Juste de l'autre côté de la rue pour le moment, ça ira.

— OK alors. Mais avant...

Sylvain lâcha Clarisse pour ouvrir la porte de la voiture et en sortir l'énorme bouquet de roses qu'il avait apporté.

— C'est pour toi, dit-il en les lui offrant.

Clarisse ouvrit de grands yeux.

— Elles sont magnifiques !

— Comme toi..., ne put s'empêcher de répondre Sylvain.

Clarisse leva vers lui un regard brillant de bonheur.

— Merci, murmura-t-elle.

Main dans la main, ils montèrent la volée de marches à l'entrée, traversèrent les couloirs aux murs vert clair, empruntèrent l'escalier jusqu'au premier étage. Une porte au fond du couloir était entrebâillée. Clarisse posa la main sur la poignée. Le cœur battant à tout rompre, elle se tourna vers Sylvain.

— Tu es prêt à entrer dans mon univers ? Aussi... étrange qu'il soit ?

Sylvain plongea son regard dans le sien, brillant de tendresse et de douceur, et prit le visage de Clarisse entre ses mains.

— J'ai été prêt à la minute où nos regards se sont croisés pour la première fois, dit-il d'une voix douce.

Il attira son visage vers le sien et l'embrassa de nouveau, avec une tendresse infinie, avant de river à nouveau son regard au sien.

— Je veux tout connaître de toi. Même l'étrange et le bizarre.

Sans laisser paraître qu'une nuée de papillons dansait la gigue dans le creux de son ventre, Clarisse hocha doucement la tête.

— D'accord. Allons-y, alors.

Le groupe était en plein conciliabule quand Clarisse ouvrit la porte de la petite salle aux murs beiges.

- Et sinon, on peut...
- Non, je ne crois pas que...
- Et si...
- Moi, je...
- On ne devrait pas...

Ils parlaient si bas qu'il était difficile de comprendre ce qu'ils disaient, mais, de l'avis de Clarisse, cela n'augurait rien de bon. Serrant la main de Sylvain dans la sienne, elle se racla la gorge.

- Quand vous aurez fini vos messes basses...

Les murmures cessèrent aussitôt et les membres du groupe se retournèrent comme un seul homme vers Clarisse et Sylvain. Les protestations fusèrent de toutes parts.

- Des messes basses? Mais pas du tout!
 - On était juste en train de définir les couples pour le cours de tango de demain.
 - Tu penses bien que ce n'est pas notre genre de faire des messes basses!
 - Si on a quelque chose à dire, on le dit et puis c'est tout!
- Clarisse arqua les deux sourcils bien haut et prit l'air de celle à qui on ne la fait pas.
- Promettez-moi que vous allez être sages.
 - C'est promis, jurèrent-ils quasiment d'une seule voix.

Malgré cela, Clarisse ne fut pas dupe un seul instant. De toute évidence, ils manigançaient quelque chose. Elle haussa les épaules. Bah. Elle le découvrirait bien assez tôt.

— Maintenant que j'ai toute votre attention, j'aimerais vous présenter Sylvain, déclara Clarisse, en faisant un pas de côté pour que Sylvain puisse s'avancer.

Puis, se tournant vers lui, elle poursuivit.

— Sylvain, j'aimerais te présenter ceux qui sont pour moi comme ma famille : Paule, Liliane, Alphonse, Jean et Jeanne, Léon, Pierre, Maude, Roger et Solange.

Sylvain s'approcha du groupe et entreprit de serrer la main des hommes, frôlant celle des femmes de ses lèvres avec un art consommé de la galanterie, sous les murmures approbateurs de chacune.

Clarisse sourit. C'était tout lui, ça.

— Enchanté, disait-il à Maude, à Paule, à Liliane. C'est un plaisir que de faire votre connaissance.

— Nous aussi, jeune homme, nous aussi.

Lorsqu'il eut fini de saluer tout le monde, il revint auprès de Clarisse.

— Liliane, est-ce que je peux t'emprunter un vase pour y mettre mon bouquet ? demanda la jeune femme. Je crains qu'il ne survive pas à la soirée, sinon. Je repasserai le chercher demain.

— Bien sûr, ma chérie. Un aussi joli bouquet, ce serait vraiment dommage qu'il se gâte ! La porte est ouverte, fais comme chez toi. J'ai un très beau vase dans un placard au-dessus de l'évier.

— Merci, Liliane ! Tu viens ? poursuivit-elle en se tournant vers Sylvain.

— Laisse-le-nous donc, ton amoureux, Clarisse, on ne va pas le manger ! intervint Maude.

Clarisse interrogea Sylvain du regard.

— Aucun problème, je t'attends ici !

— J'en ai pour cinq minutes.

Très exactement trois minutes et cinquante-neuf secondes plus tard, Clarisse était de retour devant la porte de la salle et s'apprêtait à l'ouvrir quand une phrase l'arrêta dans son mouvement.

— Avez-vous des cadavres dans votre placard ?

Maude. Clarisse haussa les yeux au ciel. Elle aurait dû se douter qu'elle en profiterait pour cuisiner Sylvain. Mortifiée, mais curieuse aussi, elle demeura immobile et tendit l'oreille.

— Aucun, répondit Sylvain avec assurance.

— Pas de femme cachée dans le grenier ? Pas de dettes de jeu inavouées ? Pas de parenté honteuse ?

— Non plus. Je suis ce que je semble être, rien de plus.

— C'est-à-dire ?

— Honnête, sérieux et travailleur. Et amoureux de Clarisse.

À ces paroles, Clarisse se sentit rosir et son cœur s'affola dans sa poitrine.

Il était amoureux d'elle...

Elle ferma les yeux et mit sa main devant sa bouche pour éviter de crier de joie.

Il l'aimait...

Il l'aimait !

Elle avait soudain envie de sautiller sur place et de courir partout.

— C'est bien, ça, c'est bien, répondit Maude. À présent, je veux que vous me promettiez une chose, jeune homme.

— Tout ce que vous voudrez, madame.

—appelez-moi Maude, s'il vous plaît, je n'aime pas qu'on m'appelle madame, j'ai l'impression d'avoir soixante-dix ans.

— Mais tu *as* soixante-dix ans, ma chère..., la taquina Alphonse.

— Peu importe.

— Maude...

— Vous parliez d'une promesse ? intervint Sylvain, redirigeant la conversation de main de maître.

— Oui. Je veux que vous me promettiez sur ce que vous avez de plus cher que vous allez faire vivre un conte de fées à notre petite Clarisse, déclara Maude. Je veux que vous lui mettiez des étoiles dans les yeux. Je veux que vous la chérissiez comme si elle était la chose la plus précieuse de la Terre. Parce qu'elle l'est, pour nous, et qu'elle mérite tout ça.

— Vous comprenez, elle n'a pas eu une vie facile, avec la mort de ses parents d'abord, quand elle était enfant, et celle de sa grand-mère il y a quelques années, alors elle mérite tout le bonheur qu'elle peut recevoir, ajouta Liliane d'une voix douce.

Des larmes perlèrent aux yeux de Clarisse à ces paroles. Elle n'avait encore rien dit à Sylvain de sa situation familiale, de sa solitude, du fait que cette bande de retraités farfelus était la seule et unique famille qui lui restait, même s'ils ne lui étaient pas liés par le sang.

Elle avait fait leur connaissance quand sa grand-mère, après l'avoir élevée et envoyée à l'université pour faire des études de traduction

littéraire, avait décidé, à la suite d'une petite frayeur cardiaque, de ne plus vivre seule et d'emménager dans cette maison de retraite. Elle s'était vite bien entendue avec cette bande de joyeux lurons, aussi farfelus qu'attachants, et lorsque le problème cardiaque de sa grand-mère avait surpassé en force la volonté de celle-ci de vivre pour sa petite-fille, ils avaient pris Clarisse sous leur aile et avaient fait office de grands-parents.

Depuis lors, tous les vendredis soir, ou presque, elle venait passer la soirée à jouer au scrabble avec eux.

Et puis Sylvain était arrivé dans sa vie... et sa bande de grands-parents avait rapidement compris qu'elle était tombée amoureuse de lui. Avec la gentillesse un peu bourrue qui les caractérisait, ils l'avaient pressée de leur amener celui qui mettait ainsi des étoiles dans ses yeux.

— Si jamais vous lui faites du mal, ajouta Alphonse de l'autre côté de la porte, c'est à nous que vous aurez à faire.

— Je vous le promets, déclara Sylvain avec détermination. Sur ce que j'ai de plus cher. Elle.

Encore une réponse comme ça et le cœur de Clarisse allait exploser.

— Et si jamais nous apprenons que vous l'avez fait souffrir, menaça Jean, nous allons vous botter le derrière si fort que vous atterrirez sûrement sur Mars.

— Je veillerai à ne pas la faire souffrir.

— Bien, répondit Maude. Vous avez notre bénédiction, alors. Mais attention, nous vous avons à l'œil.

— Je vous promets que je prendrai bien soin d'elle. Je ne veux que son bonheur.

— Nous aussi.

— Je me demande ce qu'elle fait, d'ailleurs, s'inquiéta Léon. Ton studio n'est pas si loin et ses jambes à elle fonctionnent plutôt bien.

— On devrait peut-être aller voir? proposa Liliane. Si ça se trouve, elle est tombée.

— Elle aurait crié, répliqua Maude. Un des surveillants l'aurait entendue.

— C'est pas faux, reconnut Liliane.

— C'est «entendu» que tu ne comprends pas? plaisanta Alphonse.

— Toi et tes blagues pourries, soupira Maude. Je savais bien que Clarisse n'aurait jamais dû te prêter ses DVD...

— Oh ça va, hein!

Décidant qu'il était temps qu'elle revienne, Clarisse poussa la porte en faisant beaucoup de bruit.

— Ah, te revoilà!

— Désolée, j'ai eu du mal à trouver le vase, Liliane!

— Un peu plus, et on appelait les pompiers!

— Une chance, on a déjà la police avec nous...

Tout le monde rit de la bonne blague de Paule.

— Bon, les jeunes, parlons peu, mais parlons bien : on sait tous ici que vous n'avez pas que ça à faire que de traîner avec de vieux croûtons comme nous, alors filez ! Allez vous amuser ! Et vous savez ce qu'on dit : sortez couverts !

— Alphonse ! s'exclama une Clarisse aux joues cramoisies, en chœur avec toutes les femmes de l'assemblée.

— Bah quoi ? C'est important ! Mieux vaut prévenir que guérir.

— Oui, bah ils sont grands, ils le savent. Clarisse a déjà eu la discussion sur les fleurs et les abeilles, il y a bien longtemps d'ailleurs !

Horrifiée, Clarisse se tourna vers Sylvain.

— Je suis désolée. On y va ?

Il acquiesça d'un signe de la tête, de toute évidence plus amusé que perturbé par la scène qui venait de se jouer.

— Allons-y.



— Ce sont vraiment des gens sympathiques, commença Sylvain alors qu'ils roulaient en direction de l'extérieur de la ville. Hors du commun, et très sympathiques.

À côté de lui, Clarisse tourna le visage dans sa direction et lui adressa un large sourire.

— Oui. Ils sont un peu excentriques et disent absolument tout ce qui leur passe par la tête, mais... chacun d'eux est comme un membre de ma famille et je les aime plus que tout au monde.

— Je ne savais pas que tu n'avais plus de famille, dit Sylvain avec douceur, sans quitter la route du regard.

— Je n'en parle pas beaucoup, c'est vrai.

— C'est douloureux ?

— Pas vraiment. Enfin, pas pour mes parents, je ne les ai jamais vraiment connus. J'étais encore très jeune quand ils ont eu cet

accident, trop jeune même pour me souvenir de la voix de mon père, par exemple, ou du parfum de ma mère. J'ai regretté de ne pas avoir eu de parents, mais c'est leur présence réconfortante qui m'a manqué plus qu'eux réellement. Tu vois ce que je veux dire ?

— Je crois, oui.

— Parce qu'en réalité, des personnes qu'on n'a jamais connues peuvent-elles vraiment vous manquer ? Ou est-ce que c'est l'idée de ces personnes qui crée ce sentiment ?

— Je ne sais pas, en fait. Je pense que ça doit dépendre un peu des circonstances et du lien que l'on tisse avec ces personnes.

— Oui, sûrement.

— Et pour ta grand-mère ?

— Un problème au cœur. Elle est décédée il y a quelques années. C'est elle qui m'a élevée après la mort de mes parents, alors elle me manque vraiment, vraiment beaucoup. Plus que mes parents ne m'ont jamais manqué... Aussi horrible que ce soit de dire ça.

— Je ne trouve pas que c'est horrible. C'est... normal. Humain.

Clarisse tourna son visage vers Sylvain et l'observa quelques instants.

— Tu sais que tu es quelqu'un de bien, toi ?

L'espace d'une minute, il laissa son regard croiser celui de la femme de sa vie et lui sourit.

— Je l'espère.

Le silence retomba dans la voiture avant que Clarisse le brise de nouveau, quelques instants plus tard.

— Avec tout ça, tu ne m'as pas dit où on allait. Ce n'est ni la route qui mène à notre restaurant habituel ni la route de chez toi. Tu as fait beaucoup de mystère sur cette soirée. Encore une activité de traite de vaches nocturne dont tu as le secret? ajoute-t-elle sur le ton de la plaisanterie.

Sylvain lâcha un petit rire.

— Pas cette fois, mais fais-moi confiance, j'ai d'autres surprises du même genre en réserve.

— J'ai hâte! Alors, où m'emmènes-tu ce soir?

— Nous sommes invités chez David.

— Ton meilleur ami?

— Lui-même. Sa sœur, Valérie, est aussi une amie proche et je voulais te les présenter.

— Ou plutôt, me présenter à eux? Comme je t'ai présenté à mes joyeux retraités?

— Exactement, oui.

— Mince, je suis nerveuse maintenant. J'espère qu'ils ne vont pas me trouver horrible!

— Clarisse, tu n'as pas la moindre inquiétude à avoir. Je les connais bien, ils vont être fous de toi.

— Autant que toi? dit-elle sur un air taquin, avec une petite moue sur les lèvres qui donna à Sylvain l'envie de se garer immédiatement sur le bas-côté et de l'embrasser jusqu'à ce qu'ils oublient chacun leur nom.

— Non, c'est impossible, se contenta-t-il de répondre, avant d'ajouter avec un large sourire: Mais ils vont t'adorer, tu verras.

Il s'avéra que Sylvain avait raison : le courant passa immédiatement entre David, Valérie et Clarisse. Ainsi, ils n'avaient pas terminé l'apéritif que Sylvain ne se rappelait déjà plus l'époque où ils ne se connaissaient pas, ne riaient pas, ne se parlaient pas comme s'ils avaient passé tous leurs étés d'enfance ensemble.

Tout au long de la soirée, la conversation ne connut aucun temps mort. Clarisse questionna longuement David et Valérie sur eux, découvrant avec ravissement que celle-ci était propriétaire d'une boutique de prêt-à-porter située dans le centre-ville de Brest et qu'elle y vendait ses propres créations. Clarisse promit de venir y faire un tour à la première occasion. David et Sylvain racontèrent longuement leurs années d'enfance, entre autres cet été où ils avaient si bien fait les quatre cents coups qu'ils avaient fini punis, chacun chez soi, privés de se voir. Le pire moment de leur vie, selon eux. David raconta aussi le lycée, les défis ridicules et dangereux qui leur avaient valu plus d'un séjour à l'hôpital (« Rien de grave », s'empessa de dire Sylvain pour rassurer Clarisse, « juste un bras cassé, des points de suture, ce genre de chose ») et les expériences ratées dans le labo de chimie. Il raconta leur passage dans l'armée, qui avait valu à Sylvain son surnom de Tête brûlée, leur décision de devenir inspecteurs.

Clarisse écouta tout, absorba tout, posant mille et une questions comme si elle n'en avait jamais assez, comme si elle voulait toujours en savoir plus. Sylvain sentit son cœur se gonfler de bonheur en la regardant discuter ainsi avec David et Valérie.

La vie pouvait-elle être plus belle ?

Une fois les anecdotes sur les garçons épuisées, Valérie questionna Clarisse sur son activité de traductrice et, rapidement, la conversation bascula sur les romans qu'elle écrivait. Sylvain eut la surprise d'apprendre que l'après-midi même, Clarisse avait enfin trouvé le courage de soumettre son dernier manuscrit à l'un des éditeurs pour lesquels elle traduisait. Autour de la table, les félicitations

fusèrent. Clarisse remercia David et Valérie, expliquant que rien n'était encore gagné, que le processus était long et que, même si son éditeur semblait satisfait de son travail de traductrice, rien ne garantissait que le roman le convaincrait.

En son for intérieur, Sylvain n'était pas d'accord. Il avait lu les manuscrits de Clarisse, dévoré chacun d'eux... et pas uniquement parce qu'ils venaient d'elle. Ils étaient excellents, et cet éditeur, s'il savait ce qui était bon pour son entreprise, le verrait aussi bien que lui. Clarisse avait un talent fou, une maîtrise magistrale de l'art de raconter des histoires qui prennent au cœur et aux tripes, entremêlant avec doigté plusieurs récits, plusieurs époques, jouant avec les causes et les conséquences... et avec les nerfs du lecteur. Elle savait trouver les mots justes pour rendre les personnages attachants et extraordinaires, même ceux qui semblaient secondaires et sans importance. De ce fait, Sylvain ne cessait de l'encourager à tenter sa chance, à oser faire lire le manuscrit à des éditeurs. Chaque fois, elle disait qu'elle allait le faire, préparait le manuscrit, la lettre de présentation, le courriel... mais ne les envoyait jamais, par peur du refus. Il était vraiment heureux de voir qu'enfin, elle avait surmonté cette crainte, elle avait osé.

Quand son premier roman sera publié, ils fêteront cela comme il se doit, se promit-il. Il lui offrirait la plus belle célébration du monde.

La soirée défila à toute vitesse et, lorsque Valérie se leva, mentionnant des obligations tôt le lendemain matin, Sylvain proposa à Clarisse de faire une promenade sur la plage avant de regagner leurs pénates respectifs, ce que la jeune femme accepta avec empressement.

Pendant de longues minutes, ils se contentèrent de marcher au bord des vagues, main dans la main, doigts entrelacés. La nuit était calme et paisible, le silence, confortable. La lune, pleine, illuminait le ciel noir d'encre de sa lumière blanche, presque laiteuse,

masquant toutes les étoiles autour d'elle. Le bruit du ressac, la fraîcheur des vagues qui venaient lécher ses pieds, la présence de Clarisse à ses côtés enveloppaient Sylvain dans un cocon douillet. Il se sentait bien. La soirée avait été merveilleuse.

La vie était belle.

— J'aime beaucoup tes amis, murmura Clarisse au bout d'un temps.

— Je crois qu'ils t'aiment beaucoup aussi..., répondit Sylvain en pressant ses doigts un peu plus fort autour de ceux de Clarisse.

— Est-ce que c'est moi ou... David avait l'air un peu préoccupé?

Étonné qu'elle ait remarqué ce qu'il pensait être le seul à avoir vu, Sylvain tourna brusquement son regard vers elle.

— Tu t'en es rendu compte?

En même temps, il ne devrait pas être si surpris, songea-t-il. Clarisse n'était rien si ce n'était observatrice et attentive aux autres. Cela faisait partie des qualités qu'il aimait le plus chez elle.

— Je m'en suis rendu compte, oui. Pas souvent, mais de temps en temps, son regard s'éteignait.

— C'est le boulot, expliqua Sylvain. On travaille sur une affaire qui est devenue pas très jolie. Les Orfèvres.

Depuis quelques mois sévissait dans la région un couple de cambrioleurs se faisant appeler les Orfèvres. Experts dans l'art du déguisement et du détournement de l'attention, ils ciblaient principalement les bijouteries de luxe et les maisons huppées dans le but de faire main basse sur des pierres précieuses de grande valeur, probablement pour le compte de commanditaires privés et fortunés, puisque toutes les pièces volées étaient identifiables et donc difficilement vendables. Jusqu'à présent, les policiers n'avaient

encore jamais réussi à relever suffisamment d'indices sur les scènes de crime pour réussir à les identifier et à remonter leur piste, et les deux individus continuaient de leur échapper. Quelques jours auparavant, toutefois, l'affaire avait pris une autre dimension quand un cambriolage avait mal tourné et qu'un garde de sécurité – un ancien policier que Sylvain et David avaient connu quand ils n'étaient encore que des agents en uniforme – avait trouvé la mort. Premier arrivé sur les lieux, Sylvain avait découvert le corps. Depuis, toutes les forces de l'ordre étaient sur les dents, à l'affût du moindre détail pouvant permettre de mener à la capture des deux individus. Ce n'était qu'une question de temps avant qu'ils ne les attrapent, Sylvain le sentait.

— J'ai lu des articles dans les journaux... j'espère que vous allez pouvoir les attraper... ce pauvre homme...

— On les aura, je te le promets. On est plusieurs sur le dossier et on travaille avec les collègues de tout le pays pour recouper les informations. Ils ne nous échapperont pas.

— Tu feras attention, n'est-ce pas?

— Je fais toujours attention.

— Et c'est parce que tu fais toujours si bien attention que tu as récupéré le surnom de Tête brûlée?

— Touché... Je te promets que, dorénavant, je vais faire très attention.

— Merci.

Elle se tut un instant, puis reprit.

— Tu ne parles jamais de ton travail, fit remarquer Clarisse. C'est parce que tu vois des choses moches que tu les gardes pour toi?

Cela lui fit tout drôle d'entendre ces mots. Il n'avait pas réalisé jusqu'à présent qu'il ne parlait quasiment jamais de ses journées à Clarisse. Qu'il maintenait inconsciemment une telle séparation entre elle et son métier. Encore une fois, elle avait vu juste. Quand il était avec elle, il oubliait (*voulait oublier*) la noirceur de ses journées. Avec elle, il retrouvait sa foi en l'âme humaine, pouvait croire que le monde n'était pas seulement fait de crimes, de délits, d'intentions de nuire, qu'il pouvait être beau et rempli de douceur. Avec elle, le ciel était plus bleu, le soleil plus brillant, l'herbe plus verte, la vie plus belle.

— Je préfère t'écouter parler. Tu es mille fois plus intéressante que les délinquants que je traque, crois-moi. Tes histoires à toi ont au moins le mérite d'avoir toujours une issue heureuse. Ce n'est pas toujours le cas dans mes journées.

— Ce n'est pas un métier facile..., fit-elle remarquer. Il rend amer.

— Si on le laisse faire, oui. Mais arrêtons de parler boulot. La soirée est trop belle pour la ternir avec de telles discussions. Je suis vraiment heureux que tu aies enfin soumis ton roman. Nous devons absolument fêter ça.

— Ne nous emballons pas. Il est possible que ça n'aboutisse à rien du tout.

— Ou alors tu auras une belle et grande carrière de romancière et des foules d'admirateurs en délice viendront faire la file dès l'aube juste pour que tu dédicaces leur exemplaire, comme ton Emmeline Rivard.

— Ce serait un très beau rêve !

— Ce serait une très belle réalité, plutôt ! Je te l'ai dit, tes romans sont vraiment très bons, Clarisse. Cet éditeur n'a aucune raison de ne pas vouloir te publier.

Elle poussa un profond soupir.

— Je touche du bois... mais tu sais... si ça fonctionne, que mon roman paraît en librairie et qu'il apporte du bonheur ne serait-ce qu'à une seule personne... alors je serais heureuse et satisfaite. J'aurais rendu mes parents et ma grand-mère fiers de moi.

— Je suis sûr qu'ils sont fiers de toi même sans ça. Mais je n'ai pas le moindre doute qu'un jour, quelqu'un te croisera dans la rue et se dira : « Mais c'est Clarisse Valliers ! J'adore ses romans ! Ils ont changé ma vie ! »

— Ce jour-là, on sabre le champagne !

— Je mets une bouteille au frais dès que je rentre.

Elle se tourna vers lui et le regard brillant dans le clair de lune, elle déclara :

— Tu sais que je t'aime, toi ?

Dans la poitrine de Sylvain, son cœur grandit, grossit, gonfla, jusqu'à prendre toute la place, jusqu'à lui donner l'impression de flotter dans les airs. C'était la première fois qu'elle prononçait ces mots...

Incapable de retenir un sourire gigantesque de s'installer sur ses lèvres, il prit le visage de Clarisse entre ses mains et déclara :

— Pas autant que moi...

Et il l'embrassa, avec douceur et passion, avec ferveur et gourmandise, avec tout l'amour qu'il ressentait pour cette femme qui avait mis des couleurs dans sa vie.

— Je suis heureux avec toi, Clarisse, dit-il doucement lorsqu'il détacha ses lèvres des siennes, collant son front au sien. Tu me rends tellement heureux... Plus que je ne l'ai jamais été dans ma vie.

— C'est pareil pour moi..., murmura-t-elle.

Le cœur rempli de tellement d'émotions qu'il avait l'impression d'être sur le point d'exploser, Sylvain s'écarta, chercha le regard de Clarisse. Et sans l'avoir prévu, sans même réfléchir à ce qu'il disait, il prononça ces mots que tout son être brûlait de lui dire depuis si longtemps :

— Viens vivre avec moi, Clarisse. Dès ce soir. Reste avec moi, pour toujours.

Il attendit, son cœur cognant si fort contre ses côtes qu'il pourrait facilement en casser une ou deux. Peu importe. Si elle disait oui, cela valait tous les os cassés du monde.

— Tu es fou ! souffla Clarisse.

— Oui, je le suis, répond-il. Je suis fou de toi. Depuis le commencement, depuis ce moment où j'ai croisé ton regard pour la première fois.

— Moi aussi...

— Alors, viens vivre avec moi, répéta-t-il. J'y ai réfléchi, longuement, ces derniers jours. Je ne veux plus te quitter à la fin de la soirée. Je ne veux plus te quitter au petit matin. Ni à aucun autre moment. Je veux tous tes matins, toutes tes soirées et toutes tes nuits. Je veux chaque minute que tu as à me consacrer, et je veux te donner toutes les miennes. Tout mon temps, toutes mes journées, toute ma vie. Tout. Je sais que c'est rapide, mais je ne veux pas perdre une minute de plus de ma vie à attendre. Dis oui, Clarisse. Dis que tu viendras vivre avec moi.

Il attendit, à bout de souffle, avec l'impression que l'instant s'éti-rait, durait, encore et encore, les yeux de Clarisse fouillant les siens comme pour s'assurer qu'il ne plaisantait pas. Enfin, au bout de



quelques secondes, elle hocha la tête et, d'une voix que l'émotion rendait rauque, murmura un mot, un unique mot — celui que Sylvain espérait :

— Oui.

Avec l'impression que tout le bonheur du monde se concentrait dans le creux de son ventre, Sylvain la prit dans ses bras et la serra contre lui à l'en étouffer, avant de prendre son visage entre ses mains et de l'embrasser de nouveau comme si la Terre devait s'arrêter de tourner le lendemain.

Il était le plus heureux des hommes.



5

Juliette

— Tu es sûre que tu ne veux pas venir ?

Je secoue la tête et, frissonnant de froid, souris à Allie, qui disparaît presque complètement derrière son écharpe et son bonnet.

— J'en suis sûre, oui, confirmé-je.

— Personne ne voit d'inconvénient à ce que tu sois parmi nous, tu sais, ajoute Hugo. Et on peut laisser Câline chez Louise, elle m'a dit qu'elle était d'accord.

— Je vous remercie sincèrement de votre proposition, tous les deux, mais Noël, c'est pour la famille, pas pour les inconnues rescapées d'un accident en pleine tempête de pluie verglaçante et amnésiques de surcroît. Vous ne voyez pas souvent la sœur de Hugo, alors je refuse de m'immiscer dans vos retrouvailles. D'ailleurs, filez vite, sinon vous allez être en retard.

— Tu promets que tu appelles, si tu as besoin de quoi que ce soit ?

— Promis.

— Bien. On y va alors, puisque tu nous mets à la porte de notre propre maison !

Allie me serre dans ses bras et je lui rends son étreinte. Du moins autant que je le peux avec les épaisseurs de vêtements qu'elle porte.

— Passe un bon réveillon, ma chère Juliette ! Tu vas me manquer.

— Vous aussi, passez un merveilleux réveillon en famille. Profitez-en bien.

— Compte sur nous ! Et... puisque tu restes... mon petit doigt m'a dit que le père Noël était passé avec un peu d'avance et qu'il avait déposé un petit quelque chose pour toi sous le sapin...

— Allie ! On avait dit pas de cadeaux !

Mon amie se recule et m'adresse un sourire radieux.

— Je n'y suis pour rien, c'est le père Noël !

— Le père Noël ! Mais bien sûr !

Allie hausse rapidement les épaules en penchant la tête sur le côté, feignant le fatalisme, et je m'esclaffe.

— Tu es impossible.

— Je te le dis, ce n'est pas moi !

— Allez, filez, ne faites pas attendre vos familles. Et soyez prudents sur la route ! Qu'on ne se retrouve pas avec trois amnésiques de plus demain matin.

— On fera attention, c'est promis. Et on appelle quand on est arrivés, pour te rassurer.

— Merci !

— Et si tu as quoi que ce soit, une illumination, une épiphanie, la révélation ultime de ton identité, appelle aussitôt, répète Allie pour la cinquantième fois en dix minutes. Le réseau cellulaire est assez capricieux au chalet, mais j'ai laissé le numéro de la ligne fixe sur le tableau de l'entrée.

— Oui, maman.

Allie éclate de rire, puis Hugo et elle déposent chacun un baiser sur une de mes joues, s'engouffrent dans leur voiture, où Maé est déjà installée, et disparaissent dans un nuage de poudreuse blanche.

Un sourire attendri sur les lèvres, je les regarde s'éloigner jusqu'à ce que les feux arrière ne soient plus qu'un souvenir, puis je regagne la maison, refermant la porte derrière moi dans un léger clic.

Je vais directement m'affaler sur le canapé du salon, les bras en croix et la tête renversée, savourant le silence et la quiétude de la maison, les yeux au plafond. Dans la pénombre de la pièce, les lumières dansantes du sapin dessinent des motifs abstraits au plafond.

Je pousse un profond soupir.

Je suis bien.

Là, tout de suite, maintenant, je ne suis ni inquiétée, ni angoissée, ni torturée par un souvenir, une émotion déchirante, des questionnements sans fin.

Je ferme les yeux, laissant la paix m'envahir, sentant le poids sur mes épaules s'alléger, petit à petit, avec chaque respiration.

Les quelques derniers jours ont été plus que remplis et m'ont littéralement vidée. Entre les commandes du site Internet de la librairie à préparer et à expédier en livraison accélérée, les livres à remettre en place et les étagères à réassortir, les paquets cadeaux à faire, je n'ai pas vu le temps passer et la boutique n'a pas désempli un seul instant. Chaque soir, Allie et moi avons consacré toute notre énergie et tout notre temps à préparer la plus belle des dédicaces pour Emmeline, dans l'espoir de lui rendre le sourire et de la remercier pour ce qu'elle avait fait, pour moi, pour nous, pour tous.

Résultat, je n'ai plus la moindre miette d'énergie en moi.

Mes paupières fermées se font de plus en plus lourdes, ma respiration plus profonde, les battements de mon cœur ralentissent progressivement, une certaine torpeur m'envahit.

Petit à petit, je perds le fil de mes pensées.

Et puis soudain, le noir m'envahit.

Je ne sais combien de temps je dors. La nuit prend possession de la maison et le salon n'est plus éclairé que par les lumières rouges, vertes et orangées du sapin.

J'ouvre les yeux en sentant un poids sauter sur mes genoux et me trouve nez à museau avec Céline, qui me fixe d'un regard suppliant.

— Tu veux sortir, ma belle ?

Un jappement me répond et la jeune chienne me piétine d'impatience.

— D'accord. Donne-moi deux secondes et on va se promener.

Je n'ai pas fini ma phrase qu'elle a sauté de mes genoux et se précipite vers la porte.

Dehors, tout est paisible. La neige tombe encore par petits flocons virevoltants, à peine visibles, juste assez gros pour en sentir la caresse sur mes joues.

Nous marchons longtemps dans les rues vides.

Ici ou là, nous croisons quelques retardataires qui se précipitent vers les voitures, parés de leurs beaux habits, les bras chargés de cadeaux. Tout est si calme, si tranquille, que je marche plus loin que je ne l'ai jamais fait auparavant. J'ai l'impression que chaque pas me ressource. Comme si le crissement de la neige sous mes bottes avait un effet apaisant sur mon cerveau et achevait de retirer la chape invisible que je porte sur les épaules.

J'aime ce silence autant que j'ai aimé l'effervescence des jours précédents, je dois bien le reconnaître. J'aime le vide des rues autant que j'ai aimé qu'elles soient remplies de gens pressés de finir leurs courses de Noël. C'est comme si, après avoir bouillonné pendant plusieurs jours, plusieurs semaines, même, le monde n'était qu'à moi, et à moi seule.

Je laisse mes pensées divaguer, partir dans tous les sens. Je me remémore les derniers jours à la boutique et le sourire heureux d'Allie quand elle faisait le bilan des ventes de la journée, le soir. Je souris à toutes ces petites surprises que nous avons en réserve pour Emmeline. Mais surtout, je pense à lui, l'homme qui hante mes pensées conscientes et presque tous mes rêves, faisant tourner et retourner inlassablement dans ma tête les mêmes images, les mêmes questions, sans jamais trouver de réponses, sans jamais réussir à tirer le moindre sens de ces souvenirs disparates, de ces émotions incompréhensibles, de ces bribes d'informations en apparence sans lien.

Je suis si bien perdue dans mes pensées que je ne fais pas attention à l'endroit où je pose les pieds et trébuche sur une bordure de trottoir. Je me retiens de justesse de m'étaler de tout mon long en posant une main au sol. Quelques flocons de neige se faufilent dans mon cou, me faisant frissonner. Ma vue se brouille et, soudain, la réalité autour de moi disparaît, remplacée par une autre.

Il pleut. Des gouttes d'eau glaciale me coulent dans le cou. J'accélère le pas. Si je traîne plus longtemps, je vais indéniablement être en retard. Protégeant mes cheveux à l'aide de mon sac, je presse le pas, sans regarder où je vais. Soudain, mon talon se coince dans une plaque d'égout et je manque de peu de tomber. Grommelant, je m'accroupis, pestant contre les plaques d'égout, la pluie, le froid et la vie en général quand un parapluie apparaît au-dessus de ma tête et une paire de chaussures familière surgit dans mon champ de vision. Mes frustrations disparaissent aussitôt alors qu'un immense sourire s'installe sur mes lèvres. Je relève les yeux, croise les iris noirs de l'homme de ma vie.

— Besoin d'aide, madame Gauthier? demande-t-il de cette voix grave et chaude qui ne manque jamais de me donner des frissons.

— Vous tombez à point nommé, monsieur Gauthier. En effet, je ne dirais pas non à l'aide du prince charmant.

Il rit, et son rire m'enivre. Il me tend sa main, j'y glisse la mienne et il m'aide à me relever. Il me donne le parapluie et, une fois libéré de l'objet, il encadre mon visage de ses mains et m'embrasse, comme ça, au milieu de la rue et des passants pressés qui se bousculent pour éviter la pluie.

À la minute où ses lèvres touchent les miennes, le monde disparaît autour de nous.

Le jappement de Câline efface la pluie, l'écho du rire de l'homme, son souvenir, et me ramène dans l'instant présent. Mon cœur bat à toute vitesse, cogne avec force contre mes côtes, mon sang circule à toute allure dans mes veines, tandis que, dans ma tête, ces paroles tournent en boucle.

Gauthier.

Mon nom de famille, c'est Gauthier.



— Je le savais ! Je savais que tu finirais par retrouver la mémoire ! Je suis tellement contente pour toi !

L'oreille collée contre le combiné du téléphone, je souris.

— Je n'ai pas retrouvé la mémoire en tant que telle, souligné-je malgré tout à Allie. Juste mon nom de famille.

— Et c'est énorme ! Ça nous donne une piste plus précise pour découvrir qui tu es !

J'esquisse une grimace en faisant défiler sur l'écran de l'ordinateur les centaines de résultats que la recherche de ce nom de famille (et de toutes les combinaisons de mots auxquelles j'ai pu penser) a générés.

— Il semble que Gauthier fasse partie des noms de famille les plus courants en France, dis-je à Allie. Il y aurait plus de 53 000 personnes qui le portent. Sans prénom et sans le moindre renseignement un tant soit peu précis, je ne suis pas vraiment plus avancée.

— Tut-tut-tut. Tu te focalises sur des détails sans importance. Ce n'est qu'un début, Juliette ! Au prochain souvenir, tu découvriras ton prénom, j'en suis persuadée ! Oh là là, tu vas tellement me manquer !

— Hé, je ne suis pas encore partie ! protesté-je.

— Ce n'est plus qu'une question de jours, je le sens, affirme Allie avec conviction.

J'esquisse une petite moue.

— Ou pas, dis-je tout bas.

Ce n'est pas que je ne suis pas heureuse d'avoir retrouvé mon nom de famille. Au contraire ! C'est le signe que je progresse dans le bon sens, que, petit à petit, le voile se lève sur mon identité. Un jour, dans un avenir plus ou moins proche, je me remémorai un événement de ma vie qui contiendra la clé pour que je retrouve qui je suis, je le sais. Et ce jour-là, tous mes souvenirs reviendront et je retrouverai qui je suis, ma vie et mon passé.

Mais pour le moment, face à ces dizaines de résultats, je ne me sens pas vraiment plus près de découvrir qui je suis et j'ai soudain conscience que le processus pourrait prendre encore des jours, voire des semaines.

Peut-être que l'inspecteur aura plus de chance que moi avec cette nouvelle information...

En attendant, je ne suis pas *vraiment* plus avancée qu'avant et mon carnet a beau se remplir, petit à petit, je continue de rester une étrangère pour moi-même.

À l'autre bout du fil, Allie soupire.

— Je sais que tu ne veux pas te réjouir trop tôt, Juliette, de peur d'être déçue, mais tu sais ce qu'on dit: le positif attire le positif. Crois en toi, crois en ta force et tu verras, tu finiras par retrouver tous tes souvenirs. Continue ce que tu fais et tout ira bien.

— Je ne sais pas ce que je fais, en réalité.

Je peux presque entendre Allie sourire à l'autre bout du fil.

— Tu vis, Juliette. Tu vis, tout simplement.

Pendant quelques instants, je laisse les paroles d'Allie faire leur chemin dans ma tête. Je vis. Je vis... En y réfléchissant, je me rends compte qu'à peu près tous les souvenirs qui me sont revenus en mémoire se sont manifestés par hasard, alors que je faisais autre chose. Jamais aucune autre technique n'a fonctionné, je n'ai jamais réussi à faire sauter le blocage de manière volontaire et consciente : ni quand je me suis fait couper les cheveux, ni durant toutes les séances d'hypnose avec mon thérapeute, ni pendant celles d'autohypnose alors que j'étais seule avec moi-même. Rédiger les bribes de souvenirs dans mon cahier me permet de les fixer, mais cela n'en a jamais fait remonter d'autres à la surface, pas plus que les heures d'insomnie passées à me triturer la tête. Au contraire. Plus je cherche dans ma mémoire, plus les souvenirs semblent m'échapper, s'éloigner de moi. Ils me sont revenus avec une chanson, la photo d'un carrousel, la sensation d'un flocon dans mon cou... en un mot comme en cent, totalement par hasard, alors que j'étais occupée à faire autre chose. Occupée... à vivre.

— As-tu prévenu Hervé? demande Allie, faisant référence à l'inspecteur Granger.

— Je l'ai appelé dès que je suis revenue à la maison, mais je suis tombée sur son répondeur. J'ai laissé un message en lui indiquant tout ce que je savais. Il doit être en train de célébrer le réveillon en famille, lui aussi.

— En parlant de ça, il va falloir que je te laisse, il reste quelques cadeaux à emballer avant la soirée et je dois encore enfiler mon pull de Noël moche! C'est une tradition dans la famille.

— Oh! Tu as l'obligation de prendre des photos et de me les montrer quand vous reviendrez! demandé-je. Je veux absolument voir ça!

Allie éclate de rire.

— Promis!

— Bon réveillon à vous. Amusez-vous bien. Embrasse Maé et Hugo pour moi.

— Je n'y manquerai pas. Oh et Juliette?

— Mmm?

— Peut-être que tu devrais ouvrir le cadeau du père Noël ce soir. Qui sait ce qui pourrait se trouver dans le paquet!

Je souris en secouant la tête.

— J'espère que tu n'as pas fait de folies, hein?

— Ah, mais je te l'ai dit, ce n'est pas moi! Je n'y suis absolument pour rien!

Nous échangeons encore quelques plaisanteries, puis je raccroche et laisse Allie retrouver sa famille. Tout en jetant un dernier regard

à l'écran de l'ordinateur, je repose le téléphone sur son socle et me dirige vers le salon, Câline sur mes talons. Tout en lui parlant, je prends le cadeau qui attend sous l'immense sapin aux boules de fantaisie et aux guirlandes lumineuses amusantes, et m'installe sur le canapé. Curieuse, Câline vint s'asseoir à mes pieds, reniflant la petite boîte.

— Tu crois que c'est de la nourriture ? Non, vu la forme, ça me semble peu probable, tu sais, murmure-je.

Avec précaution, je défais l'emballage et en sors le contenu. Une boule se forme dans ma gorge lorsque je découvre ce dont il s'agit.

Le DVD de *Casablanca*.

Retournant la boîte, je remarque un *post-it* rouge, orné de petits sapins, sur lequel je reconnais l'écriture d'Allie.

*Que ce film soit ou non la clé de tes souvenirs,
nous voulions que tu le possèdes. Il semblait important
pour toi. Joyeux Noël !*

Je souris. *Ils sont impossibles...,* pensé-je avec tendresse.

Puisque je n'ai de toute façon rien d'autre à faire, je sors le disque de sa boîte et l'insère dans le lecteur. Pendant que l'écran d'accueil s'affiche, je vais me préparer un plateau télé dans la cuisine, verse quelques croquettes pour Câline dans son bol de Noël. Puis, je reviens m'installer dans le canapé et, munie de la télécommande, je lance le film.

Deux heures plus tard, le plateau-repas gît toujours sur la table, intouché. Sans surprise, je constate que mes joues sont baignées de larmes. Mon cœur semble porter le poids du monde et j'ai l'impression d'avoir une boule de la taille de Jupiter dans la gorge.

Sur mes genoux, Câline s'agit et cherche à essuyer mes larmes de sa langue. Je la serre dans mes bras aussi fort que j'ose, cherchant du réconfort.

— Aaah, Câline... pourquoi ce film me fait-il un tel effet?

La sonnette retentit à cet instant et la petite chienne saute de mes genoux pour se précipiter vers la porte. Pendant un instant, j'envi-
sage de ne pas répondre. Je suis seule, j'ai le visage ravagé par les
larmes et l'humeur à l'avenant, mais je me ravise. C'est peut-être
important. Je m'extirpe du canapé, sèche mes larmes du mieux
que je peux et me dirige vers la porte.

— Emmeline? Entre, tu vas prendre froid! m'exclamé-je.

— Bonsoir Juliette! dit la romancière tout en s'exécutant. Je...
est-ce que tu vas bien?

— Oui, oui, tout va bien, l'assuré-je en refermant la porte
derrière elle.

— Tu n'en as pas l'air... Tu es sûre?

— Je viens de regarder *Casablanca*.

— Oh! T'es-tu souvenue de quelque chose?

— Pas avec le film, non.

En quelques mots, je lui résume mon souvenir.

— Je voulais te demander si ce nom de famille te rappelle
quelque chose.

Elle secoue la tête avec une moue de regret.

— Là, comme ça, rien du tout. Mais je peux regarder dans
la liste de mes abonnés sur les réseaux sociaux pour voir si je
l'y trouve!

— Oh, c'est vrai ! Je n'y avais pas pensé !

Sans attendre, Emmeline extirpe son téléphone de son sac, ouvre l'application, navigue jusque dans la liste des abonnés et effectue une recherche.

— Non, rien, annonce-t-elle au bout de quelques secondes, dépitée.

— C'aurait été trop beau, soupiré-je, déçue.

— Cela dit, tout espoir n'est pas perdu, reprend-elle avec une lueur nouvelle dans le regard, peut-être que ce nom dira quelque chose à la personne qui vient de m'envoyer un message pour me dire qu'elle se souvenait de moi !

Et comme pour appuyer ses paroles, elle agite son téléphone portable. À ces mots, mon cœur s'arrête de battre dans ma poitrine et mon sang se fige dans mes veines.

— Elle se souvient de moi ?

— Oui ! Apparemment, tu étais juste devant elle dans la file d'attente pour ma dédicace, le jour de la photo, et vous avez longuement parlé, elle et toi ! Elle avait même pris une photo de vous deux ! Elle devait me l'envoyer, mais je n'ai rien dans ma messagerie et elle ne semble avoir vu aucune de mes réponses. Si ça se trouve, elle est dans un endroit sans réseau...

Les implications de ce qu'Emmeline est en train de me dire font leur chemin jusqu'à mon esprit et je porte une main à mes lèvres.

— Si elle se souvient de moi... peut-être se souviendra-t-elle de mon prénom ! Et alors, je pourrais retrouver qui je suis !

— Oui !

Je brûle de lui demander qu'elle me montre le message de cette personne, j'aimerais le voir de mes yeux, mais je m'en abstiens. J'ai peut-être perdu la mémoire, mais pas mes bonnes manières.

— Tu ne sais pas quand tu auras de nouveau de ses nouvelles, j'imagine ?

— Malheureusement, non ! J'espère que ce sera bientôt !

— Je l'espère aussi ! m'exclamé-je en croisant les doigts de chaque main. Je te remercie, Emmeline, du fond du cœur. Si je retrouve mon identité, ce sera grâce à toi !

— Je n'ai fait que publier une photo sur mes réseaux sociaux, ce n'est rien !

— Une photo que tu as pris la peine de chercher dans ton ordinateur, tout de même !

— Ce n'est pas comme si ça m'avait demandé un effort surhumain. Je ne dormais pas, de toute façon. Les jumeaux sont un peu indisciplinés ces temps-ci. Ils commencent à être à l'étroit...

— Tu veux t'asseoir quelques minutes ? Je peux t'offrir quelque chose à boire ou à manger ? J'ai une bûche de Noël entière pour moi toute seule, je serais ravie de la partager avec toi. C'est loin d'être suffisant pour te remercier, mais si tu en veux une part, ce sera avec grand plaisir. Il ne faudra pas le dire à Allie, en revanche, elle risque d'être jalouse.

Emmeline éclate de rire, semble hésiter un instant, jetant un regard dans la direction de la maison de Louise, avant de hocher la tête.

— Je ne dis pas non. J'avoue que je ne serais pas contre un peu de calme et de sucre ! Je suis ravie que toute la famille soit là pour ma grand-mère, et pour moi aussi, j'adore mon monde, mais tout ce bruit, toutes ces discussions... c'est parfois étourdissant et

fatigant. Je sais que mes proches ne pensent pas à mal en m'entourant d'attention, mais... ils sont arrivés depuis à peine six heures et j'étouffe déjà...

— Alors, tu as frappé à la bonne porte. Et tu peux venir quand tu le veux, si tu as besoin de calme. Céline et moi sommes très discrètes ! Viens, allons goûter la bûche d'Allie !

Quelques minutes plus tard, nous dévorons la succulente bûche au chocolat qu'Allie a confectionnée pour moi. J'avais faim, réalisé-je. Je n'ai rien avalé depuis des heures et n'ai même pas touché au plateau-repas que je me suis préparé.

— Il n'y a pas à dire, déclare Emmeline en léchant le chocolat qui était resté collé sur sa cuillère, le chocolat, c'est l'une des meilleures choses au monde. Avec la pâte d'amande, bien entendu. La pâte d'amande, c'est le péché ultime.

— Je ne saurais dire.

Emmeline me considère un instant.

— Est-ce que c'est difficile ? De vivre sans souvenirs, je veux dire.

Je réfléchis à la question tout en mâchouillant ma bouchée de gâteau.

— Oui et non. C'est difficile de ne jamais pouvoir répondre à une question par autre chose que «je ne sais pas». C'est difficile d'avoir le cerveau vide, de se demander en permanence si quelqu'un quelque part me cherche, ou si j'étais seule au monde. Mais en même temps... rien ne me manque, puisque je ne me souviens de rien. Le manque, c'est le désir de quelque chose qu'on a eu et qu'on n'a plus.

— C'est vrai.

— Mais je ne suis pas sans souvenirs. Certains remontent à la surface. En fait, c'est étrange, ce sont juste certains types de souvenirs qui remontent. Ceux d'un homme, précisément.

En quelques mots, je lui raconte les rêves, les émotions, la sensation que mon cœur connaît cet homme, qu'il l'aimait, alors même que ma tête ne s'en souvient pas.

— C'était mon mari, réalisé-je subitement. Si j'en crois mon dernier souvenir, c'était mon mari.

Mon regard se porte sur mon annulaire gauche, dépourvu du moindre ornement, ni bague de fiançailles ni alliance. Pourquoi est-ce que je ne porte pas d'alliance, si nous étions mariés ?

— Ce n'est plus qu'une question de temps avant que tu retrouves la mémoire, ou ton identité. Peut-être que, quand tu connaîtras ton nom entier, tout va te revenir.

— Peut-être, oui.

À ce moment-là, Emmeline esquisse une grimace et porte une main à son ventre, où une bosse vient de se former.

— Je crois qu'ils sont en train d'essayer de changer de place, explique-t-elle. Ça commence vraiment à devenir trop serré pour eux, là-dedans.

— Tu vas bientôt faire leur connaissance.

— Oui. J'aurais aimé que leur père...

Sa voix se brise. J'ai envie de poser une main sur les siennes, sur son ventre, pour la réconforter, lui montrer qu'elle n'est pas seule, mais je crains d'être intrusive, alors je me contente de la regarder avec compassion.

— Je suis désolée..., murmure-je.

C'est tout ce que j'ai trouvé. Que puis-je dire d'autre ? Contrairement à moi, il n'y a plus aucun espoir pour elle. Rien ne ramènera jamais le père de ses enfants.

— Tu sais..., poursuit-elle au bout d'un moment, moi aussi, je m'accroche à mes rêves, à mes souvenirs, pour ne pas oublier. Pour le garder près de moi.

— C'est normal. C'est bien, aussi.

— Je crois que je vais écrire un roman sur ce deuil. J'en ai besoin. Ce sera un roman d'amour, que je lui offrirai, par-delà la mort. Des lettres, que je lui écrirai pour lui raconter notre vie et me remémorer notre histoire. Je ne le publierai pas, il sera juste pour moi et pour mes garçons. Mais j'ai besoin d'écrire tout ça, pour être sûre de ne jamais oublier. Pour que mes enfants sachent que leur père était quelqu'un de formidable. Pour qu'il continue à vivre.

— C'est un très beau projet.

— J'ai commencé, d'une certaine manière. J'ai déjà écrit quelques lettres. Dans les moments les plus difficiles, après sa mort, je lui parlais. Ça m'a aidait à surmonter mon chagrin et la douleur de son absence. C'est comme ça que l'idée m'est venue.

— Tu es romancière, c'est presque une évidence que ton deuil passera par l'écriture.

— Pourtant, je n'ai pas réussi à écrire une seule ligne de fiction depuis... l'accident.

— Je crois que c'est normal. Ton cœur a besoin d'autre chose. De temps, aussi. Il reviendra à l'écriture de roman quand il sera assez guéri pour ça.

Quelque chose, alors que je prononce ces mots, vient tirer sur la corde de mon cœur, comme pour me dire de m'arrêter sur cette

pensée et de creuser. Mais le sentiment disparaît aussitôt apparu, sans que je parvienne à le saisir. Je secoue la tête et reconcentre mon attention sur Emmeline.

— Pardonne-moi. Encore une fois, je me suis épanchée, alors que je venais t'annoncer une bonne nouvelle ! s'excuse celle-ci. Décidément ! Ça devient une manie, chez moi !

— Ne t'en fais pas ! Je sais qu'on ne se connaît pas depuis très longtemps, même si, après avoir lu tes romans – enfin, je devrais probablement dire après avoir *relu* tes romans –, je suis prête à te supplier de m'adopter, tellement je les ai adorés. Si tu as envie de parler... je suis là.

Emmeline sourit et me regarde avec reconnaissance.

— Merci, Juliette.

Recommencer

Une routine s'est installée dans ma vie, sans que je la cherche vraiment. Les journées se suivent, mais ne se ressemblent pas. La vie continue, qu'on le veuille ou non.

Malgré le fait que j'ai retrouvé, au hasard d'un souvenir, un nom de famille qui pourrait bien être le mien, je ne suis pas plus avancée quant à mon identité. La police n'a toujours pas retrouvé le véhicule dans lequel j'étais (et, visiblement, n'a plus tellement envie de consacrer de précieuses ressources à ces recherches), personne n'est venu me réclamer. Ni *lui*, ni aucun membre de ma famille.

Petit à petit, je me fais à l'idée que cette situation provisoire... va peut-être devenir définitive. Peut-être ne vais-je jamais retrouver suffisamment la mémoire pour savoir qui j'étais. Peut-être étais-je si seule au monde que ma disparition passe totalement inaperçue. Peut-être les gens sont-ils même soulagés d'être débarrassés de moi. Peut-être étais-je une très mauvaise personne, fuie de tous.

À ma sortie de l'hôpital, je me suis vu remettre par les services sociaux un numéro de sécurité sociale, et tout un tas de documents à remplir pour obtenir une identité, une existence réelle. Depuis, je regarde ces documents, chaque jour, sans vouloir en faire quoi que ce soit. Demain, me dis-je systématiquement. Demain. Une part de moi hésite encore à poser des gestes radicaux, au cas où la mémoire me reviendrait, au cas où je retrouverais ma véritable identité, mon véritable nom.

Alors, j'attends. J'attends demain, j'attends quelqu'un.

J'attends que la vie me rende ce qu'elle m'a volé.

Je m'accroche aux maigres souvenirs qui remontent pour y croire, pour me persuader que je peux encore retrouver ma vie. Je sais que je devrais voir cette situation comme une nouvelle chance, la possibilité de recommencer de zéro, sans passé, sans passif, d'être comme neuve. Mais je n'y arrive pas. // ne me laisse pas. Cet homme que j'aime si fort, avec une telle intensité.

Je ne suis pas prête à renoncer à mon passé, à vivre sans lui. Pas encore.

Je me suis fixé la date du 31 décembre comme échéance pour retrouver mes souvenirs. Et si ce n'était pas le cas, si je ne les retrouvais pas, alors j'irai porter ces dossiers, déposer ces documents. Je deviendrai officiellement Juliette.

Aujourd'hui, cette échéance est là et je ne suis pas prête.

Encore une journée.

Encore une semaine.

Extrait du journal de Juliette

Sylvain

CHU de Brest

«Bonjour, vous êtes bien sur la messagerie de Clarisse Valliers-Gauthier. Je ne suis...»

Dans sa chambre d'hôpital, Sylvain raccroche sans attendre la fin du message. Ce n'est pas normal. Il s'est passé quelque chose. Il le sent dans ses tripes.

Sans attendre, il compose un autre numéro.

— Allô?

— Val? C'est Sylvain.

— Sylvain? Que se passe-t-il?

Il ferme les yeux. Il n'a pas entendu sa voix depuis si longtemps... il n'avait pas réalisé combien elle lui manquait. La vie, leurs occupations respectives – les siennes à lui, surtout – les ont éloignés cette dernière année. Depuis le départ de Clarisse, ils ne se parlent que très rarement. La plupart du temps, c'est David qui lui donne des nouvelles.

— Sais-tu si Clarisse va bien? demande-t-il sans perdre de temps. Elle ne répond pas au téléphone, précisa-t-il.

Valérie soupire et dans ce soupir, Sylvain peut entendre tout ce qu'elle ne dit pas. Le déchirement. La tristesse.

— Elle a encore besoin de temps, tu sais. Et d'espace. Ce n'est pas pour rien qu'elle s'est isolée. C'est difficile de se remettre de ce qu'elle a traversé.

Sylvain a envie de répondre qu'il l'a traversé lui aussi, mais il n'en fait rien, déclarant à la place :

— Je veux simplement m'assurer qu'elle va bien. Lui as-tu parlé récemment ?

— Pas depuis quelques semaines. Elle allait mieux, Sylvain. Je te promets qu'elle allait mieux. Elle avait même commencé à écrire un nouveau roman. Tu sais comment elle est quand elle écrit. Le monde entier disparaît.

Il le sait. Il le sait très bien.

— Jamais à ce point, dit-il tout de même.

Il hésite et poursuit.

— Elle n'est pas venue, Valérie. L'hôpital l'a appelée pour la prévenir de l'accident, mais elle n'est pas venue. Elle est injougnable. Sa messagerie est pleine. Même plongée dans un roman, même coupée du reste du monde, elle ne ferait jamais ça. Elle ne ferait jamais ça, Val, répète-t-il d'une voix serrée.

Au bout du fil, le silence s'éternise, puis Valérie reprend la parole.

— D'accord. Je suis sûre que tout va bien et qu'elle a seulement perdu la notion du temps, mais si ça peut te rassurer, je vais lui passer un coup de fil.

— Merci, Val.

Valérie hésite un instant avant de poursuivre.

— Elle t'aime, c'est une évidence. Mais elle a besoin de temps pour encaisser et réapprendre à vivre. Elle va revenir. Vous êtes le couple le plus parfait du monde. On l'a toujours su, David et moi. Depuis le premier jour.

— Je ne sais pas. J'ai l'impression de n'avoir pas été assez... tout, en fait. De ne pas avoir été à la hauteur. De ne pas avoir su la protéger.

— Ne pense pas comme ça. Tu n'es pas responsable. Je crois simplement qu'elle ignorait comment gérer sa douleur et que s'isoler était pour elle le seul moyen d'y parvenir.

— Peut-être.

— Sois là pour elle quand elle reviendra, c'est tout.

— Si elle revient.

— Elle reviendra, l'assure Valérie. Je ne sais pas quand, mais elle reviendra. Votre amour est trop fort pour s'éteindre. Laisse-lui du temps et elle finira par s'en souvenir, elle aussi.

Sylvain ne répond rien. Les sentiments qu'il a pour Clarisse ne s'éteindront jamais, même si elle le déteste de toutes ses forces et pour le restant de ses jours. Il n'en a jamais douté. Elle est la seule et l'unique, la femme de sa vie, son âme sœur. Jamais il ne pourra l'oublier, quoi qu'il se passe. Mais il ne sait pas si Clarisse lui reviendra un jour. Si elle lui pardonnera... ce qu'elle lui reproche. Si elle pourra l'aimer de nouveau.

— Tiens-moi au courant dès que tu l'as au téléphone.

— Promis. Mais, en attendant, arrête de te faire du mauvais sang et rétablis-toi vite, d'accord ?

— Mmhmm.

Sylvain raccroche sans prononcer un mot de plus et examine l'appareil.

Il y a d'autres personnes qu'il pourrait appeler, là, tout de suite. Mais il ne sait pas comment il sera reçu. Il ne les a pas revues depuis... ce jour-là.

Et rien ne lui garantit qu'elles accepteront de lui parler.

Pitié, Clarisse... réponds à Valérie... s'il te plaît...

Quelques années plus tôt...

Deux pensées traversèrent l'esprit de Sylvain lorsqu'il se réveilla, ce matin-là, s'étirant de tout son long avant de tâter la place à ses côtés à la recherche de la femme de sa vie.

La première, que c'était le vingt-cinq décembre et qu'il avait vraiment, vraiment hâte d'offrir à Clarisse les cadeaux qu'il avait soigneusement choisis pour elle.

Et la seconde, que Clarisse n'était pas à ses côtés.

— Chou ?

Pas de réponse.

— Amour de ma vie ? appela-t-il encore.

Tout en bâillant, il se leva, enfila un pantalon et, pieds nus, partit à la recherche de Clarisse. Il n'y avait pas mille endroits où elle pouvait se trouver, songea-t-il, et le bureau était l'option la plus probable.

Sans prendre la peine d'allumer les plafonniers, il traversa l'appartement que Clarisse et lui partageaient depuis près de deux ans. De la porte entrouverte du bureau s'échappaient un rayon de lumière et les accents de *crooner* de Frank Sinatra. *Fly me to the moon, let me play among the stars...* Sylvain sourit. Il savait qu'elle serait là. Il n'y avait qu'elle pour écrire le matin de Noël.

Sans attendre, il s'avança jusqu'à la pièce et s'arrêta sur le pas de la porte. Clarisse était bien là, concentrée sur l'écran de son ordinateur, ses doigts courant à toute vitesse sur le clavier, un petit sourire sur les lèvres et cette lueur si spéciale qu'elle avait dans le regard quand elle écrivait.

Sans faire le moindre bruit, Sylvain s'appuya sur le chambranle et profita de ce que Clarisse, de profil par rapport à lui, ne l'avait pas encore remarqué pour l'observer un instant en douce.

Absorbée par sa tâche, elle n'avait pas noté qu'une bretelle de sa chemise de nuit avait glissé sur son épaule, que ses cheveux étaient en train de s'échapper de sa queue de cheval. Comme souvent, elle s'était assise en tailleur sur son fauteuil de bureau, l'ordinateur coincé dans ses jambes au lieu d'être sur la table. Il n'avait jamais réussi à comprendre comment elle pouvait travailler autant d'heures d'affilée dans une position aussi inconfortable.

Le yoga, sans doute.

Il la regarda jouer avec une mèche de cheveux dans son cou tout en réfléchissant à ce qu'elle allait écrire, un geste qui l'avait toujours rendu fou. L'envie d'elle, irrépressible, irrésistible, prit naissance dans le creux de ses reins. Elle était si belle qu'il n'avait jamais pu la regarder sans ressentir le besoin de la toucher, d'embrasser sa peau, de s'enivrer d'elle, de son parfum, de son sourire, de la douceur de ses cheveux. Clarisse esquissa un sourire, puis ses doigts se remirent à courir sur le clavier à la vitesse de l'éclair.

La voix de Frank Sinatra s'éteignit et les premières notes d'un morceau qu'il connaissait très bien s'élèverent.

You must remember this, a kiss is still a kiss...

La bande originale de *Casablanca*... ce film qui avait marqué leur deuxième rendez-vous et qu'ils avaient regardé tous les ans, à la même date depuis. Combien de fois avait-il lancé le morceau juste pour le plaisir de l'inviter à danser, dans la cuisine, alors qu'ils préparaient le repas? Combien de fois avaient-ils fait l'amour en écoutant cette chanson? Elle était devenue le symbole même de leur histoire, de cet amour absolu et infini qu'ils se vouaient l'un à l'autre. Il ne pouvait plus en entendre les notes sans penser à Clarisse et il savait que c'était pareil pour elle.

Lorsque la voix de Dooley Wilson perça sa bulle, Clarisse cessa de taper, ferma les yeux et poussa un long soupir. Incapable de résister plus longtemps à cette nuque qui s'offrait à lui, Sylvain approcha et posa ses lèvres dans le creux de son cou, savourant le frisson qui parcourut la peau de la jeune femme à son contact.

— Bonjour vous, dit-il en se redressant.

Instinctivement, ses deux mains trouvèrent leur place sur les épaules de Clarisse et il commença à les masser doucement, faisant relâcher la tension qu'il sentait souvent dans ses muscles quand elle écrivait. Immédiatement, Clarisse renversa la tête contre son torse et poussa un petit soupir de bien-être. Sylvain sourit, se pencha vers elle et déposa un baiser sur son front, sur le bout de son nez, sur ses lèvres.

— Joyeux Noël, mon amour, murmura Sylvain.

— Joyeux Noël à toi aussi, mon cœur.

Sylvain se sentit envahi de bonheur à ce simple mot. Il aimait tellement quand elle l'appelait ainsi. Il avait l'impression d'être le roi du monde. Il poursuivit ses baisers le long de sa mâchoire, jusqu'à ce point derrière l'oreille où il la savait plus sensible.

— Reviens te coucher avec moi, murmura-t-il, ses lèvres contre sa peau.

Un frisson parcourut le corps de Clarisse, puis ses lèvres s'étirèrent en un sourire taquin.

— Tu veux dire que, là, tout de suite, je dois choisir entre toi et mon roman ? Quel dilemme cornélien !

Sylvain releva la tête, son regard cherchant celui de Clarisse.

— Cornélien ?

— Cornélien, acquiesça Clarisse. D'un côté, il y a cette scène que je suis en train d'écrire. D'ici environ deux ou trois paragraphes, on devrait voir l'aboutissement charnel de l'amour passionnel que se portent mes deux héros, que je m'évertue à séparer depuis environ trois cents pages, soit dit en passant. La tension est à son comble, chez eux autant que chez moi, et il est grand temps que les choses avancent.

— Mmmm... difficile de lutter contre ça..., répondit Sylvain en mordillant le lobe de l'oreille. Et de l'autre côté ?

Clarissee déposa l'ordinateur sur le bureau et se mit à genoux sur son fauteuil, face à lui. Dans cette position, leurs deux visages étaient à la même hauteur, leurs regards étaient alignés et leurs lèvres se touchaient presque.

— Eh bien, de l'autre côté, murmura-t-elle d'une voix douce et sensuelle, la pointe de son nez taquinant celui de Sylvain, ses mains glissant sur son torse musclé, de l'autre côté, il y a toi. Ton regard qui me dévore, tes lèvres qui me goûtent, ton souffle qui secale sur ma respiration. Ton cœur qui bat à l'unisson avec le mien. Il y a tes baisers, tes mots doux, tes mains, ta peau contre la mienne. Il y a les étoiles que tu crées, dit-elle en ponctuant chaque phrase d'un baiser, sur son nez, son épaule, son cœur.

D'elles-mêmes, les mains de Sylvain s'emparèrent du visage de Clarisse et le ramenèrent à son niveau. Il aimait tellement cette femme !

— On ne vous a jamais dit que vous devriez écrire des romans, madame Valliers ? dit-il en l'embrassant. Vous maniez les mots à la perfection.

— Juste une ou deux fois. J'y penserai, à l'occasion...

— Est-ce... que ça veut dire que je gagne le combat ?

Le regard brillant de Clarisse se perdit dans celui de Sylvain.

— Eh bien, mes personnages ont attendu trois cents pages. Ils peuvent bien attendre quelques heures de plus...

Avec un grognement de satisfaction, Sylvain referma d'un geste sec l'écran de l'ordinateur portable et il souleva Clarisse pour la ramener à l'endroit qu'elle n'aurait jamais dû quitter : leur lit.

Plusieurs heures plus tard, ils étaient allongés, l'un contre l'autre, jambes entremêlées. Blottie contre lui, Clarisse dessinait, du bout des doigts, des arabesques sur son torse, tandis que Sylvain caressait délicatement ses cheveux roux, mèche par mèche. De temps en temps, elle soupirait de bien-être. Elle avait toujours aimé quand il jouait avec ses cheveux.

— Ton cœur s'est mis à battre plus vite d'un seul coup, fit-elle soudain remarquer.

Normal, avait-il envie de répondre. C'était un moment important. Peut-être le plus important de sa vie. De *leur* vie.

— Et si on allait ouvrir les cadeaux ? demanda-t-il tout simplement.

— Mmm, murmura-t-elle avec langueur. Encore deux minutes.

— Tu es sûre ? J'étais préparé à ce que tu me tires du lit pour aller les ouvrir, comme l'an dernier.

Elle lâcha un petit rire.

— C'est vrai, j'ai fait ça, l'an dernier. Mais si je me souviens bien, tu avais protesté que les cadeaux n'allait pas s'envoler et qu'on avait bien encore cinq minutes.

— Et on a refait l'amour après ça.

— Deux fois.

— Deux fois.

Elle releva la tête et plongea son regard dans le sien. Incapable de résister, il s'arqua pour l'embrasser, attirant son visage vers le sien de ses deux mains.

— On ne peut pas faire moins bien que l'an dernier..., murmura Clarisse d'une voix légèrement plus rauque.

Il n'en fallait pas plus pour réveiller le désir de Sylvain, mais il le réfréna. L'heure était grave, et le batifolage pouvait bien attendre un peu.

— Non, répondit-il, lèvres contre lèvres, dans l'absolu, on ne pourrait pas. Mais il se trouve que j'ai fait une commande spéciale au père Noël et que je suis très impatient de vérifier qu'il n'a pas oublié mon petit soulier.

— Ouh ! Une commande spéciale ? Qu'est-ce que c'est ?

— Tu verras !

— Quel mystère, monsieur Gauthier ! Quelle maîtrise du suspense !

— J'ai appris auprès de la meilleure, rétorqua-t-il en riant, puis il vola un autre baiser à Clarisse.

Elle lui sourit, le visage rayonnant, et se redressa.

— D'accord, puisque tu insistes.

— J'insiste.

— Laisse-moi aller chercher mes cadeaux et on se retrouve devant le sapin dans cinq minutes ?

— Parfait.

Elle se leva et Sylvain la regarda se rhabiller rapidement et quitter la chambre. Il fit de même, les joues rouges et la respiration fébrile, et alla installer ses cadeaux au pied du sapin.

Peut-être s'était-il un peu laissé aller, songea-t-il en voyant la montagne de paquets.

Il haussa les épaules. Il lui offrirait la planète entière, s'il le pouvait, que ce ne serait pas assez.

Clarisse revint, les bras chargés de présents recouverts d'un emballage festif, et ouvrit de grands yeux en voyant les cadeaux de Sylvain.

— Tu as dévalisé les boutiques? Tu es fou!

— Oui, de toi, répondit tout simplement Sylvain.

Le visage de Clarisse rayonna et elle l'embrassa encore, avant de déposer ses propres cadeaux sous le sapin.

— Je vois que je ne suis pas le seul à avoir fait dans la démesure, la taquina-t-il.

— On est aussi fou l'un que l'autre, que veux-tu...

Le déballage commença. À tour de rôle, Sylvain et Clarisse ouvrirent leurs cadeaux respectifs. Sylvain lui avait offert du matériel de calligraphie, des livres, de magnifiques carnets de notes à couverture de cuir et de multiples babioles qui firent briller ses yeux. Elle lui avait offert des instruments de détection historiques, des trente-trois tours (dont celui de la bande sonore du film *Casablanca*) et une table tournante, un roman de science-fiction qu'il allait adorer, selon elle, et qui avait été dédicacé par l'auteur.

Et puis vint le temps pour Sylvain de lui offrir le vrai cadeau, celui qui avait le plus de valeur à ses yeux, celui qu'il préparait

depuis des semaines. Les entrailles serrées, les gestes fébriles, les mains moites, il tendit à Clarisse l'énorme boîte qu'il avait gardée en réserve. Elle haussa les sourcils.

— Encore un? Mais tu es fou! Je me demande ce que c'est! dit-elle en le secouant doucement.

— Tu ne le sauras que si tu l'ouvres, se contenta de répondre Sylvain, avec une nonchalance qu'il était loin de ressentir.

Un sourire curieux sur les lèvres, Clarisse arracha l'emballage, ouvrit la boîte... et y découvrit une autre boîte, entourée de rembourrage. Elle rit, ouvrit la seconde boîte, y trouva une troisième. Puis, une quatrième, une cinquième, une sixième.

— As-tu au moins mis un cadeau quelque part là-dedans? demanda-t-elle.

— Oui, il y en a un.

Elle poursuivit, déballant une boîte après l'autre, jusqu'à la dernière, à peine plus grande que le poing, dont elle sortit un petit écrin de velours bleu.

Le souffle de Sylvain se bloqua dans sa gorge tandis que son rythme cardiaque s'emballait.

Le moment était venu...

— Des boucles d'oreilles? s'exclama-t-elle en ouvrant l'écrin. Oh, Sylvain, tu m'as acheté les boucles d'oreilles que j'avais vues dans cette boutique l'autre jour? Tu es fou, elles coûtent une fortune et...

Elle s'interrompit en découvrant le contenu de la boîte, relevant vers Sylvain un regard brillant. Il lui sourit, puis s'approcha d'elle, posa un genou à terre et, prenant sa main délicate dans les siennes, il plongea son regard dans celui de sa bien-aimée.

— Clarisse, je t'aime. Plus que tout au monde. Quand j'imagine l'avenir, je te vois à mes côtés. Demain, dans cinq ans, dans cinquante ans, tu es toujours là, tu es la seule constante dans ma vie. Tu es ma lumière, ma meilleure amie, mon âme sœur. Tu es la meilleure part de moi-même. Me feras-tu l'honneur de devenir également ma femme, pour aussi longtemps que nous vivrons, et même encore après ?

Le regard de Clarisse s'emplit de larmes.

— Oui..., murmura-t-elle d'une voix tremblante. Oui ! Je veux t'épouser. Je n'ai jamais rien voulu autant que devenir ta femme.

Avec la sensation d'avoir des ailes qui lui poussaient dans le dos, Sylvain prit l'anneau dans l'écrin et le passa au doigt de Clarisse. Puis, il prit son visage entre ses mains.

— Je t'aime, Clarisse.

— Moi aussi, répondit-elle. Moi aussi, je t'aime, si tu savais !

Sylvain attira son visage vers le sien et l'embrassa, le cœur en liesse.

Elle avait dit oui !



6

Juliette

Accoudée au rebord de la fenêtre, une tasse de thé fumant entre les mains, je regarde sans vraiment les voir les pluies torrentielles s'abattre sur Grenoble et emporter les derniers vestiges de cette neige qui avait transformé la ville en un paysage de conte de fées. Aujourd'hui, la météo est à l'image de mon humeur : maussade.

Depuis quelques jours, je ne parviens pas à me défaire d'un profond sentiment de tristesse, de morosité, de découragement.

Je sais exactement d'où il vient.

Nous sommes le 31 décembre et le temps est venu pour moi de déposer ma demande afin d'obtenir une carte d'identité, ainsi que je me le suis promis quelques semaines auparavant.

Parce que, malgré tous mes efforts, malgré tous mes espoirs, malgré toute l'aide dont j'ai pu bénéficier, je n'ai retrouvé ni mes souvenirs ni mon identité.

Pire, même. Depuis que je me suis remémoré mon nom de famille, à Noël, plus aucun nouveau souvenir ne semble vouloir remonter à la surface. Mon cerveau est vide, ma mémoire est vide et je crois bien que mon cœur est en train de devenir aussi.

Retrouverai-je un jour cette fichue mémoire ? Suis-je condamnée à n'être à jamais que Juliette, une femme sans passé, sans histoire,

sans mémoire ? Vais-je devoir accepter que ma vie d'avant soit irrémédiablement perdue, faire définitivement une croix sur moi, me construire une nouvelle vie ?

Peut-être. Peut-être me faudrait-il cesser d'essayer, cesser d'espérer, cesser de me faire du mal en attendant... quelque chose. Quelqu'un. Lui. Moi.

Je sais, pourtant, que tous les espoirs ne sont pas perdus, loin de là.

Avec la disparition de la neige, les recherches pour retrouver mon véhicule vont reprendre (du moins, je l'espère) et la police ne tardera pas à découvrir enfin le lieu de mon accident, ma voiture et mon identité. Sans compter qu'Emmeline n'a pas encore eu de nouvelles de cette lectrice qui m'a reconnue. Qui sait ce qu'elle va lui dire, et quand ce sera le cas ? Peut-être va-t-elle se souvenir d'un élément clé, d'une pièce qui s'avérera maîtresse dans la résolution du casse-tête que je suis.

Je soupire, un long soupir venu du plus profond de moi, du profond de mon cœur en berne et du vide dans ma tête.

«Tu dois te laisser du temps», ne cesse de me répéter Allie.

Du temps... On dit qu'il résout tous les problèmes, apaise toutes les douleurs, cicatrice toutes les blessures.

Pourtant, malgré moi, je ne peux m'empêcher d'en douter.

Et si on ne retrouvait jamais ma voiture ? Et si la lectrice d'Emmeline ne lui écrivait pas, ou ne se souvenait de rien qui soit vraiment utile ?

Et si mes souvenirs restaient à jamais enfouis au fin fond de ma mémoire, inaccessibles, perdus pour toujours ?

Et si l'ancienne moi n'était finalement pas assez forte pour avoir raison de l'amnésie ? Et si *Juliette* n'était pas assez forte ?

Et si tout cela ne servait finalement à rien ?

J'ai plus que jamais l'impression de devenir folle face à ces questions sans réponses qui tournent dans ma tête en permanence.

Un mouvement dans mon champ de vision attire mon attention, coupant court à mes pensées. Au travers du rideau de pluie, je vois apparaître Allie, Hugo et Maé, serrés sous un unique et minuscule parapluie coccinelle, riant aux éclats tandis qu'ils courent cahin-caha en direction de l'entrée.

Soudain, d'autres images viennent remplacer la scène sous mes yeux.

Il pleut et je me presse contre lui sous un parapluie, le même que dans mon souvenir précédent. Autour de nous, l'averse tombe de plus en plus violemment. Nous avançons d'un même pas, en courant vers notre destination, quand il m'arrête. Surprise, je me tourne vers lui. Il me tend la poignée du parapluie, son regard dans le mien. Cette fois, je vois ses yeux. Les contours et les traits de son visage sont flous, indistincts, mais ses yeux sont clairs et nets. Il me regarde avec amour et révérence, comme si j'étais la chose la plus précieuse au monde, comme si j'étais son univers. Et avec lui, je me sens en effet comme la chose la plus précieuse au monde, le centre de son univers. J'agrippe la poignée du parapluie et, avant que je ne puisse poser la moindre question, ses mains viennent encadrer mon visage. Avec une infinie tendresse, il pose ses lèvres sur les miennes.

Je ferme les yeux.

Son baiser a le goût du bonheur, de l'insouciance, de l'infini et j'ai l'impression de flotter.

— *Je t'aime, murmure-t-il en collant son front au mien. N'oublie jamais combien je t'aime...*

Le bruit de la porte qui s'ouvre et se referme, accompagné des rires joyeux et survoltés de Maé, vient rompre l'enchantement, et les images de mon souvenir s'évanouissent devant mes yeux.

Je me souviens de lui. Je me souviens du son de sa voix, de la douceur de ses mains, de la couleur de ses yeux, noirs, intenses, remplis de douceur. Je me souviens du goût de ses lèvres. Je me souviens de son parfum.

Je ferme les paupières, cherchant de toutes mes forces à rappeler l'image, à faire revenir les sensations.

Reviens-moi...

— Tu pleures, Juliette ?

En entendant la voix de Maé, je rouvre les paupières et porte une main à mes joues, inondées de larmes.

— Ce n'est rien, ma puce..., la rassuré-je. Ce n'est rien, répété-je en croisant le regard inquiet d'Allie.

Ce n'est rien, parce que, cette fois, je ne pleure pas de tristesse. Je pleure sous l'effet de toutes ces émotions brutes que ce souvenir a fait naître en moi, bien sûr, mais surtout, je pleure de soulagement : après une semaine de vide, un nouveau souvenir est enfin remonté à la surface, ravivant cet espoir qui était en train de m'abandonner, de s'étioler, de m'emporter avec lui dans les abîmes du découragement.

Je prends une grande inspiration et j'essuie mes larmes, transportée par une détermination nouvelle, avant d'offrir un sourire rassurant à Allie.

Peu importe ce que demain me réserve. Peu importe que je redevienne ou pas celle que j'étais. Quoi qu'il arrive, je sais que je me reconstruirai.

Parce que je suis capable de tout.

Je suis forte. Que je sois *elle* ou Juliette, ou les deux en même temps, chacune de nous est forte et ensemble, rien ne peut nous arrêter.

Alors, je vais continuer à me chercher, à me battre de toutes mes forces, sans plus jamais perdre espoir.

Je le dois à Allie, à Hugo et à Maé.

Je le lui dois, à *lui*.

Mais surtout, je me le dois, à moi. À celle que j'ai été, à celle que je suis, à celle que je serai.

Encore quelques jours...



Quelques heures plus tard, à plusieurs dizaines de kilomètres de là, sur une route de montagne, en plein milieu de la forêt...

La nuit est tombée depuis quelques minutes seulement, mais la noirceur n'a pas quitté la région de toute la journée. Non contente de transformer les chaussées en patinoire, la pluie qui tombe sans interruption depuis le matin baigne la forêt d'une ambiance lugubre et froide, dans laquelle les dernières couches de neige qui disparaissent petit à petit ressemblent à des manifestations surnaturelles.

Au volant de sa voiture, un homme descend la montagne pour aller fêter le réveillon du Nouvel An avec des amis. Il conduit avec prudence, conscient des multiples risques que présentent les petites routes sinuées des forêts à flanc de montagne. Il n'est pas pressé, de toute façon. On ne l'attend pas avant encore une bonne heure.

Malgré la visibilité quasi nulle, il négocie un virage dans un sens, puis dans l'autre, sentant les roues de sa voiture glisser une

fraction de seconde avant de reprendre le contrôle... et freine avec autant de douceur que possible lorsque ses phares éclairent un objet sombre gisant au milieu de la route. Tout en grommelant sur l'inconscience des gens qui ne font pas attention à ce qu'ils laissent tomber derrière eux, il active ses feux de détresse et descend de sa voiture, veillant à ne pas glisser sur la chaussée mouillée. Il remonte le col de son manteau pour se protéger de la pluie et du froid et s'avance jusqu'à l'objet, bien décidé à le déplacer pour éviter qu'il ne cause d'accident. En découvrant un pare-chocs de voiture cassé et abîmé de toutes parts, recouvert de terre et d'éraflures, il fronce les sourcils et, à la lumière de ses phares, parcourt les lieux du regard, cherchant sur la route des traces d'accident. Il n'en découvre aucune. Il s'avance alors jusqu'au bas-côté et examine la forêt en contrebas, essayant d'apercevoir quelque chose malgré la pluie et la pénombre. Rien. Il retraverse la route et fait le même examen sur l'autre côté de la chaussée, lançant son regard en amont, avec le même résultat.

Il s'apprête à renoncer quand une masse sombre, bloquée par un sapin, quelques mètres plus haut, attire son attention. S'agrippant aux branches pour ne pas glisser et se blesser, il grimpe jusqu'à l'arbre, découvrant cette fois une roue, montrant elle aussi des signes d'accident. Inquiet, il revient à son véhicule, en modifie le stationnement de manière à ne présenter aucun danger pour les prochains automobilistes, coupe le contact de sa voiture et place un triangle d'avertissement au niveau du virage précédent. Puis, muni d'une lampe torche, il revient sur ses pas, puis s'enfonce plus profondément dans la forêt avec chaque nouvel élément de carcasse qu'il découvre, tout en redoutant, dans le creux de ses entrailles, ce qu'il découvriraient quelques pas plus loin. Après quelques dizaines de mètres d'escalade sur un terrain détrempé et glissant, jonché de branches et de racines, il tombe sur une voiture accidentée, encore recouverte de neige, le côté passager enfoncé dans un arbre, les *airbags* dégonflés, la portière côté conducteur ouverte, sans toutefois la moindre âme qui vive... des traces de sang maculent le volant, la

poignée de porte et le siège avant. Il est loin d'être expert, mais vu la couleur du sang et l'épaisseur de neige sur le toit et le capot de la voiture, cela doit faire plusieurs semaines qu'elle est là. La voiture aurait très bien pu rester ainsi pendant encore longtemps, complètement invisible depuis la route, si quelque chose, un animal selon toute probabilité, n'était pas venu déloger le pare-chocs et le faire glisser jusqu'à la chaussée, signalant ainsi la présence du véhicule dans les tréfonds de la forêt de conifères. Horrifié à l'idée qu'un accident ait pu avoir lieu sans que quiconque n'en sache rien et que la personne puisse être quelque part dans les bois depuis tout ce temps, il sort son téléphone de sa poche et appelle les secours.

Une heure plus tard, la forêt grouille de pompiers et de policiers à la recherche d'un corps que personne ne trouve.

Celle que je ne suis plus

Longtemps, j'ai cru que tenir ce journal serait la clé pour retrouver celle que j'étais. Depuis l'accident, j'y consigne scrupuleusement tout ce que je découvre à mon propos : les petits et grands détails, ce que je sais faire de manière instinctive, ce que j'aime et ce que je n'aime pas. Au travers de ces notes, je cherche à brosser le portrait de celle que j'étais, espérant qu'en apprenant à me connaître, je finirai par me reconnaître.

La nuit dernière, alors que je ne dormais pas, j'ai pris conscience de quelque chose.

Nous sommes le fruit de nos expériences. Nous sommes nos douleurs, nos joies et nos peines, nos décisions et nos hasards. Nous sommes ces millions de petites choses qui ont jalonné notre vie : une mauvaise note, un bon bulletin, une déception, une réussite. Un chagrin d'amour. Un cœur brisé. Un cœur réparé. Des rencontres.

Je ne serai plus jamais celle que j'étais avant. Celle que je suis aujourd'hui a peut-être gardé en elle un peu de celle que j'étais alors, mais elle est aussi pauvre de toutes ces expériences qui avaient construit sa personnalité. Celle que je suis aujourd'hui n'a jamais eu le cœur brisé, n'est jamais tombée amoureuse (pas d'un homme physique, réel, du moins). Celle que je suis a peut-être la même dent sucrée, la même peur des araignées, la même couleur préférée, le rouge, que celle que j'étais, mais tant que mes souvenirs me resteront inaccessibles... je ne pourrai pas redevenir cette personne.

Et je suis persuadée aujourd'hui que retrouver mes souvenirs ne me suffira pas pour redevenir moi.

Parce qu'il y a eu cet accident. Cette amnésie. Et que ces deux choses m'ont changée, irrémédiablement.

Je la sens pourtant en moi, cette personne. J'ai cette sensation qu'elle se débat, autant qu'elle peut, pour remonter à la surface, sans y parvenir.

Une part de son expérience m'est accessible. C'est son amour à *elle* pour *lui* que je ressens dans chaque cellule de mon corps.

Elle est là. Mais elle est loin de moi. Elle n'est pas moi.

Et je sais que je ne redeviendrai jamais elle.

Extrait du journal de Juliette

Sylvain*Brest*

Une semaine.

Cela fait une semaine que Sylvain attend des nouvelles, sans parvenir à se défaire de ce mauvais pressentiment qui le taraude. Valérie n'a jamais rappelé.

Il a été autorisé à quitter l'hôpital la veille, mais, en réalité, sa sortie a juste changé le mal de place et au lieu de tourner en rond dans sa chambre de malade, il tourne en rond chez lui, chez *eux*, le regard fixé sur son portable, le suppliant intérieurement de sonner.

Il donnerait n'importe quoi pour entendre Valérie.

Et il donnerait plus encore pour entendre Clarisse.

Il déteste l'inaction, l'attente. Elles le rendent fou. La patience n'a jamais été sa qualité première.

Il se lève, grimace lorsque ses muscles le font souffrir, fait le tour de son salon pour la millième fois en vingt-quatre heures. Il s'arrête devant l'étagère de livres, en retire un roman. Les marques de pliure sur le dos trahissent le nombre de fois qu'il a été lu. Sylvain l'ouvre à la première page. Les mots familiers dansent devant ses yeux. Il les connaît par cœur.

C'est elle qui l'a écrit, ce roman. Lui et tous les autres qui trônent sur l'étagère. Il a toujours été si fier d'elle. Il l'est toujours, d'ailleurs. Ses doigts caressent le nom sur la couverture : Clarisse V. Il a été étonné quand elle lui a annoncé qu'elle préférait tronquer son nom pour préserver son anonymat et leur vie privée, mais il l'a soutenue, comme il l'a toujours fait, pour chacune de ses décisions.

Même lorsqu'elle a décidé de partir.

Il a compris sa démarche. Elle lui a brisé le cœur et il s'est senti impuissant. Mais il a compris son besoin de partir.

Après son départ, il a relu chacun de ses romans. Plusieurs fois même. Ses mots lui donnaient l'impression qu'elle était là, à ses côtés. S'il ferme les yeux, il peut même entendre sa voix douce, aux intonations chantantes, lui faire la lecture, comme à l'époque. Il revoit les expressions de son visage à mesure qu'elle s'animait, que les personnages prenaient vie au travers d'elle. Combien de soirées avaient-ils passées ainsi, blottis dans les bras l'un de l'autre, à lire ensemble ?

Elle lui manque tellement. Son absence est comme une plaie qui ne cicatrice pas, qui saigne en permanence, sans jamais se refermer, sans jamais guérir. Et cela ne changera jamais.

Elle est la seule personne qui donne un sens à sa vie.

Il repose le livre à sa place, sort son téléphone de sa poche. Toujours rien.

Il va s'asseoir sur le canapé, allume la télé, zappe sur quelques chaînes, éteint la télé. Il réchauffe un café, qu'il oublie sur la table, s'allonge sur son lit, se relève au bout de trente secondes. Il sort une nouvelle fois son téléphone de sa poche, mais l'écran ne lui renvoie que le vide. Il refait le tour de la maison. Près d'un an après son départ, chaque recoin respire encore la présence de Clarisse : le salon, le bureau où elle écrivait, leur chambre, la cuisine où ils préparaient les repas ensemble, où ils dansaient sur les notes de *Casablanca*...

De guerre lasse, il se laisse tomber sur le canapé, maudit ses contusions qui le font souffrir à chaque mouvement, renverse la tête et ferme les yeux.

Il n'en peut plus d'attendre. Il est en train de devenir fou...

Il ressort son téléphone de sa poche et, cette fois, compose le numéro de Valérie.

Elle décroche à la première sonnerie.

— Je n'ai pas eu de nouvelles, Sylvain. Je l'ai appelée tous les jours pendant une semaine, je viens de réessayer à l'instant et rien. Tu as raison, ce n'est pas normal.

— Est-ce qu'elle t'a donné l'adresse du chalet qu'elle avait loué ?

— Oui, je te l'envoie tout de suite. Je... je suis inquiète, Sylvain. Elle aurait décroché en voyant mon nom. Elle ne m'aurait jamais ignorée comme ça.

— Je vais découvrir ce qui s'est passé. Je te le promets.

À peine a-t-il raccroché qu'il allume son ordinateur et cherche l'adresse du chalet que Valérie vient de lui transmettre par texto. C'est dans une région un peu reculée de l'Isère, en plein cœur des montagnes. Une région où ne se trouvent que peu d'habitations, d'après la carte, et elles semblent plutôt éloignées les unes des autres. Il se connecte à l'annuaire et trouve le numéro de téléphone du commissariat le plus proche.

— Bonjour, Sylvain Gauthier, du commissariat central de Brest, numéro de matricule 8376492. On nous a signalé la disparition potentielle d'une résidente de Bonneval-sur-Arc. La personne ne répond plus au téléphone depuis plusieurs semaines. Avant que je lance un avis de disparition officiel, pourriez-vous envoyer une voiture à l'adresse que je vais vous donner et vérifier si elle est là ou pas ?

À l'autre bout du fil, l'agent promet d'envoyer une patrouille sonner à la porte et regarder aux alentours, précisant toutefois que, sans procédure officielle ni mandat délivré par un juge, ils ne peuvent rien faire de plus.

— Je sais. La personne a probablement juste choisi de rester injoignable, mais dans le doute, nous préférons nous en assurer.

Sylvain donne quelques précisions de plus à son interlocuteur puis et raccroche après lui avoir communiqué son numéro de portable.

Puis, il retourne sur Internet. Ce qu'il s'apprête à faire est extrêmement discutable, mais la fin justifiant les moyens, c'est un détail secondaire pour le moment. Il accède à la page de connexion de la messagerie de Clarisse, entre son adresse électronique et saisit son mot de passe habituel, en croisant les doigts pour qu'elle ne l'ait pas changé depuis son départ. À l'époque où ils vivaient encore ensemble, avant... l'événement, il lui avait répété, à maintes reprises, qu'utiliser le même mot de passe pour tous ses comptes n'était absolument pas sûr, d'autant que celui qu'elle avait choisi était d'une simplicité affligeante. Elle se contentait de lui sourire et de balayer ses remarques d'un geste de la main, sans rien changer à ses habitudes. Son inconscience en la matière avait le don de le mettre en rogne chaque fois. Mais aujourd'hui, il en est reconnaissant.

La messagerie de Clarisse apparaît enfin sur l'écran et, d'un seul coup, il n'a plus le moindre doute : quelque chose ne va vraiment pas. Alors qu'elle n'a jamais supporté qu'un courriel soit indiqué comme «non lu», sa messagerie contient aujourd'hui des dizaines et des dizaines de messages non ouverts. Il fait défiler l'écran, jusqu'au dernier courriel consulté. Il remonte à un mois et demi environ.

La veille de la poursuite et de l'accident.

Il vérifie le dossier des messages envoyés. *Idem.*

Il revient à la boîte de réception, parcourt les lignes d'objet: de la pub, des courriers d'amis, de lecteurs. Quelques-uns de son éditeur... le dernier date d'il y a deux jours et manifeste clairement l'inquiétude de l'expéditeur.

À lui non plus, elle n'a pas répondu.

Le mauvais pressentiment qui ne le quittait pas se transforme en une angoisse sourde, et quelques gouttes de sueur froide coulent le long de sa colonne vertébrale.

Parce qu'il n'a plus le choix à présent, il reprend son téléphone et compose un autre numéro. Une voix frêle répond au bout de quelques sonneries.

— Oui? Allô?

— Liliane? C'est Sylvain. Gauthier, ajoute-t-il, sans trop savoir pourquoi.

Même s'il ne lui a pas parlé depuis le départ de Clarisse, il se doute qu'elle sait exactement qui il est.

— Sylvain?

L'inquiétude s'invite immédiatement dans la voix de la vieille femme.

— Que se passe-t-il? poursuit-elle. Pourquoi m'appelez-vous? Il est arrivé quelque chose à Clarisse?

— Je ne sais pas. Je vous appelle pour savoir si vous avez eu de ses nouvelles récemment.

— Non, pas depuis quelques semaines. J'ai été surprise qu'elle n'appelle pas pour Noël, ou pour la bonne année, mais la dernière fois que je lui ai parlé, elle semblait aller mieux, alors je ne me suis pas inquiétée outre mesure. Que se passe-t-il?

— Je ne sais pas. Personne ne parvient à la joindre. J'ai... eu un accident. Au travail. Il y a quelques semaines.

— Encore...

Il ne répond pas. Elle ne lui demande pas non plus comment il va. Le tient-elle pour responsable, elle aussi ?

— L'hôpital l'a prévenue, précise Sylvain. L'infirmière l'a eue au téléphone. C'est le dernier contact. J'ai envoyé une patrouille chez elle, là-bas.

— Tenez-moi au courant, d'accord ?

— Bien sûr.

— Retrouvez-la, Sylvain... S'il vous plaît...

— Je vous le promets.

Il raccroche et son regard retombe sur l'écran de l'ordinateur et cette messagerie aux dizaines de courriels non lus.

Que s'est-il passé, Clarisse ? murmure-t-il pour lui-même. *Où es-tu ?*

Quelques années plus tôt...

Tout était parfait.

La table était mise, avec de jolis couverts, une jolie nappe et des serviettes pliées en cygne, l'une des premières techniques d'origami que Sylvain lui avait apprises.

Le plat de lasagnes (un clin d'œil à leur premier rendez-vous) était au four, en train de gratiner, la tarte aux pommes refroidissait tranquillement sur le comptoir de cuisine, le vin décantait dans sa carafe.

Clarisse avait revêtu sa plus belle robe, allumé des bougies partout dans la maison et lancé une liste de lecture jazzy-bluesy-romantique. Elle attendait (im)patiemment, assise sur le canapé du salon, essayant de lire pour tromper le temps qui ne passait décidément pas assez vite.

Elle avait tellement hâte que Sylvain rentre !

Cela faisait quelques jours qu'elle planifiait cette soirée, *leur* soirée. Ce soir, c'était l'anniversaire de leur rencontre. Aujourd'hui, jour pour jour, cela faisait six ans que leurs regards s'étaient croisés dans ce café-boulangerie. Six ans que Sylvain avait ajouté un arc-en-ciel de couleurs dans sa vie. Six ans que son cœur battait un peu plus vite, que son corps vivait dans une euphorie permanente, saturé de bonheur. Six ans qu'elle avait découvert ce que c'était que d'aimer plus fort que tout et d'être aimée en retour.

La musique changea, un autre morceau commença. Clarisse se leva, alla à la fenêtre, scruta la nuit à la recherche des phares de la voiture de Sylvain, jouant machinalement avec l'alliance qui ne quittait plus son annulaire depuis que Sylvain l'y avait glissé, devant tous leurs amis et leur famille, un an plus tôt.

Elle avait parfois du mal à réaliser que cela faisait déjà un an qu'ils étaient mariés. Le temps passait si vite... Hier encore, elle essayait sa robe de mariée, se plaisant à imaginer la réaction de Sylvain lorsqu'il la verrait apparaître au bout de l'allée. Elle sourit en se remémorant les larmes qui étaient montées aux yeux de Sylvain quand leurs regards s'étaient croisés ce jour-là. Il avait beau avoir mis cela sur le compte d'une poussière dans l'œil, Clarisse n'avait pas été dupe. Pas plus que David et Valérie, leurs témoins. Elle s'était avancée, remontant la nef centrale au bras d'Alphonse, qui avait remplacé son père décédé, avec la même émotion. Et ils s'étaient unis, les yeux dans les yeux, se jurant amour et fidélité devant l'assemblée joyeuse et en même temps seuls dans une bulle dans laquelle leurs deux coeurs battaient à l'unisson.

C'avait été pour Clarisse le premier jour du reste de sa vie et le plus beau jour jusqu'à présent.

La nuit restant désespérément noire, elle alla vérifier que les lasagnes ne brûlaient pas, que la tarte était toujours entière, que le vin ne s'était pas complètement évaporé. Puis, après une énième tentative échouée de comprendre ce qu'elle était en train de lire, elle renonça et entreprit de faire les cent pas, remettant un bibelot à sa place, replaçant un livre sur l'étagère, tirant sur le dessus de lit pour lisser un pli imaginaire, guettant l'allée devant la maison et son téléphone.

Une heure s'écoula ainsi.

Entre-temps, elle avait arrêté le four, recouvert la tarte d'un torchon propre, refermé le bouchon du décanteur, appelé cent fois le téléphone de Sylvain, tombant systématiquement sur sa messagerie. Elle se dit qu'à force, ces va-et-vient allaient user le carrelage.

Elle avait vérifié la ligne fixe autant de fois qu'elle avait appelé Sylvain, éteint la musique, et ses ongles étaient en voie de disparition.

Elle était inquiète. Très inquiète.

Une peur sourde, une angoisse qu'elle avait voulu ignorer toutes ces années, commençait à lui ronger les entrailles, faisant son chemin jusqu'à son cœur, dévorant chaque cellule sur son passage, jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'une boule de nerfs.

Elle connaissait les risques, savait qu'un jour, il pourrait revenir blessé ... voire ne pas revenir du tout. Mais jusqu'à présent, elle avait pris soin de faire l'autruche, de ne pas y penser, jamais, appliquant le principe universel selon lequel si on se cachait les yeux, les choses ne pouvaient pas nous atteindre.

Ce soir, pourtant, alors que les minutes s'égrenaient, que le téléphone restait muet, que la nuit demeurait noire, elle n'avait pas d'autre choix que de faire face à la terrible réalité du métier de Sylvain. Et s'il... ne revenait plus jamais ? Que deviendrait-elle sans lui ?

Dans sa tête, les questions tournaient, se mêlant à l'angoisse. Où était-il en cet instant ? Pourquoi personne ne l'appelait-il ? Pouvait-elle faire quelque chose ? Qui pouvait-elle contacter ? David ? Ils travaillaient souvent ensemble sur des enquêtes, il serait avec lui, c'était quasiment sûr. Elle composa son numéro, tomba immédiatement sur sa messagerie, raccrocha sans laisser de message. Qui d'autre ? Son capitaine ? Oui, c'est ça. Elle allait appeler son capitaine. Inutile de tenter le secrétariat du commissariat central, autant aller directement à la source des renseignements. Elle fouilla dans la liste de contacts aimantée au frigo et composa le numéro. Le téléphone sonna, dans le vide, pendant un temps qui parut à Clarisse à la fois court et long, à l'issue duquel la messagerie prit le relais.

Elle fixait l'écran noir de son portable, complètement affolée à présent, en se demandant quelles options il lui restait, quand celui-ci s'alluma, la sonnerie perçant brusquement le silence. Surprise, Clarisse faillit laisser tomber l'appareil, le rattrapa à la dernière minute et lut le nom qui s'affichait sur l'écran. Un nom qu'elle aurait voulu ne jamais voir.

Centre hospitalier universitaire de Brest.

Oh. Mon. Dieu, songea-t-elle, le regard fixé sur ces quelques lettres qui étaient en train de lui briser le cœur, *pitié...*

Avec des gestes fébriles, elle décrocha.

— Allô ?

— Clarisse, c'est David.

— David ? Que se passe-t-il ? Où est Sylvain ? Je n'arrive pas à le joindre. Pourquoi m'appelles-tu de l'hôpital ?

— On... a eu un accident, Clarisse.

— Est-ce que ? ...

— Il va bien. Il est en vie. Juste blessé.

— Oh, Seigneur ...

Sentant ses jambes se dérober sous le coup de l'émotion, Clarisse se laissa tomber au sol.

— Clarisse ?

— Je suis là. Je... Est-ce que... c'est grave ?

— Non. La balle a juste frôlé les muscles. Aucun organe vital n'a été touché, mais il va lui falloir un peu de repos.

— D'accord. D'accord. Je viens. Je viens tout de suite.

Quelque trente minutes plus tard, Clarisse pénétrait en courant dans le service des urgences de l'hôpital, où David l'attendait.

— Où est-il ?

— Il est encore avec le médecin, mais on devrait pouvoir lui parler dans pas longtemps.

Au même moment, un urgentiste s'approcha d'eux.

— Vous êtes de la famille de Sylvain Gauthier ?

— Je suis sa femme, s'empressa de répondre Clarisse. Puis-je le voir ?

— Oui, il vous attend. Suivez-moi.

Clarisse, David sur ses talons, suivit le jeune médecin dans les couloirs de l'hôpital, jusqu'à la chambre de Sylvain. Celui-ci était assis sur un lit encore fait, le visage blanc, le regard fatigué, la lèvre enflée et coupée, sa chemise déchirée jusqu'à l'épaule pour libérer l'accès à sa blessure. Un infirmier était en train de fixer un pansement sur son bras gauche tout en énumérant une liste de recommandations: changer le pansement et nettoyer la plaie régulièrement, revenir à l'urgence si une fièvre se déclarait, se reposer, ne pas porter quoi que ce soit de lourd ni faire de sport tant que la plaie n'était pas cicatrisée...

Elle s'arrêta sur le palier quelques secondes, le cœur soudain rempli d'une émotion intense, énorme, qui semblait rouler comme les vagues sur la rive, s'amplifiant un peu plus à chaque ressac. C'était un mélange de soulagement de le voir bien vivant et de douleur de constater qu'il avait été blessé, avec une pointe d'angoisse qui subsistait. Ce soir, il s'en était sorti. Qu'en serait-il la prochaine fois ?

En entendant la porte s'ouvrir, Sylvain releva la tête et son visage s'illumina en apercevant sa femme.

— Clarisse !

Aussitôt, Clarisse oublia ses questionnements pour se jeter dans ses bras, les larmes coulant abondamment sur ses joues. Elle serrait Sylvain contre elle aussi fort qu'elle le pouvait.

— J'ai eu si peur en voyant que tu ne revenais pas..., murmura-t-elle dans le creux de son cou.

— Pardon...

Elle secoua la tête, les larmes continuant de couler sans qu'elle puisse rien faire pour les arrêter.

— Ne me fais plus jamais de telles frayeurs... Promets-le moi...

— Je te le promets...

Dans les faits, Clarisse savait que c'était une promesse qu'il ne pourrait pas tenir. Que son métier, auquel il vouait une véritable passion, impliquait de mettre sa vie en danger pour protéger celle des autres. Mais pour le moment, elle refusait d'y penser. Elle voulait juste s'accrocher à ces quatre petits mots. *Je te le promets.* Il allait bien et c'était tout ce qui comptait.

Ils restèrent ainsi, serrés l'un contre l'autre, tandis que l'infirmier terminait de fixer les bandes autour de son biceps. La position devait être douloureuse pour Sylvain, mais il se taisait, se contentant de presser Clarisse contre lui de son bras valide, le visage enfoui dans ses cheveux, comme s'il prenait de la force à son contact.

Enfin, quand le rythme cardiaque de Clarisse commença à s'apaiser, que son souffle se fit moins saccadé, que la peur se résorba, elle demanda :

— Que s'est-il passé ?

Sylvain soupira et elle le vit échanger un regard avec David, qui n'avait pas prononcé un mot depuis le début.

— On avait une piste pour les Orfèvres, répondit-il simplement. Les choses ne se sont pas passées comme prévu.

— Et... vous les avez arrêtés ?

— La femme a été blessée, elle aussi, et elle est sous bonne garde à l'hôpital. Lui a réussi à s'échapper.

Seigneur...

Des années qu'ils le traquaient... en vain, pour le moment. Peut-être cette fois au moins pourraient-ils obtenir des informations qui les aideraient à capturer l'autre Orfèvre. Peut-être que Sylvain n'aura pas été blessé inutilement...

Clarisse ferma les yeux, les rouvrit, se tourna vers David.

— Je ne t'ai même pas demandé si tu allais bien, si tu étais blessé.

— Non. Je n'ai rien eu. Grâce à Sylvain. Il s'est précipité pour me pousser. Sinon, je la prenais en plein cœur.

— Oh, mon Dieu...

— C'est à ça que ça sert, les collègues, l'interrompit Sylvain. Mieux vaut une égratignure qu'une balle en pleine poitrine. Je recommencerais sans hésiter, s'il le fallait.

— Je sais.

J'aimerais mieux pas...

Clarisse se sentit coupable à cette pensée. Elle n'aurait jamais souhaité que David meure pour empêcher Sylvain d'être blessé, c'était évident. Mais que se serait-il passé si l'un de ses organes vitaux avait été touché ? Sylvain s'en serait-il sorti ?

Elle secoua la tête pour chasser ces questions.

Il était inutile de songer à ce qui aurait pu se produire. Ni à ce qui se produirait la prochaine fois. Elle savait pertinemment que, si Sylvain et David se retrouvaient à nouveau dans une situation similaire, Sylvain donnerait sa vie pour sauver son ami et David ferait de même. Ils partageaient quelque chose, une connexion spéciale, qui allait au-delà de l'amitié. Ce lien les avait soudés au fil d'innombrables heures de patrouille, d'interventions, de planques, de dangers.

Sylvain avait le métier de policier dans la peau. C'était ce qu'elle aimait chez lui, ce côté protecteur, sauveur de l'humanité, son dévouement envers la collectivité. Elle avait accepté, il y a des années, dès leur rencontre, qu'il serait en permanence en danger.

Elle devait vivre avec cette réalité, parce qu'elle aimait Sylvain plus que tout.

— Vous pouvez rentrer chez vous, inspecteur, annonça le médecin en réapparaissant, le dossier de Sylvain à la main.

— Merci, docteur.

— C'est plutôt à moi de vous remercier. Pour ce que vous faites pour les citoyens de cette ville.

— Oh. Je ne fais que mon boulot. Comme vous faites le vôtre.

— Sauf que le mien n'implique pas que je me mette physiquement en danger. Alors, merci de «ne faire que votre boulot».

Sylvain se contenta de hocher la tête, et se tourna vers Clarisse.

— On rentre à la maison ?

— Oui. On rentre à la maison.

Une fois de retour chez eux, la porte à peine refermée, Sylvain ramena d'un geste ferme Clarisse contre lui et enfouit son visage dans le creux de son cou. Il avait eu peur, réalisa-t-elle. Autant qu'elle avait craint pour lui. Alors, elle referma ses bras sur lui, serrant Sylvain avec force, tout en veillant à ménager son bras blessé. Au bout de quelques instants, Sylvain se recula et, de sa main valide, approcha le visage de Clarisse du sien et l'embrassa avec une passion mêlée d'une pointe de désespoir, de peur, et du besoin de se sentir vivant. Le cœur encore fébrile des émotions de la soirée, Clarisse répondit à son baiser avec la même violence. Leurs vêtements ne tardèrent pas à voler partout dans la pièce et ils firent l'amour sur le canapé du salon, avec une urgence qu'ils n'avaient que rarement ressentie, Sylvain faisant peu de cas de ses blessures. Leurs ébats furent courts, intenses, les laissant essoufflés, épuisés, longtemps incapables de se relever d'où ils se trouvaient.

De son bras valide, Sylvain maintenait Clarisse contre lui, comme s'il craignait qu'elle ne lui échappe.

— Tu avais mis une jolie nappe, fit-il remarquer, au bout d'un temps. Et plié les serviettes.

Clarisse se contenta de hocher la tête, sans rien dire.

— C'était notre anniversaire, ajouta Sylvain.

Cette fois encore, Clarisse opina de la tête sans prononcer un mot.

— Pardon.

Elle se redressa et chercha le regard de Sylvain.

— Non, je ne veux pas que tu t'excuses. Tu n'y es pour rien. Je ne dis pas que là, tout de suite, je ne préférerais pas que tu sois comptable, ou que tu aies choisi une autre carrière, bien ennuyeuse et sans le moindre danger pour ta vie, mais... tu n'as pas d'autre choix que de te donner à 100 % dans ton métier. Des vies sont en jeu et la moindre hésitation pourrait te coûter la tienne.

— Oui.

Clarisse hésita, avant de continuer.

— Fais-moi juste une promesse.

— Tout ce que tu veux.

— Promets-moi que tu ne te mettras pas en danger plus que nécessaire.

— Je te le promets.

— Parce que... il y aura bientôt une personne de plus qui t'aimera d'un amour aussi inconditionnel que moi.

Sylvain fronça les sourcils.

— Comment ça?

Ses yeux s'écarquillèrent.

— Tu... attends un bébé?

Des larmes dans les yeux et un immense sourire sur les lèvres, Clarisse hocha la tête.

— Oui, *on* attend un bébé.

Une émotion nouvelle s'alluma dans les prunelles de Sylvain et il attira Clarisse vers lui, la pressa de nouveau avant de s'écartier.

— Tu aurais dû le dire avant, on n'aurait pas... été aussi sauvages à l'instant!

— Je ne crois pas que bébé y ait trouvé quoi que ce soit à redire, et moi non plus. J'en avais autant besoin que toi. On n'est pas si fragiles que ça non plus.

— Depuis quand es-tu enceinte?

— Je ne sais pas encore exactement. J'ai pris rendez-vous avec le médecin. Mais les quatre tests de grossesse que j'ai faits ces derniers jours étaient tous positifs, alors... probablement depuis quelques semaines.

— Est-ce que... je peux venir avec toi chez le médecin?

Clarisse se blottit dans les bras de Sylvain.

— Évidemment que tu peux venir. Je n'imaginais pas y aller sans toi.

— Clarisse...



L'émotion était perceptible dans la voix de Sylvain. Clarisse plongea son regard dans le sien, y vit poindre des larmes qu'il ne cherchait même pas à masquer.

— Je t'aime.

— Moi aussi, je t'aime, Sylvain.

— On va avoir un bébé.

Clarisso rit.

— On va avoir un bébé, oui.



Juliette

— Oh non ! J'ai laissé tomber une maille !

Dépitée, j'examine mon ouvrage de tricot, au milieu duquel la maille rebelle me nargue, menaçant de défaire tout le travail que je viens d'accomplir.

À mes côtés, Maé se penche vers moi, son propre tricot dans la main.

— Ne t'inquiète pas, Juliette, ça m'arrive tout le temps, me dit-elle sur le ton de la confidence, avec toute l'expérience de ses six ans. Tu n'as qu'à le donner à Louise, elle est super forte pour réparer les tricots quand on se trompe.

Mon regard bascule vers la vieille dame qui hoche la tête en tendant sa main.

— Merci ! dis-je en tendant l'ouvrage à ma sauveuse.

— Je peux venir, Louise ? demande Maé. J'aime trop te regarder tricoter, tu vas super vite !

— Bien sûr, répond la vieille femme avec douceur, viens par ici.

Maé va s'asseoir sur les genoux de Louise et je me penche pour l'observer, moi aussi, intriguée par la procédure. Louise s'empare

d'un crochet et, avec des gestes habiles, elle réintègre la maille dans l'ouvrage, remontant d'un rang sur l'autre, jusqu'à parvenir au dernier. La procédure dure quelques instants à peine.

— Tu es vraiment trop forte, Louise! s'exclame Maé avec des yeux brillants d'admiration. Je savais que tu pourrais réparer le tricot de Juliette!

— J'avoue, c'est impressionnant, m'exclamé-je en récupérant mon ouvrage.

— Il ne vous restera plus qu'à tricoter la maille quand vous serez arrivée à ce point-là et rien n'y paraîtra!

— Maé a raison, vous êtes vraiment douée, Louise.

— De toute façon, j'ai toujours raison, tu devrais le savoir, Juliette.

La réplique de Maé déclenche une nouvelle vague d'hilarité. Je m'apprête à reprendre mon tricot, bien décidée à ne plus rater de mailles, quand Emmeline entre dans la boutique.

— Juliette! s'exclame-t-elle, légèrement essoufflée.

— Emmeline, qu'est-ce que tu fais là? Tu ne devais pas rester à la maison aujourd'hui? Et ton ventre?

Un peu plus tôt dans la matinée, lorsque les membres du club de tricot sont arrivées les unes après les autres pour la rencontre hebdomadaire déplacée, cette semaine, au samedi matin, Louise nous a expliqué qu'Emmeline ressentait quelques élancements dans le ventre et qu'elle avait préféré rester allongée.

— Ça va mieux, c'est passé. Probablement que les jumeaux devaient grandir un peu et tiraient sur mon ventre.

— Ah, bon, tant mieux alors.

— Et puis, il fallait absolument que je vienne. J'ai reçu des nouvelles de ma lectrice, celle qui t'avait reconnue !

Aussitôt, mon rythme cardiaque s'accélère.

— Que dit-elle ? lui demandai-je.

— Attends, je te fais lire le message.

Elle me tend son téléphone, Instagram ouvert à la page des conversations privées. Je le saisis d'une main tremblante et commence à lire, orientant l'écran pour qu'Allie puisse faire de même.

Bonjour, madame Rivard, et désolée de ne vous recontacter que maintenant. J'avais oublié qu'il n'y avait pas de connexion à Internet dans le chalet en montagne de ma famille et les derniers messages que je vous ai envoyés ne vous sont jamais parvenus. J'y disais que votre amie ne m'avait jamais donné son nom, mais qu'elle m'avait confié avoir reçu une réponse positive pour un manuscrit qu'elle avait envoyé à son éditeur. Elle ne m'a pas dit lequel, ou si elle me l'a dit, je ne m'en souviens plus, je suis désolée. Je croise les doigts pour qu'elle retrouve la mémoire. Elle semblait vraiment sympathique.

La lectrice continue en redisant à Emmeline combien elle aime ses romans et lui demande, si j'accepte, de la tenir au courant de la suite de mon « aventure ».

Je lève les yeux vers Emmeline.

— J'ai été éditée, alors ? Je suis... je suis publiée ?

— On dirait bien ! chantonne Emmeline.

— Juliette ! Si ça se trouve, j'ai des romans de toi à la librairie !

— Est-ce que tu te rappelles qui était ton éditeur ? demande Emmeline.

Je fouille dans ma mémoire, en vain.

— Non, dis-je en secouant la tête, dépitée. Je n'en ai pas la moindre idée.

— Bon, soyons positives! Ça nous donne quand même une piste de plus pour te trouver sur Internet!

— C'est vrai, renchérit Emmeline, si on part du principe que tu as effectivement été publiée, il y a de fortes chances que tu aies une fiche-auteur avec une photo de toi sur la page de ton éditeur, ou une page à ton nom sur les réseaux sociaux. Ce n'est donc qu'une question de temps avant que l'on ne te trouve, maintenant qu'on sait où chercher!

— Vous croyez?

— Mais oui, c'est sûr!

— Il y a un ordinateur dans le bureau, nous informe Louise, qui était restée silencieuse pendant toute la conversation. Voulez-vous l'utiliser?

Emmeline, Allie et moi nous concertons du regard et répondons en chœur:

— Oui!

Deux heures et à peu près mille pages Internet plus tard, nous sommes forcées d'admettre que cette voie de recherche ne nous mène pas bien loin et qu'il serait plus facile de trouver une aiguille dans une botte de foin. Nous avons cherché toutes les combinaisons possibles incluant mon nom de famille, tous les synonymes de romancière que les dictionnaires ont pu nous donner et tous les éditeurs auxquels nous avons pu penser. Allie et Emmeline ont associé leurs cerveaux pour dresser la liste de toutes les maisons d'édition de France (en débordant sur la Suisse, la Belgique et le Canada), classées par ordre de préférence (en nous basant sur les

romans que j'ai le plus aimés ces dernières semaines), et nous avons entrepris de les passer en revue, une par une. J'ai donc à présent en main une liste très longue d'éditeurs chez qui je ne suis *pas* publiée.

Autrement dit, je ne suis pas plus avancée.

Même glisser ma photo dans la zone de recherche d'images de Google n'a pas apporté le moindre résultat satisfaisant.

Il est presque treize heures lorsqu'Allie suggère de poursuivre la recherche à la librairie.

— Je dois aménager l'espace pour la séance de dédicaces d'Emmeline ce soir et, qui plus est, je meurs de faim. J'ai promis à Maé qu'on irait chez McDo ce midi.

— Je ne serais pas contre m'allonger quelques minutes avant, admet Emmeline avec une grimace, en massant le bas de son dos d'une main tandis que l'autre repose sur son ventre proéminent. C'est la fiesta là-dedans aujourd'hui !

— Tu veux continuer à la librairie ou tu préfères rentrer ? me demande Allie.

— J'aimerais bien aller à la librairie, si ça ne te dérange pas. Je tiens à être là pour la séance de dédicaces d'Emmeline !

— Pas de problème ! Tu viens manger avec Maé et moi et on y va après ?

J'hésite une fraction de seconde. Je préférerais poursuivre mes recherches, mais une pause me ferait le plus grand bien. Comme pour confirmer ma décision, mon estomac se met à gronder bruyamment.

— Je crois que ce serait une bonne chose d'aller manger un morceau, oui.



Un *cheeseburger*, une poignée de frites et un *sundae* au caramel plus tard, je regagne la librairie avec Allie et Maé. L'unique employé de la librairie, Bruno, a profité d'une accalmie pour installer le fauteuil et la table de dédicaces. Sans attendre, Maé s'empare d'un livre et s'installe dans son coin préféré, tandis qu'Allie et moi prenons le relais de la mise en place. En deux temps, trois mouvements, nous avons terminé de disposer les piles de romans d'Emmeline aux endroits stratégiques de la boutique, y compris sur la table de dédicaces.

— Je vais aller chercher les petits gâteaux et les boissons, veux-tu m'accompagner ? me demande Allie.

— Si ça ne te dérange pas, je vais plutôt retourner sur Internet.

— Aucun problème ! Je viens t'aider dès que j'ai fini de tout installer !

— D'accord !

Après une dernière étreinte et quelques recommandations à Maé, Allie file chercher les gourmandises que nous avons prévu de distribuer lors de l'événement. Pour ma part, je m'isole dans son bureau et reprends la liste que nous avons dressée. Un éditeur, puis un autre, puis un autre. Allie m'a bien expliqué que le marché de l'édition s'est grandement développé ces quelques dernières années et que de nombreuses maisons d'édition ont fleuri (certaines pour s'étoiler en quelques mois seulement), mais je n'aurais jamais pensé qu'elles seraient si nombreuses. J'aurais pu me contenter des maisons d'édition en activité à la date de la photo d'Emmeline, ce qui aurait restreint mon champ de recherche, mais j'ai préféré ne pas risquer de manquer quoi que ce soit : après tout, qui sait si je n'ai pas changé d'éditeur depuis, ou même simplement si je n'ai pas plusieurs éditeurs, à l'image de beaucoup de romanciers d'aujourd'hui ?

Malheureusement, au bout de plusieurs heures, je ne suis pas plus avancée. J'ai regardé des centaines de photos d'auteurs sans jamais voir mon visage et parcouru tout autant de fiches sans trouver mon nom.

Peut-être n'ai-je pas été publiée, en fin de compte ?

En désespoir de cause, je regarde la liste des plateformes communautaires consacrées à la littérature que m'ont indiquées Allie et Emmeline. Goodreads, Booknode, etc. Si j'ai publié quoi que ce soit, mon roman y figurerait et moi aussi. Je saisis mon nom dans la zone de recherche de Goodreads et j'examine les résultats, nombreux. Il y a là tous les romans qui ont été publiés ou traduits par des Gauthier (prénom et nom de famille), ou dont le titre inclut le nom Gauthier. Je pousse un long soupir et clique sur le premier lien.

Pas moi.

Pas moi.

Pas moi non plus.

Je poursuis sur plusieurs pages, explorant même les fiches des traductrices, sait-on jamais. Malheureusement, ces pages ne comportent que rarement des photos. Les recherches complémentaires que j'effectue sur Google ne sont pas d'une grande aide.

Quoi que je trouve, quelque piste que j'explore, ce n'est jamais, jamais, jamais moi.

Il est près de 17 h quand Allie passe sa tête par la porte du bureau.

— Emmeline vient d'arriver, on va bientôt commencer, si tu veux faire une pause.

— J'arrive. De toute façon, cette recherche ne mène à rien. Je ne suis nulle part.

— Ou alors tu utilisais un nom de plume.

Un nom de plume.

Pourquoi n'y ai-je pas pensé avant? Seulement, il y a un hic.

— Mais... je ne vais jamais réussir à me trouver si je ne sais pas sous quel nom j'écrivais!

Allie esquisse une grimace.

— Ça ne te facilite pas la tâche, je te l'accorde. Écoute, fais une pause pour le moment. Tu ne vas pas disparaître d'Internet au cours des prochaines heures. Viens... qui sait, peut-être que ça fera émerger d'autres souvenirs! Et sinon, on établira un nouveau plan d'action ce soir. On va finir par te trouver, je te le promets. C'est encore la saison des miracles! ajoute-t-elle avec un sourire pétillant. Je suis sûre que le père Noël a un dernier cadeau dans sa hotte pour toi!

— J'espère que tu as raison..., murmure-t-elle.

Je me lève et lui emboîte le pas, l'esprit encore un peu dans mes recherches.

La librairie est pleine à craquer lorsque je sors du bureau. Si la plupart des lectrices d'Emmeline attendent patiemment, assises sur les chaises mises en place par Allie, beaucoup furètent dans les rayons en attendant le début de la lecture. J'aide Allie à vérifier que tout est parfait, que les boissons chaudes et les gourmandises sont en quantité suffisante, puis j'accompagne mon amie dans les rayons de la librairie, invitant les clientes à aller prendre place si elles le souhaitent. Pendant ce temps, Emmeline s'est installée, son dernier roman en main, sur le fauteuil qui a accueilli le père Noël quelques semaines plus tôt (magnifiquement incarné par Hugo). Les dernières personnes s'asseyent, Allie et moi passons dans les

rangs pour offrir un verre de chocolat chaud et un biscuit, puis tout le monde se tait, attendant que la romancière nous enchantera avec ses mots.

J'ai déjà lu le roman dont elle va faire la lecture et je l'ai relu pas plus tard qu'hier. Pourtant, à la minute où Emmeline ouvre la bouche, c'est comme si je le découvrais pour la première fois. Emmeline a une manière toute personnelle de lire, qui change ma perception du roman. Dans sa bouche, les mots prennent une autre dimension et soudain, j'ai l'impression de redevenir une petite fille à qui on lit une histoire avant de se coucher. Partout dans l'assistance, on retient son souffle, on écarquille les yeux.

Lorsqu'elle termine, elle referme le livre et scrute l'assemblée de lectrices. Souriant aux personnes assises, elle s'apprête à dire quelque chose quand une grimace de douleur lui tord les traits. Lâchant un petit «aïe», elle porte les deux mains à son ventre.

— Pardonnez-moi, on dirait que ça se chamaille un peu là-dedans, plaisante-t-elle.

Allie et moi échangeons un regard. Elle a déjà eu mal ce matin, à plusieurs reprises. Se pourrait-il que?... Allie me fait un petit signe, tandis que les têtes bougent de manière empathique dans le public et que certaines femmes murmurent qu'elles ont connu ça. Alors qu'Allie suggère à tout le monde de se diriger vers la table de dédicaces, en se mettant s'il vous plaît en file indienne, je m'approche d'Emmeline.

— Est-ce que tu veux rentrer pour t'allonger? demandé-je doucement. Il ne faudrait pas que tu te surmènes...

— Non, non, ça va, proteste Emmeline. C'est passé. J'ai déjà eu des contractions de ce genre, ce n'est rien de grave, ajoute-t-elle en massant son ventre.

— Si tu es sûre...

— Oui, oui. Je refuse que mes lectrices repartent sans leur signature.

— D'accord. Mais au moindre signe de fatigue, on te renvoie chez toi.

— Vendu, répond-elle en riant. Mais je te promets que tout va bien.

Je ne dis rien et me contente de dégager le chemin jusqu'à la table de dédicaces, où elle s'installe. Puis, elle se tourne vers la première personne dans la file et lui adresse un grand sourire.

— Bonjour! Comment allez-vous?

Pendant la demi-heure qui suit, alors qu'Allie et Bruno s'occupent de la caisse, Emmeline signe sans relâche, écoutant les lectrices avec attention lui raconter comment elles ont découvert ses livres, l'importance qu'ils ont dans leur vie. Elle signe tout ce qu'on lui donne, livres, carnets, sacs fourre-tout, une tasse même. «Une première», plaisante-t-elle. Je reste un peu en retrait, sauf pour les moments où je viens m'assurer qu'elle n'a besoin de rien ou lui demander, en la voyant se tenir le ventre en ravalant une grimace de douleur, si elle est sûre de ne pas vouloir rentrer se reposer. J'observe la scène d'un regard à la fois curieux et émerveillé, avec une fascination mêlée d'une pointe d'envie. En admettant que j'aie réellement été publiée, ai-je moi aussi connu un tel moment, une séance de dédicaces à l'image de celle-ci, ou suis-je restée invisible, comme je le soupçonne? À quelques reprises, je m'imagine à la place d'Emmeline, recevant les louanges de gens qui ont lu mon ou mes romans. Comme ça doit être grisant!

Prise dans mes pensées, j'en oublie même d'être à l'affût des souvenirs que l'événement aurait pu faire remonter à la surface.

Et puis, alors qu'elle s'apprête à signer ce qui m'apparaît comme le centième livre, Emmeline m'interpelle :

— Juliette ! s'exclame-t-elle, le regard brillant, tout en me faisant signe d'approcher.

Ce que je fais aussitôt, bien entendu.

— Juliette, je te présente Noémie, poursuit Emmeline quand j'arrive à sa table, en désignant la jeune femme qui se tient de l'autre côté, plusieurs livres dans les mains.

Je salue l'intéressée.

— Enchantée de faire votre connaissance, Noémie.

— Oh moi aussi ! répond la jeune femme avec un air radieux.

Eh bien, pensé-je, en voilà une que la séance de dédicaces rend très heureuse.

— Noémie... a quelque chose à te montrer, poursuit Emmeline.

— Ah ?

— Oui, confirme la jeune femme.

Le sourire de Noémie s'élargit tandis qu'elle me tend un roman.

— Qu'est-ce que c'est ? demandé-je en examinant l'ouvrage.

La couverture représente une femme vêtue selon la mode des années quarante, dos tourné au lecteur. En toile de fond, Paris et un officier dont je ne reconnaiss pas l'uniforme. Le titre et le nom de l'autrice s'étaient en relief. Clarisse V., *Envers et contre tout*.

— Regarde la jaquette intérieure, m'enjoint Emmeline.

À nouveau, je m'exécute et ouvre le livre en soulevant la quatrième de couverture, où je trouve une photo de l'autrice et une courte biographie.

Mon cœur s'arrête de battre, mon sang se fige dans mes veines, tout mon corps s'interrompt avant de reprendre vie furieusement.

Oh. Mon. Dieu.

Cette femme...

— C'est moi.

Je relève les yeux, mon regard allant d'Emmeline à Noémie, de Noémie à Emmeline, et répète :

— C'est moi.

Mon amie acquiesce.

— C'est toi.

— J'ai adoré les trois romans que vous avez publiés ! s'exclame Noémie. Quand j'ai vu la publication Facebook d'Emmeline expliquant votre situation, tout à l'heure, en me préparant pour venir à la séance de dédicaces, je vous ai immédiatement reconnue.

Des larmes s'accumulent sous mes paupières, tandis que j'examine ma photo, mon livre, que je lis les quelques lignes qui résument ma vie.

Née quelque part dans la forêt de Brocéliande, Clarisse n'a jamais douté que Merlin était son parrain caché. Amoureuse des mots depuis toujours, elle écrit des romans qui mettent en scène des héroïnes fortes et résilientes, capables de soulever même des montagnes pour une cause – ou pour l'être aimé.

Envers et contre tout *est son premier roman, et nul doute que ce ne sera pas son dernier.*

Alors que, petit à petit, je prends pleinement conscience de ce que je tiens entre mes mains, Allie nous rejoint.

— Vous faites une réunion sans moi ? s'enquiert-elle.

— On a trouvé Juliette ! répond Emmeline, sans cacher son excitation.

— Comment ça, vous avez trouvé Juliette ?

Sans un mot, je lui tends le roman ouvert à la notice biographique.

— Oh mon Dieu ! Juliette ! C'est toi !

— On dirait que oui, hésité-je, comme étourdie.

— Attends, Clarisse V... ça me dit quelque chose...

Elle disparaît dans une allée et revient une fraction de seconde plus tard, avec trois romans.

— Regarde !

Incrédule, je me saisis des trois ouvrages.

Deux mois.

Pendant deux mois, je me suis cherchée sans me trouver. Pendant deux mois, j'ai décortiqué le moindre de mes souvenirs dans l'espoir qu'un indice me permettrait de savoir qui j'étais, alors que la clé du mystère attendait là, dans la librairie d'Allie. Je ne savais simplement pas où la chercher.

Il a fallu Emmeline et son formidable lectorat pour réussir là où la police (dont l'efficacité dans cette affaire laisse plutôt à désirer), Allie et moi avions échoué.

— Je n'arrive pas à y croire..., murmure Allie, faisant ainsi écho à mes propres pensées.

Dans la file, les personnes qui attendent commencent à s'impatienter. Allie nous fait signe de la suivre et nous nous éloignons pour laisser Emmeline terminer ses dédicaces. Noémie nous accompagne. Lorsque nous sommes suffisamment à distance pour ne plus déranger, je me tourne vers celle qui, grâce à un simple livre, a levé le voile sur moi et lui dis :

— Merci. Du fond du cœur, merci.

— Je vous en prie. Je suis heureuse d'avoir pu vous aider. Je... je suis une grande admiratrice, vous savez. J'adore ce que vous écrivez.

Des larmes me montent aux yeux et je serre la jeune femme dans mes bras.

— Merci.

— J'espère que les choses vont s'arranger pour vous, maintenant que vous savez qui vous êtes. Et j'espère que vous écrirez encore de nombreux romans.

— Accepteriez-vous de me donner vos coordonnées ? J'aimerais vraiment garder le contact avec vous. Vous êtes ma sauveuse, après tout !

— Oh oui ! Avec grand plaisir ! Je serais tellement heureuse d'avoir de vos nouvelles !

— Ne bougez pas, s'exclame aussitôt Allie, j'ai tout ce qu'il faut.

Mon amie saute jusqu'à la caisse et revient avec un bloc et un crayon qu'elle tend à Noémie. La jeune femme y note son nom, son numéro de téléphone, son adresse postale et une adresse électronique.

— Je suis aussi sur Facebook et Instagram, si vous voulez. Sous mon nom.

— Avec plaisir. Je vous y chercherai quand j'aurai retrouvé l'accès à mes comptes.

— D'accord. Je vais vous laisser alors. J'imagine que vous avez hâte de faire un peu mieux connaissance avec vous-même.

Elle hésite et demande :

— Voulez-vous garder mon livre ? Pour le lire ?

— Merci, c'est gentil, mais je ne veux pas vous en priver. Allie en a d'autres exemplaires, apparemment, je devrais pouvoir me débrouiller.

— D'accord.

Elle hésite un instant.

— J'ai conscience que ma demande peut sembler assez cavalière, vu les circonstances, mais... accepteriez-vous de me le signer? Si vous saviez comme ce roman m'a bouleversée... il a changé ma vie.

Les larmes aux yeux, j'accepte avec empressement et, me saisissant du stylo, j'écris quelques mots: *Merci de m'avoir rendu ma vie...*

Je signe de ce nom tout neuf, Clarisse, d'une main aussi tremblante que mon cœur, puis rends son livre à Noémie.

— Je vous remercie vraiment, Clarisse. À très bientôt. Et prenez soin de vous, surtout.

Clarisse...

Le prénom résonne encore dans mes oreilles lorsque la jeune femme referme derrière elle la porte de la librairie.

Toutes les parenthèses ont une fin

Il y a quelque temps, j'ai eu l'impression que ma vie s'était arrêtée, comme si elle était en pause, comme si une parenthèse s'était ouverte dans mon quotidien sans avenir. Allie, Hugo et Maé passaient la semaine dans un chalet, la librairie était fermée, Emmeline était réquisitionnée par sa famille et l'inspecteur Granger était lui aussi en congé. La ville elle-même semblait fonctionner au ralenti : les rues étaient désertes et beaucoup de magasins avaient fermé leurs portes pour quelques jours après le *rush* d'avant Noël.

Je n'avais encore jamais connu cela – du moins, que je me souvienne, ce qui ne veut absolument rien dire.

J'ai alors pris conscience à quel point ma vie sans les autres était... vide. Totalement et complètement vide. Sans la librairie, sans mes rendez-vous à l'hôpital, je n'ai rien à faire pour occuper mes journées. Sans Allie, sans Emmeline, je n'ai personne à qui parler. Sans nouveau souvenir pour orienter mes recherches, je n'ai aucun but. Sans passé, je n'ai aucun avenir.

Ma vie, telle que je l'ai vécue ces dernières semaines, depuis l'accident n'était qu'une attente perpétuelle, une parenthèse qui, après s'être ouverte, semblait ne jamais vouloir se refermer.

Heureusement, toutes les parenthèses ont une fin.

Aujourd'hui, une personne que je considérerai toujours comme l'une de mes sauveuses, avec celle qui m'a réellement sauvé la vie, m'a ouvert une porte vers mon avenir et mon passé. Elle m'a rapporté mon identité et ma vie sur un plateau d'argent qui avait la forme d'un roman, sur lequel s'étalait, en lettres joliment calligraphiées, un nom.

Le mien – ou du moins, mon nom de plume.

Je ne l'ai pas reconnu tout de suite, ce nom. Il a fallu que j'ouvre la jaquette et que je me retrouve nez à nez avec une image de moi-même en noir et blanc.



Je comprends à présent pourquoi je trouvais tant de réconfort dans l'écriture et dans les mots, pourquoi tenir ce journal était si important, si salutaire, si cathartique.

C'était mon univers. C'est mon univers.

Je m'appelle Clarisse V. et je suis romancière.

Extrait du journal de Juliette

Sylvain

Brest

Dans sa grande maison vide, Sylvain tourne en rond comme un lion en cage.

Il attend. Encore.

Il attend l'appel de ses collègues de Bonneval, attend qu'ils le rassurent, qu'ils lui certifient avoir parlé à Clarisse. Qu'ils lui confirment qu'elle a juste oublié de recharger son portable, de consulter sa messagerie. Qu'elle est bien vivante. Qu'elle ne veut juste plus entendre parler de lui.

Il préférerait de loin cette possibilité à l'éventualité qu'elle ait disparu, qu'elle ait eu un accident, et qu'elle soit morte, seule au monde, sans personne pour la sauver.

Sans *lui* pour la sauver.

L'angoisse qui ne quitte plus son ventre se rehausse de quelques crans à cette idée.

Il secoue la tête.

Non, il ne doit pas y penser. C'est simplement qu'elle ne veut pas parler à qui que ce soit. Ce ne peut être que ça. Elle est plongée dans l'écriture d'un roman et est imperméable au monde extérieur. Injoignable. Mais vivante.

Il faut qu'elle soit vivante.

Il ne survivrait pas si elle...

Il entame son millième tour du salon en dix minutes lorsque son téléphone sonne.

— Sylvain Gauthier.

- Agent Aurélien Boyer, nous nous sommes parlé hier.
- Vous l'avez vue ? demande aussitôt Sylvain sans s'embarrasser de politesse.
- Non, monsieur.

Bon sang

L'angoisse dans le ventre de Sylvain se démultiplie en une fraction de seconde.

— Nous nous sommes rendus à l'adresse que vous nous avez indiquée, continue l'agent Boyer, et avons sonné, mais personne n'a répondu. Nous avons fait le tour, inspecté la maison de l'extérieur. À première vue, nous n'avons constaté aucun signe d'effraction ni aucun mouvement à l'intérieur non plus. Tous les volets étaient fermés, le courrier s'accumulait dans la boîte aux lettres. La voiture n'était pas dans l'allée. D'après les rares voisins, la femme qui vit là est plutôt recluse, mais ils la voyaient de temps en temps. Ça fait presque deux mois qu'ils ne l'ont pas aperçue.

Une coulée de sueur froide fait son chemin le long de la colonne vertébrale de Sylvain.

Il ne lui reste plus qu'une solution.

— Merci, agent Boyer. Je lance immédiatement un avis de disparition pour Clarisse et je m'en viens.

— Vous... ?

— Je descends à Bonneval enquêter sur la disparition de ma femme.

— Votre femme ?

— Ma femme, oui.

— On vous attendra, alors. Venez directement au commissariat.

Sylvain raccroche et compose immédiatement un numéro. Son interlocuteur décroche à la première sonnerie.

— David? Ils n'ont pas trouvé Clarisse chez elle. Je pars pour Bonneval.

— Es-tu sûr que tu peux conduire dans ton état?

— Ça n'a aucune importance. Je dois y aller. J'ai besoin de savoir ce qui s'est passé.

— Je sais. Veux-tu que je t'accompagne?

Pendant un temps, Sylvain est tenté d'accepter. À deux, les recherches seraient plus faciles.

— Non, décide-t-il pourtant. Je préfère que tu restes et que tu inscrives Clarisse le plus vite possible au dossier des personnes disparues. Alerte aussi tous les postes de police des alentours, en priorité ceux de Savoie.

— Je m'en occupe.

— Merci, David. Il faut que je te laisse. Je veux partir le plus vite possible.

— Sylvain?

— Oui?

— Fais attention à toi. Et retrouve-la.

— Je n'aurais de toute façon pas de repos avant.

Sylvain raccroche, se précipite dans sa chambre et fourre quelques vêtements dans un sac. Puis, il attrape les clés de sa voiture et sort. Il jette le sac sur la banquette arrière, se glisse au volant et branche

son téléphone. Alors qu'il met le contact et quitte le stationnement, s'insérant dans la circulation, il compose, plus par habitude qu'autre chose, le numéro de Clarisse.

Comme toutes les fois précédentes, seul le vide lui répond.

Alors, il raccroche et met le pied au plancher.

Bon sang, Clarisse... où es-tu?

Quelques années plus tôt...

C'était l'un de ces après-midi paresseux, un de ces congés de milieu de semaine qui fleurent bon l'école buissonnière et les siestes amoureuses. Allongé au milieu des draps défaits, une main posée sur son ventre, l'autre entourant les épaules de Clarisse, qui dessinait des rosaces imaginaires sur son torse, Sylvain rêvassait, laissant son esprit partir ici et là, parfois ailleurs, loin, plus souvent là, juste là. Dans ses bras. Contre lui. Dans son cœur.

Dehors, une pluie battante tambourinait sur les carreaux. Sylvain soupira doucement, les yeux mi-clos. Il avait toujours aimé le bruit de la pluie.

- Que penses-tu d'Emma ?
- Mmm.
- Et Lou ?
- Mmm.
- Camille ?
- Mmm.
- Cunégonde ?
- Ah non, alors !

Clarisse éclata de rire et tout son corps se secoua contre celui de Sylvain. Elle se releva sur un coude, et son regard malicieux chercha celui de Sylvain.

— C'était pour voir si tu écoutais vraiment ou si tu faisais semblant.

— Je t'écoute toujours ! protesta-t-il.

— Ça ne coûte rien de s'en assurer, rétorqua-t-elle. Ta respiration était si calme, on aurait dit que tu étais en train de t'endormir.

Il sourit, tendrement.

— Non, j'étais juste... bien.

Heureux. C'était ça, le mot.

Il était heureux.

Il n'aurait jamais pensé que la vie pouvait être aussi belle. Côté professionnel, à l'exception d'un seul et unique caillou dans sa chaussure, tout allait bien. Il adorait son boulot, et sans trop se vanter, il était vraiment bon dans ce qu'il faisait. Il avait le taux d'arrestation et de fermeture de dossiers le plus élevé du commissariat, de la ville, même. Et s'il en croyait les bruits de couloir, il était pressenti pour en reprendre les commandes après le départ à la retraite de son capitaine.

Il ne savait pas s'il aimerait cette fonction. La paperasse et la sédentarité ne le tentaient pas vraiment. Il avait toujours préféré l'action, jusque-là. Mais à présent, ses priorités commençaient à changer. Bientôt, tout allait être différent. Et il commençait à voir les avantages d'un poste plus... administratif.

Comme le fait d'avoir des horaires un peu plus stables.

Et d'être exposé à moins de danger au quotidien. *Surtout* moins de danger au quotidien.

Il le lui avait promis, après tout.

Il devait juste... boucler une dernière enquête avant de dire adieu à l'action. La seule qui lui résistait encore. Il devait coffrer le seul malfrat qui continuait de lui glisser entre les mains.

L'Orfèvre.

Clarisse lui sourit et s'étira pour déposer un baiser sur ses lèvres. D'eux-mêmes, les bras de Sylvain se refermèrent sur elle et, chassant toute pensée professionnelle de son esprit, il lui rendit son baiser avec tendresse et douceur. La sensation d'être en train de déborder d'amour s'empara de lui. Lorsque leurs lèvres se détachèrent, il l'embrassa encore, sur son front, cette fois.

— Et toi ? demanda-t-il.

— Et moi, quoi ? répondit Clarisse en reprenant sa place dans le creux de ses bras et le tracé de rosaces sur son torse.

— Tu es bien ?

Elle hocha la tête, ses cheveux chatouillant l'intérieur du bras de Sylvain.

— Oui, murmura-t-elle. Je crois que je n'ai jamais été aussi heureuse de ma vie.

Sylvain sourit.

— Tant mieux, dit-il simplement, en serrant sa femme contre lui.

Sa femme...

Il avait encore parfois du mal à réaliser qu'elle l'était vraiment. Qu'elle l'avait choisi. Même aujourd'hui, plus d'un an après leur mariage, il lui arrivait souvent de se réveiller au milieu de la nuit et de la regarder dormir (quand, bien entendu, elle n'était pas en

train d'écrire, auquel cas il se levait et allait la regarder écrire), se demandant comment il était possible qu'une femme aussi merveilleuse qu'elle puisse aimer un homme comme lui.

Et non seulement elle l'aimait, mais elle allait lui donner un enfant! *Un enfant!*

Rien que d'y penser, il en avait des frémissements partout dans le corps.

Depuis qu'elle lui avait appris la nouvelle, quelques semaines plus tôt, il avait l'impression de ne plus toucher terre. Il allait être papa! D'une petite fille!

Ils avaient découvert le sexe le matin même, lors de la deuxième échographie.

Chaque moment était gravé dans sa tête comme sur du marbre. Les clics de l'échographiste alors qu'elle prenait les mesures, le calme dans la pièce, le doux ronronnement de l'ordinateur... et ce bruit, étouffé, rapide, qui avait provoqué en lui des émotions fortes, si fortes qu'il en avait perdu un moment le souffle.

Tadoum, tadoum.

Tadoum, tadoum.

Tadoum, tadoum.

Les battements du cœur de leur enfant.

À la minute où il avait entendu ce bruit, à la minute où les images floues et impossibles à décrypter de l'écran avaient pris une forme reconnaissable, que l'échographiste leur avait montré un bras, des pieds, une tête, Sylvain sentait son cœur enfler, enfler, enfler jusqu'à prendre tout l'espace disponible dans son corps, occupant

même l'espace non disponible, absorbant tous les autres organes pour ne laisser en lui que cette émotion, si forte, si puissante, si spéciale, si totale.

Il avait cru ne jamais pouvoir un jour aimer quiconque plus fort que Clarisse.

Il s'était trompé.

Leur enfant n'était pas né, mais il donnerait déjà sa vie pour lui.

L'échographiste leur avait ensuite confirmé qu'elle allait bien, qu'elle avait tous ses doigts, tous ses orteils, que son cœur battait avec vigueur, qu'elle grandissait normalement...

— Elle ?

La technicienne avait souri, avant de hocher la tête.

— Elle. Vous attendez une petite fille.

Sylvain n'avait pu empêcher une minuscule larme de s'échapper de ses paupières. Dans sa tête et dans son cœur, les émotions se bousculaient, se chevauchaient, tourbillonnaient. L'amour inconditionnel et absolu qu'il ressentait déjà pour elle. La joie indescriptible qui comblait chaque cellule de son être. La peur viscérale de ne pas être à la hauteur. De ne pas savoir la protéger. De ne pas pouvoir faire du monde un lieu assez sûr pour elle.

Comme si elle avait suivi le même cheminement de pensée, Clarisse demanda :

— Tu crois que nous serons de bons parents ? Que nous arriverons à la guider dans la vie ? À être là pour elle chaque fois qu'elle en aura besoin ? Tu crois qu'elle sera heureuse ?

Sylvain resserra ses bras autour de Clarisse.

— On fera de notre mieux, lui assura-t-il. On lui donnera tout l'amour possible et on la préparera au mieux au monde qui l'attend. Tu lui feras découvrir les mots et la littérature, et moi, je lui montrerai comment se défendre, ajouta-t-il avec un sourire, imaginant déjà initier sa fille aux rudiments du karaté et du combat au corps à corps. On lui apprendra à cuisiner, à danser, à aimer. Et on sera une famille heureuse. Je te le promets.

— Je te crois. Avec toi à mes côtés, je sais que tout ira bien. C'est juste que... Je t'aime déjà si fort...

— Je sais.

Il se releva, entraînant Clarisse dans son mouvement. Il posa ses mains sur son ventre, et plongea son regard dans le sien.

— Moi aussi, je t'aime déjà plus que tout. Je vous aime tant, toutes les deux. Je donnerai ma vie sans hésiter pour vous protéger.

— Je n'aimerais mieux pas, plaisanta Clarisse, sans parvenir à cacher l'émotion dans son regard et dans sa voix. Je t'en prie, reste en vie. Je ne sais pas si je serais capable de continuer sans toi.

— Ne t'inquiète pas. J'ai bien l'intention de rester dans le coin pour encore une bonne cinquantaine d'années. Je veux voir notre fille grandir. Je veux vieillir avec toi. Je veux t'aimer encore le mercredi après-midi, quand tout le monde travaille.

— Tant mieux alors. Parce que si tu meurs en service...

Il la coupa aussitôt.

— Ça n'arrivera pas, je te le garantis.

Puis, il se pencha, et déposa un tendre baiser sur le ventre de Clarisse.

— Tu m'entends, bébé? Papa ne vous laissera jamais, maman et toi.

Puis, il se releva, et embrassa Clarisse avec autant de tendresse que d'émotion – jusqu'à ce qu'elle se recule brusquement.

— Je sais ! Nina !

Sylvain sourit. *Nina*... oui, c'est le prénom parfait. Il acquiesça d'un signe de tête.

— Nina.

Leur fille.



8

Juliette

- Quelle journée !
- Tu l'as dit ! Que d'émotions !
- Tout va bien, Emmeline ? Tu as l'air fatiguée.
- Ce sont juste quelques contractions, rien de méchant. La journée a été intense.
- Tu devrais aller t'allonger !
- Je vais y aller, mais pas tout de suite, je suis bien, là. Les garçons doivent faire une sieste, ils ne bougent pas trop. Et de toute façon, je ne crois pas être capable de me lever de ton canapé, Allie. Il est trop confortable.
- Il faudrait que je t'aide, mais je suis trop épuisée pour me lever, moi aussi.
- Alors, ne bougeons pas.
- Je peux te faire des coiffures, Emmeline ?
- Bien sûr, ma chérie.
- Ouais !

Comme si elle était montée sur ressort, Maé se lève d'un bond et, abandonnant sur la table basse le tricot qu'elle est en train de réaliser, elle va chercher sa boîte à coiffure, qu'elle pose sur le ventre

d'Emmeline, glisse son tabouret préféré derrière le canapé et, sa brosse en main, elle commence à démêler les longs cheveux bruns de notre amie.

Affalées sur le canapé et les fauteuils, nous la regardons faire, un sourire amusé sur les lèvres, sauf Emmeline, bienheureuse bénéficiaire des bons soins de Maé, qui se contente de fermer les yeux et de laisser l'apprentie coiffeuse officier.

— Attention à ne pas tomber, ma chouette, prévient Allie.

— Oui, maman !

— Il n'y a rien de mieux dans la vie que de se faire papouiller les cheveux, déclare Emmeline en poussant un petit soupir de bonheur. Surtout avec une coiffeuse aussi douée que toi, Maé !

— Je pourrais coiffer tes bébés quand ils seront là, si tu veux, propose-t-elle aussitôt, toute en générosité.

— Ils n'auront pas de cheveux à la naissance, tu sais, l'informe Allie. Ou pas assez pour qu'on les coiffe.

— Plus tard, alors ? Quand ils seront grands ?

Emmeline et Allie échangent un sourire.

— Ils seront ravis que tu les coiffes, ma puce, c'est sûr ! lui assure Emmeline.

— Alors, je leur ferai les plus belles coiffures du monde. Comme pour papa, puisque ce sont des garçons.

Allie se tourne vers moi, les yeux écarquillés. Nous avons vu le résultat des entreprises capillaires de Maé sur Hugo.

Une chose est sûre : les jumeaux d'Emmeline seront les plus pailletés du monde.

— Elle me rappelle tellement moi quand j'étais petite, dit doucement Louise en souriant.

— Tu veux dire plus petite qu'aujourd'hui? s'enquiert Maé avec innocence.

Louise rit, nous aussi, quoique de manière plus embarrassée.

— Oui, plus petite qu'aujourd'hui. Quand j'avais ton âge, explique Louise, j'adorais coiffer ma mère. Elle avait les cheveux les plus longs que j'avais jamais vus et on passait beaucoup de temps à les coiffer, elle et moi. C'était notre moment à nous.

— Oh, dites-nous-en plus, Louise !

— C'était vers la fin des années 1940, juste après la guerre. Ma mère et moi vivions seules. Elle était célibataire, vous savez, et à l'époque, ce n'était pas aussi bien accepté que ça l'est aujourd'hui. Nous n'avions pas beaucoup d'argent, alors nous vivions modestement. Elle était femme de ménage. En plus de se tuer à la tâche pour un salaire de misère, elle subissait les airs de dédain des gens chez qui elle travaillait. Comme elle n'avait pas les moyens de payer une nourrice, elle m'emménait et je m'asseyais dans un coin avec l'un des trois livres issus de notre minuscule bibliothèque et je la regardais travailler. Elle était fatiguée, mais elle ne se plaignait jamais. Alors, tous les soirs, quand on rentrait, je m'installais derrière elle et je peignais ses longs cheveux. Elle fermait les yeux et je voyais ses épaules se détendre. J'étais heureuse de pouvoir lui donner ce petit bonheur, parce que je savais combien sa vie était difficile, à cause de moi. Elle voulait être infirmière, mais elle a dû renoncer quand elle est tombée enceinte de moi et que mon père est retourné auprès de sa femme légitime. La coiffer ainsi, c'était ma manière à moi de lui montrer que je l'aimais, que je savais ce qu'elle avait sacrifié pour moi. C'est un peu pour elle que je suis devenue infirmière...

Elle se tait.

— Louise...

— Tu ne m'en avais jamais parlé, murmure Emmeline.

Louise hausse les épaules.

— Le sujet n'est jamais venu sur la table. C'était une époque différente.

— La vie était plus difficile.

— Non, pas nécessairement. C'était juste différent.

— Elle est où ta mère, Louise ?

— Au ciel, ma puce.

— Elle est avec la mienne, alors !

— Oui.

— Allie dit que les mamans sont toujours avec nous. Qu'elles veillent sur nous depuis le ciel et qu'on peut en avoir une autre, si notre vraie maman n'est plus là.

Maé s'interrompt et prend un air sérieux.

— Si tu veux, Allie peut être ta maman à toi aussi, comme pour moi. C'est la meilleure, tu sais.

Du coin de l'œil, je vois Allie sourire avec émotion, comme si elle venait de recevoir le plus beau des cadeaux de Noël. Louise hoche la tête.

— Je serais très honorée d'avoir la même maman que toi, ma puce.

Le visage de Maé s'illumine.

— Alors, Allie sera ta maman aussi! Et à toi aussi, Juliette!

— Eh bien... d'accord, accepté-je. C'est proposé si gentiment!

Allie éclate de rire

— Emmeline, tu veux aussi que je t'adopte? Je fais un prix de gros aujourd'hui!

Emmeline se met à rire aussi.

— Écoute, je vais voir ça avec ma propre maman, répond-elle. Pas sûre qu'elle accepte. Mais tu pourrais être ma mère de cœur quand même!

— D'accord, je vais m'en contenter! Et dire que, pendant un instant, ajoute Allie, j'avais envisagé que ce soit Louise et toi qui m'adoptiez...

— Adoptons-nous mutuellement, dans ce cas, et le problème sera réglé!

— Vendu!

Nous rions ensemble.

La porte s'ouvre à ce moment-là, laissant entrer Hugo.

— Eh bien, je vois qu'on s'amuse bien pendant que je ne suis pas là!

— Que veux-tu, mon amour, il faut bien se distraire!

Hugo se penche sur sa femme et dépose un long baiser sur ses lèvres, avant de soulever sa fille dans ses bras.

— Alors, cette séance de dédicaces?

Avant que quiconque ait le temps de répondre, le minuteur du four retentit.

— Ah, le gratin est prêt! Tu arrives juste à temps, mon cœur!
On te raconte ça à table?

— Sans oublier le moindre détail.

— Promis.

C'est ainsi qu'autour du délicieux gratin dauphinois qu'Allie a extirpé de son congélateur à notre retour de la librairie, tandis que je me précipitais dans la maison d'à côté pour inviter Louise à se joindre à nous pour le repas, nous racontons à tour de rôle à Hugo tout ce qu'il a loupé de cette journée mémorable : la matinée de tricot et le message de la lectrice d'Emmeline, les dizaines de personnes qui se sont déplacées pour la lecture et la dédicace de notre amie, Noémie et ses révélations sur moi.

— Du coup, Juliette ne s'appelle pas Juliette, mais Clarisse, conclut Allie. Et elle a écrit trois romans que je vends dans ma librairie.

— C'est joli, comme prénom, Clarisse, dit Hugo. Il te va bien.

— Moi, j'aime mieux Juliette, déclare Maé sur un ton sans appel, la bouche pleine de pommes de terre.

Et pour dire la vérité, je crois que je suis plutôt d'accord avec elle. Au fil du temps, j'ai fini par m'y faire, à ce prénom, à me voir comme une Juliette, mais je ne sais pas encore si je suis une Clarisse. Probablement que oui, puisque c'est mon prénom.

— Et est-ce que ça t'a aidée à te souvenir de choses en plus? me demande Hugo.

Je fais non de la tête.

— Je ne sais pas pourquoi mes souvenirs sont bloqués comme ça. J'ai toutes les clés pour avancer, mais mon cerveau reste à la traîne,

comme s'il s'accrochait au poteau de départ. J'ai passé ma soirée sur Internet à chercher tout ce que je pouvais sur moi et j'ai eu l'impression d'espionner une étrangère.

C'est pourtant bien mon visage que j'ai vu sur toutes les photos qui remplissent «mon» profil Facebook, «mon» compte Instagram, «ma» fiche d'autrice sur la page de «ma» maison d'édition (qui, soit dit en passant et pour une raison qui m'échappe encore, ne figurait pas dans la liste des éditeurs dont j'ai épulché le site Web). C'est bien moi.

Mais en même temps... ce n'est pas moi. Ou plutôt, je ne suis pas elle.

Je ne la connais pas, ne la *reconnais* pas non plus.

Malgré tous mes efforts, elle est restée, *je suis* restée une étrangère.

J'ai si souvent imaginé ce que je ressentirais en découvrant qui j'étais! Je me représentais la scène comme une révélation, une illumination, tous les souvenirs qui reviendraient d'un seul coup, à la seule évocation de mon nom! Une minute, j'étais amnésique et, la minute d'après, tout devenait clair dans ma tête, comme un rideau qui s'ouvre pour révéler un tableau, comme un mur qui explose d'un seul coup pour dévoiler ce qui se cache derrière. Dans ma tête, c'était épique, grandiose, avec de la musique entraînante et une lumière éclatante.

La réalité est loin d'être à la hauteur de mes attentes.

Quelle déception!

Je pince les lèvres et baisse la tête vers mon assiette, avalant une bouchée de gratin.

— Il s'est sûrement produit quelque chose dont tu ne souhaites pas te souvenir, suggère Hugo.

— Mais je le veux, soupiré-je en relevant les yeux vers lui. C'est bien ça, le problème. Je veux me souvenir, mais je n'y arrive pas, et je ne comprends pas pourquoi.

— C'était peut-être quelque chose de traumatisant, suppose Emmeline.

— C'est souvent le cas, confirme Louise.

— Vous avez sûrement raison. Mais je crois que j'aimerais quand même mieux savoir. Quel que soit ce traumatisme, je préférerais en connaître la nature.

— Laisse-toi encore du temps, suggère Allie. Donne-toi la nuit. Tes souvenirs reviennent souvent dans tes rêves. Peut-être que, cette nuit, tout va remonter à la surface !

— C'est possible, dis-je sans trop y croire.

Et si je me faisais des idées ? Et si, pour finir, je ne me rappelais jamais vraiment qui je suis ? Vais-je devoir réapprendre ma vie d'avant, me la réapproprier ? En ai-je seulement envie ? Ne vaut-il pas mieux reconstruire une nouvelle existence plutôt que de marcher dans les chaussures de quelqu'un d'autre ? Je voulais tellement retrouver ma vie d'avant, retrouver celle que j'étais... Aujourd'hui, je me demande s'il n'est pas trop tard pour cela.

Mais d'un autre côté... il y a *lui*. Mon mari.

Il n'apparaît nulle part, ni dans les photos ni dans aucune publication. Rien. Comme s'il n'existant pas dans la vie de Clarisse V.

Les mêmes questions reviennent dans ma tête, inlassablement. L'ai-je fabriqué de toutes pièces, cet homme ? Existe-t-il seulement, ou n'est-il que l'un des personnages de mes romans, un produit de mon imagination de toute évidence fertile ?

Finalement, la révélation de Noémie m'a peut-être apporté des réponses, mais elle a également généré beaucoup d'autres questions. Ce qui, en réalité, est toute l'histoire de ma (nouvelle) vie.

— Quand revois-tu ton thérapeute ? s'enquiert Allie.

— Dans deux jours. Demain, je vais appeler l'inspecteur Granger pour lui communiquer ce nom. Cette fois, il va avoir quelque chose de concret pour faire avancer mon dossier. Avec mon nom de plume et mon nom de famille, il va sûrement pouvoir me trouver. Ne serait-ce qu'en s'informant auprès de mon éditeur.

Et avec un peu de chance, quelques-unes des nouvelles questions auront des réponses...

— Exactement ! s'exclame Emmeline. La lumière sera bientôt faite sur ta vie et ton passé ! Tu vas voir ! J'ai confiance !

Je souris, malgré moi, devant sa foi et son enthousiasme.

— J'espère que tu as raison.



Quelques heures plus tôt

Au commissariat de Grenoble, un courriel est arrivé dans la messagerie centrale vers le milieu de l'après-midi. C'est un avis de disparition, pour la personne de Clarisse Valliers-Gauthier, 32 ans, rousse aux yeux verts, disparue depuis près de deux mois. Dernière résidence enregistrée : Bonneval-sur-Arc. Contacter Sylvain Gauthier, inspecteur au commissariat de Brest, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit.

L'agent à l'accueil l'imprime, le fixe au mur avec les autres avis de disparition et l'examine un instant, sourcils froncés. Le visage lui dit quelque chose...

Et puis, soudain, la lumière se fait dans son esprit. L'amnésique ! Comment s'appelle-t-elle déjà ? Juliette quelque chose... Dubois ! Voilà ! Elle s'appelle Juliette Dubois.

Il examine le portrait d'un peu plus près. La femme sur la photo est différente de celle qui était arrivée, le visage tuméfié et le corps meurtri, quelques semaines plus tôt, mais assurément, c'est elle.

Aussitôt, il décroche l'avis de disparition et l'apporte à l'inspecteur Granger qui, par chance, est à son bureau ce samedi-là, bien qu'il ne soit pas de garde.

— Inspecteur ? Vous savez, l'amnésique que vos amis ont sauvée il y a quelques semaines ?

— Oui ?

— On vient de recevoir un avis de disparition pour une femme qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau. Je pense que c'est elle.

L'agent tend l'avis imprimé à l'inspecteur, qui l'examine à son tour attentivement.

— Vous avez raison, c'est bien elle. Merci, Maxime.

— De rien, inspecteur.

L'agent retourne à son poste tout sourire, avec le sentiment du devoir accompli.



La première contraction se déclenche au moment où nous avalons une dernière bouchée de *cupcake*. Alors qu'elle se lève pour aller «au coin des dames», Emmeline pousse un petit cri et se plie en deux. L'instant d'après, la douleur est passée.

Les contractions reparaissent un peu plus tard, alors que Hugo, Allie et moi finissons la vaisselle.

Puis, de nouveau, lorsque nous nous installons sur le canapé pour boire un de ces chocolats chauds dont Allie a le secret et dont nous raffolons tous (bébés inclus).

Aux premières douleurs, Hugo a refusé que Louise et Emmeline repartent chez elles, arguant qu'il préférerait être là pour emmener Emmeline à l'hôpital si les contractions ne passaient pas. Celle-ci a bien protesté que ce n'était rien, qu'elle avait régulièrement des contractions de ce genre, que les médecins lui ont assuré que c'était normal, surtout après une journée aussi épuisante, mais rien n'y a fait. Hugo et Allie ont insisté pour qu'elle reste chez eux.

À la cinquième contraction, la future maman tente encore de se convaincre que ce ne sont que des douleurs de fatigue, le terme ayant été fixé quatre semaines plus tard.

À la dixième, il lui faut bien admettre que les jumeaux vont se montrer le bout du nez avec un peu d'avance. Allie appelle aussitôt l'hôpital, malgré les protestations de Louise : on lui assure que les contractions sont encore trop espacées pour justifier d'y aller tout de suite. En attendant que le moment arrive, il est convenu que Hugo et Allie conduiront Louise et sa petite-fille à la maternité, tandis que je resterai à la maison pour garder Maé.

Deux heures plus tard, Emmeline perd les eaux.

Cette fois, il n'y a plus le moindre doute.

Les bébés sont en chemin.

À la maison, l'excitation est à son comble. Pendant que Hugo sort la voiture du garage et qu'Allie appelle l'hôpital pour prévenir le personnel qu'ils arrivent, je prends les clés de la maison de

Louise afin de récupérer la valise de maternité qu'Emmeline a préparée quelques jours plus tôt. «Une chance ! J'ai été bien inspirée, sur ce coup-là !» plaisante-t-elle. Avant qu'elle parte, je la regarde longuement, elle sourit entre deux contractions. Je la prends dans mes bras, le cœur débordant d'émotion.

— Tu vas être maman..., murmure-t-elle, le menton posé dans le creux de son cou.

— Je vais être maman. Mais sans lui, ajoute-t-elle, des sanglots dans la voix.

— Les papas, c'est comme les mamans, soufflé-t-elle. Ils restent toujours avec nous. C'est pareil pour ton mari.

— Je sais. J'aurais juste voulu qu'il soit là.

— Il l'est. Dans ton cœur.

Elle hoche la tête.

— Allez, je vais vite chercher ta valise, sinon, tu vas devoir partir sans.

— Oui, répond-elle, des larmes sur ses joues.

Tandis que je m'éloigne, Allie la prend à son tour dans ses bras. Louise, elle, ne lui lâche pas la main.

Grâce aux explications d'Emmeline, il ne me faut pas longtemps pour trouver la valisette. Je l'empoigne et m'en retourne. Je ferme la porte derrière moi quand, tout à coup, ma vision se brouille, le monde disparaît autour de moi et je me recroqueville sur moi-même, une main crispée sur mon cœur à l'agonie.

J'ai une valise à la main et je quitte une maison en pierres grises. Je sens des larmes brûlantes sur mes joues, mon cœur n'est que douleur, tristesse, désespoir.

Il est là. Il cherche à me retenir. Son visage reflète la même souffrance que celle de mon cœur.

— *Laisse-moi m'en aller. Je ne peux pas rester. C'est trop dur. J'ai besoin de m'éloigner.*

— *Reste, Clarisse. Ne pars pas, je t'en supplie. Ne m'abandonne pas. Je ne peux pas vivre sans toi.*

Il me prend dans ses bras et me serre contre lui, mais je m'écarte.

— *Je suis désolée. Je ne peux pas.*

Mes mots sont à peine audibles, ma voix est éraillée. Il me faut toute la volonté du monde pour quitter ses bras. Mais je n'ai pas le choix. Je suis trop mal. Pour guérir, je dois partir. Loin de lui, loin des souvenirs. Jusqu'à ce que ma détresse s'estompe, que le vide se comble, que je puisse le regarder sans m'effondrer encore et encore dans une douleur sans nom, sans fin.

Jusqu'à ce que respirer ne me soit plus aussi difficile.

— Juliette ?

La voix d'Allie à travers son allée fait disparaître les images qui dansent dans mes yeux. Je reviens brusquement à la réalité et m'empresse d'essuyer les larmes chaudes qui inondent mes joues, ramasse les morceaux de cœur brisé qui s'éparpillent autour de moi et je me redresse.

— Tout va bien !

— Tu es sûre ?

Au ton de sa voix, je sais qu'elle ne me croit pas un seul instant.

— Tu as eu un nouveau souvenir ? demande-t-elle tandis que je récupère la clé dans la serrure et dévale les quelques marches en courant.

Au même moment, Emmeline, Louise et Hugo sortent de la maison.

— Juliette, tout va bien ? s'inquiète Emmeline. Que se passe-t-il ?

— Oui, oui, ce n'est rien. Concentre-toi sur tes bébés, je te raconte ça plus tard.

Elle s'apprête à répondre quand une nouvelle contraction la fait se plier en deux.

— Oh bon sang..., souffle Emmeline en serrant les dents et les poings.

Quand la douleur est passée, elle prend place à l'avant de la voiture, tandis qu'Allie et Louise s'installent à l'arrière.

— Tout le monde est prêt ? demande Hugo. Alors on y va.

Il se tourne vers Emmeline.

— Quand tu reviendras ici, vous serez trois.

Emmeline pince les lèvres et hoche la tête. Puis, Hugo enclenche la première vitesse.

Je les regarde s'éloigner, le cœur en émoi.

Emmeline va avoir ses bébés !

Lorsque la voiture a disparu, après le premier virage, je regagne la maison, vais vérifier que Maé dort toujours (comment elle a pu ne pas se réveiller au milieu de toute cette commotion reste un mystère pour moi et, à vrai dire, je l'envie un peu). Je me prépare ensuite une tasse de thé, que j'emporte dans le salon.

C'est là que je m'autorise à raviver le souvenir qui est remonté à la surface quelques instants plus tôt.

Aussitôt, la douleur que j'ai ressentie sur le perron de Louise revient, aussi puissante et violente que la première fois, et des sanglots s'échappent de ma gorge.

Je suis partie.

J'ai quitté l'homme dans mes rêves.

Pas étonnant qu'il ne me cherche pas... je me suis moi-même détachée de lui, volontairement, pour me soigner de quelque chose de douloureux, lié à lui.

Mais qu'est-ce que c'est ? Comment peut-on souffrir autant sans se souvenir de la cause ?

Je pleure longtemps, jusqu'à ce que la douleur s'apaise enfin, que les larmes se tarissent, que l'épuisement ait raison de moi. Alors, je me recroqueille au milieu des coussins du canapé et je ferme les yeux.

C'est dans cette position que je m'endors, les joues encore humides de larmes.



Dans son bureau du commissariat, Hervé Granger se renverse dans son fauteuil, sans quitter des yeux le dossier devant lui. Depuis que Maxime lui a transmis l'avis de disparition, il a mené sa petite enquête sur la femme disparue, Clarisse Valliers-Gauthier. Traductrice à son compte et romancière, pas la moindre contrevention, pas de casier judiciaire non plus. Pas de famille connue. Une citoyenne modèle, sans problèmes.

Et sans histoire aussi, dans tous les sens du terme.

Il a aussi effectué quelques recherches sur la personne à contacter, Sylvain Gauthier. Inspecteur à Brest, dossier impeccable, blessé à plusieurs reprises dans l'exercice de ses fonctions – une tête

brûlée au sang chaud, visiblement -, un congé sans solde de quelques mois il y a un peu plus d'un an, pour motifs personnels.

Époux de Clarisse Valliers depuis près de trois ans. Toujours marié à elle, apparemment.

À première vue, tout semble normal – du moins, aussi normal que les choses puissent l'être – et tout porte à croire que Juliette et Clarisse sont bien une seule et même personne.

Une question toutefois demeure sans réponse, une question importante, qui le taraude : pourquoi Juliette vivait-elle depuis un an à l'autre bout de la France ? Que fuyait-elle ?

Il demeure longtemps dans cette position, le regard alternant entre les documents étalés devant lui et le téléphone sur son bureau, cherchant à deviner si, en composant ce numéro de téléphone, il contribuerait à renvoyer Juliette (*Clarisse, se corrige-t-il*) vers un passé qu'elle a voulu fuir, qu'elle a voulu oublier.

Sauf que ce n'est pas sa décision.

C'est la sienne, à elle.

C'est à elle de décider si elle veut être retrouvée. À elle de décider si elle veut qu'il compose ce numéro.

Il ne fera rien ce soir, décide-t-il. Demain, il montrera à Juliette (non, *Clarisse*) tout ce qu'il a trouvé et la laissera choisir. Si elle préfère rester introuvable, il l'aidera à récupérer les pans de sa vie qu'elle voudra recouvrer et s'arrangera pour que son passé reste dans le passé.

Et si elle veut au contraire qu'il appelle cet homme, alors il le fera. Et si elle le lui demande, il lui tiendra la main, à chaque étape.

Il ne la laissera pas affronter tout ça toute seule.



D'un geste déterminé, il referme le dossier et le glisse dans un tiroir.

Demain est un autre jour.



Vivre avec

Un autre souvenir est remonté à la surface et je sais à présent pourquoi l'homme dans mes rêves ne me cherche pas.

Je suis partie. Je l'ai quitté. Je ne sais ni pourquoi ni quand. Mais mon geste nous a fait beaucoup de mal, à tous les deux, j'en avais conscience.

Et pourtant, je suis tout de même partie.

Nous nous aimions par-dessus tout, mais je lui ai tourné le dos. Rester, à cet instant, m'apparaissait plus douloureux que m'en aller.

J'ignore encore ce qui nous a séparés, ce qui m'a poussée à nous séparer.

À la différence des autres jours, de mes autres interrogations, toutefois, je sais que j'obtiendrai bientôt la réponse à cette question.

Heureusement.

Parce que j'en ai besoin. Réellement besoin.

Même si cette réponse doit me détruire.

Extrait du journal de Juliette

Sylvain

Sylvain met près de onze heures pour traverser la France.

Il fait la route quasiment d'une traite, en ne s'arrêtant que le temps minimum pour faire le plein d'essence, sans même prendre le temps d'avaler un café. Il n'en a de toute façon pas besoin pour rester éveillé. Chaque instant, il peut sentir l'adrénaline pulser dans son corps, alimenter ses réflexes autant que son inquiétude.

Sans cesse, dans sa tête, les mêmes questions tournent et retournent, les mêmes peurs, les mêmes angoisses, profondes et viscérales. Où est Clarisse ? Pourquoi a-t-elle disparu ?

Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé...

La nuit a pris possession du monde et demain a remplacé aujourd'hui quand il arrête le moteur devant une maisonnette perdue dans les montagnes, à l'écart de toute vie humaine, loin du village, loin de tout. Autour de lui, l'obscurité la plus profonde règne, le ciel est d'encre, sans lune et sans étoiles. À la lumière des phares de son véhicule, il note instinctivement les volets fermés, la neige accumulée sur les rebords des fenêtres et sur le pas de la porte, les empreintes de bottes dans la neige remontant la petite allée, se superposant devant la porte, traçant le même chemin au retour, puis cerclant la maison. Probablement celles de l'agent de police venu patrouiller.

L'angoisse sourde dans ses tripes passe au niveau supérieur. Il éteint les phares, retire la clé du contact et ouvre la boîte à gants. Il n'a pas besoin de fouiller longtemps pour en sortir une lampe-stylo, dont il vérifie la pile, et une toute petite trousse à fermeture éclair.

Puis, enfilant écharpe et manteau, il sort de la voiture.

Par acquit de conscience, il cogne à la porte, espérant, sans vraiment y croire, entendre la voix de Clarisse de l'autre côté du battant.

Seul le silence lui répond.

Il fait le tour de la maison, la neige crissant sous ses semelles et mouillant le cuir de ses chaussures, à la recherche d'une piste à suivre.

Il ne trouve rien.

De retour devant la porte, il balaye la neige du pied, cale l'extrémité de la lampe-stylo entre ses dents, orientant l'étroit rayon de lumière vers la serrure, et sort quelques instruments de la trousse.

Quelques secondes plus tard, il a crocheté la serrure et la porte s'ouvre devant lui.

Rangeant ses instruments dans la poche de son manteau, il allume le plafonnier, embrassant les lieux du regard, remarquant aussitôt le sac à main de sa femme, sagement suspendu à la patère à sa gauche.

— Clarisse ? appelle-t-il.

Rien.

Sans prendre la peine de retirer ses chaussures ni son manteau, il fait un tour rapide de la maison, priant pour ne pas découvrir sa femme étendue, inconsciente, voire dans une mare de sang.

Personne.

Dans sa poitrine, le soulagement se mêle à la peur qui persiste, aux questions qui demeurent sans réponse.

Il reprend son inspection depuis le début, fouillant minutieusement chaque pièce, notant l'ordinateur portable ouvert sur la table

de séjour, la tasse sale dans l'évier de la cuisine, toutes les affaires de toilette dans la salle de bain, les vêtements sagement rangés dans les armoires, les bijoux, dont son alliance, dans la petite boîte sur la commode. Son téléphone, oublié là, en charge, sur la table de chevet.

Si l'on ajoute à cela la poussière s'accumulant sur les meubles, l'absence de son manteau ainsi que du trousseau de clés dans la coupelle de l'entrée et la présence de son sac à main avec tous ses papiers d'identité à l'intérieur, tout porte à croire que Clarisse est partie dans la précipitation. Ça s'est passé il y a plusieurs semaines, et elle n'est pas revenue depuis.

Sylvain s'approche de la table de chevet et, se saisissant du téléphone, il appuie sur le bouton d'activation de l'écran, sans attendre grand-chose de ce geste. À sa grande surprise, celui-ci s'allume, indiquant un nombre élevé d'appels en absence (les siens, ceux de David et de Valérie, d'autres provenant de correspondants inconnus) ainsi que plusieurs messages dans la boîte vocale.

Les plus anciens semblaient remonter au début du mois de décembre.

Sans tergiverser plus longtemps, il saisit le code habituel de Clarisse, supposant qu'elle ne l'a pas changé, déverrouille l'appareil et consulte l'historique des communications. Le dernier appel auquel elle a répondu venait de l'hôpital où il a été admis, la nuit de son accident.

Aussitôt, les hypothèses commencent à se bousculer dans sa tête. Aucune n'est satisfaisante, toutes présentent des vides qu'il ne parvient pas à combler, des questions auxquelles il ne trouve pas de réponse. A-t-elle eu un accident sur la route, et n'a pas voulu qu'il soit prévenu ? C'est possible, mais cela fait presque deux mois. Nul doute qu'elle serait sortie de l'hôpital depuis le temps. Ou alors, quelqu'un serait venu lui apporter des vêtements, elle aurait

prévenu sa meilleure amie, ou Liliane. Or, ni l'une ni l'autre ne semble en savoir plus que lui, et cette maison n'a manifestement pas reçu de visiteur depuis ce soir-là.

À moins qu'elle soit dans un état grave, se demande Sylvain, incapable de parler, de dire qui elle est? Tous ses papiers sont encore dans son sac, et dans une telle situation, il est possible que personne n'ait su qui elle était... mais, avec l'immatriculation de sa voiture de location, on aurait pu retrouver son identité. Le véhicule n'étant pas garé devant la maison, il y a fort à parier que Clarisse est partie avec, dans la précipitation, oubliant ses papiers et son téléphone derrière elle.

Peut-être Clarisse se cache-t-elle volontairement? Mais pourquoi? Sylvain ne peut pas croire qu'elle en soit venue à le détester au point de préférer disparaître sans laisser de traces... Et l'Orfèvre étant incarcéré depuis ce soir-là, il est peu probable que sa disparition soit liée à lui. Possible, cela dit, mais vraiment peu probable. La thèse de l'accident est la plus évidente.

Sylvain passe une main nerveuse sur son visage, dans son cou, fermant les yeux.

Pourvu que le pire ne soit pas arrivé...

Si, après tout ce qui s'est passé entre eux, après tout ce qu'ils ont traversé, Clarisse préférerait ne plus rien avoir à faire avec lui, il pourrait apprendre à vivre avec... et sans elle: sans son amour, sans sa présence dans sa vie. Ce serait difficile, sans conteste. Clarisse est toute sa vie. Clarisse et Nina étaient toute sa vie et le vide qu'elles ont laissé est probablement la chose la plus difficile qu'il ait eue à endurer. Mais s'il n'a pas le choix, si c'est ce qu'il faut pour que la femme de sa vie soit heureuse, il prendra sur lui. Pour elle, il le fera.

Mais... s'il lui est arrivé quelque chose de grave... si elle n'est plus là... il n'y survivra pas. Pas après ce qui est arrivé... à Nina.

Il a dû apprendre à vivre dans un monde où leur petite fille n'était plus là. S'il devait aussi perdre Clarisse de la même manière... et par sa faute, une fois de plus, il n'y survivrait pas.

Complètement perdu, le cœur en proie à une culpabilité plus dévorante que jamais, il ouvre une commode et en sort le pull préféré de Clarisse. S'affalant sur l'édredon, il enfouit son visage dans la laine et inspire profondément.

Elle lui manque tellement.

Elles lui manquent tellement...

Clarisse... reviens-moi...

C'est avec ces mots qu'il s'endort, roulé sur lui-même, le parfum de Clarisse l'enveloppant tout entier, le poids de la culpabilité et de l'inquiétude lui écrasant la poitrine.

⊕ *Quelques années plus tôt...* ⊕

— Et celle-ci, tu en penses quoi? demanda Clarisse, un air de ravissement dans la voix.

Elle décrocha une adorable petite robe de naissance rose et la posa sur son ventre rebondi avant de se tourner vers Sylvain.

— Cette robe lui irait parfaitement, non?

Sylvain sourit en faisant mine d'examiner la manière dont l'habit tombait sur le ventre de Clarisse.

— Elle n'est pas un peu grande? C'est une petite crevette, notre fille!

Clarisse se dirigea vers le miroir de plain-pied non loin de là et y examina la robe sous toutes les coutures, tout en essayant de faire abstraction de ses chevilles gonflées, que l'on pouvait apercevoir sous l'ourlet de son pantalon de grossesse.

— Non, je crois qu'elle va lui aller comme un gant, décida-t-elle lorsque Sylvain se plaça derrière elle. Elle va être tellement craquante dans cette robe !

Dans le miroir, son regard croisa celui de son mari. Avec tendresse, Sylvain entoura Clarisse de ses bras, glissant ses mains sur le dessus de son ventre, sur le vêtement, jusqu'à ce que ses doigts viennent entrelacer ceux de la jeune femme et, la regardant amoureusement et tendrement, il murmura :

— Si elle est comme sa mère, ça ne fait pas le moindre doute.

Clarisse sourit à Sylvain dans le reflet du miroir et serra ses doigts autour de ceux de son époux.

Elle avait tellement hâte de tenir leur fille dans ses bras ! Elle se demandait à qui Nina ressemblerait le plus. Aurait-elle les cheveux roux et les yeux verts de sa mère, ou plutôt les cheveux et les yeux noirs de son père ? Aimerait-elle les mots et la littérature autant que Clarisse, ou allait-elle plutôt préférer faire du sport avec Sylvain ? Tout ça, peut-être ? Oui. Tout ça, décida-t-elle. Ils lui apprendraient à aimer autant les livres et les histoires que le sport. David lui apprendrait à jouer du saxophone, Valérie, la sœur de David et proche confidente de Clarisse depuis que Sylvain les avait présentées, lui montrerait le tricot et la couture, et elle jouerait au scrabble toutes les semaines avec l'équipe des joyeux retraités, qui l'aimeraient aussi fort que s'ils étaient ses arrière-grands-parents. Après tout, avoir plusieurs arrière-grands-parents, c'est mieux que de ne pas en avoir du tout, n'est-ce pas ?

— On la prend, alors, cette robe ? demanda-t-elle avec une note d'espérance dans la voix. Je sais qu'elle va grandir tellement vite qu'elle n'aura pas le temps de la porter plus d'un mois, mais je craque complètement...

— Ce n'est même pas une question qui se pose. Bien sûr qu'on l'achète !

Le sourire de Clarisse s'élargit et, dénouant ses doigts de ceux de Sylvain, la jeune femme récupéra le vêtement toujours posé sur son ventre, avant de se diriger vers le rayon duquel elle l'avait pris. Elle raccrocha le cintre et en prit un autre, un peu plus loin dans la rangée, une vieille habitude dont elle ne s'était jamais vraiment défaite. Ensemble, ils se rendirent à la caisse, prenant au passage quelques autres petites choses, puis ils s'acquittèrent du montant dû. Oh, ces ajouts n'avaient rien de bien méchant : un petit bandeau orné d'un joli nœud blanc à pois rouges pour son adorable petite tête, de petits chaussons qu'elle n'aurait probablement jamais l'occasion de porter, mais auxquels Clarisse ne put tout simplement pas résister, de petits accessoires... que des choses tout à la fois inutiles et essentielles, qui leur donnèrent, à l'un comme à l'autre, l'impression que Nina était quasiment là, à leurs côtés.

Ils quittèrent la boutique, main dans la main, et décidèrent d'aller se promener. Le soleil brillait, la température était douce, et ils avaient toute la journée devant eux, Sylvain ayant pris un jour de congé pour l'accompagner à son rendez-vous médical, le matin même.

Ils marchèrent paresseusement, dégustèrent une crème glacée à laquelle Nina réagit avec enthousiasme, enfonçant ses petits talons dans les côtes de sa mère comme pour en redemander. Tout du long, ils ne cessèrent de discuter. De la naissance, des travaux dans la chambre de Nina. Du roman que Clarisse était en train d'écrire et qu'elle devait impérativement terminer avant la naissance, pour pouvoir se consacrer exclusivement à Nina quand elle serait née. De David, qui venait de rencontrer quelqu'un. De Valérie, dont la boutique faisait fureur depuis qu'elle avait déménagé au centre de Brest.

Alors qu'ils marchaient, Clarisse renversa la tête, laissant son regard errer sur le ciel sans nuages. Elle se sentait si bien, en

cet instant, tellement bien. La vie était belle, la sortie de son quatrième roman était imminente, et même si ses trois précédents n'avaient rencontré qu'un succès très modeste, ces réalisations la rendaient fière. Elle était mariée à un homme qu'elle aimait de tout son cœur et de toute son âme. Ils allaient avoir une merveilleuse petite fille d'ici quelques semaines... elle ne pouvait rien demander de plus.

Au bout d'une heure, Clarisse se sentant un peu fatiguée et éprouvant une sensation de lourdeur dans ses lombaires, ils décidèrent de regagner leur voiture et s'apprêtaient à faire demi-tour quand le téléphone de Sylvain émit une discrète sonnerie, indiquant un appel entrant.

— C'est David, s'exclama Sylvain en consultant l'écran de l'appareil. Je vais le rappeler plus tard.

— Non, non, tu peux lui répondre, insista Clarisse. C'est peut-être important. Je vais juste m'asseoir sur ce banc en t'attendant.

Avec un signe de tête, Sylvain décrocha.

Et c'est à ce moment que leur vie, si parfaite une seconde plus tôt, bascula dans le cauchemar.

9

Juliette

Je me réveille en sursaut, tirée d'un sommeil perturbé par le bruit de la porte qui s'ouvre et se referme, les jappements de Câline et la voix de Hugo lui ordonnant tout bas de se taire.

— Excuse-moi de t'avoir réveillée, murmure-t-il lorsque je me redresse.

Dans le noir du salon, je distingue à peine sa silhouette et l'entends plus que je ne le vois se rapprocher de moi.

— Non, non, ce n'est rien, lui assuré-je dans un chuchotement. Comment va Emmeline ?

— Elle va bien, les bébés aussi, mais les médecins disent qu'elle en a encore pour quelques heures de travail, alors je suis rentré pour m'occuper de Maé et te donner des nouvelles. Louise et Allie sont restées avec elle.

— D'accord. Quelle heure est-il ?

— Minuit. Tu devrais aller te coucher.

— Oui. J'y vais.

Il allume la lampe de son téléphone portable pour nous éclairer le chemin vers les escaliers et l'étage, où Maé, la bienheureuse, semble toujours dormir d'un sommeil tranquille.

— Est-ce que ça va ? me demande Hugo sur le palier, en remarquant mes yeux et mes lèvres probablement encore gonflés.

— Oui, ne t'inquiète pas. J'ai eu un autre souvenir, mais je le raconterai à tout le monde en même temps. C'est... trop dur pour que je le répète plusieurs fois.

— Très bien. Alors, essaie de dormir, si tu y arrives. Et si tu as besoin de quoi que ce soit, je suis juste là.

— Promis, lui assuré-je.

Nous nous séparons, donc, lui vers la chambre qu'il partage avec Allie, moi vers la chambre d'amis qui est la mienne depuis que je suis sortie de l'hôpital. Une fois la porte refermée derrière moi, je ne m'allonge pas tout de suite. Je ne vais pas réussir à me rendormir avant un long moment, c'est évident. Adossée contre le battant, je ferme les yeux, j'inspire profondément, j'expire lentement, comme le thérapeute m'a appris à le faire pour me calmer. Je me concentre sur mon souffle dans l'espoir d'apaiser la tempête qui fait toujours rage à l'intérieur de moi et les dizaines de questions qui ne cessent un seul instant de rebondir sur toutes les parois de mon âme dans une sorte d'écho infini depuis que ce dernier souvenir est remonté à la surface. Pourquoi suis-je partie ? Pourquoi l'ai-je quitté ? Que s'est-il passé entre nous pour que je fasse ainsi mes valises alors que cette décision me brisait le cœur ?

Je relâche un profond soupir, puis m'assieds sur le lit, contemplant la suite.

Dans l'espoir d'éveiller d'autres souvenirs et, qui sait, de trouver des réponses, je décide de parcourir les trois romans issus de ma plume, qu'Allie m'a offerts avant que nous ne quittions la librairie. Les livres en main, je m'installe sur le lit, le dos calé contre les oreillers. J'ouvre *Envers et contre tout*, mon premier roman publié et celui que Noémie avait apporté avec elle, et le feuillette lentement,

page après page, chapitre après chapitre, espérant que les mots qui dansent sur le papier me redeviennent familiers, qu'ils éveillent quelque chose en moi. Que ce mur qui m'empêche de me souvenir de moi disparaisse enfin.

Mais à chaque page, mes espoirs s'amenuisent. Je ne reconnaiss ni les mots, ni le style d'écriture, ni les personnages.

Je recommence l'expérience avec le deuxième roman, puis avec le troisième, avec le même résultat.

J'ai beau essayer de toutes mes forces, rien n'y fait. Je ne me souviens pas de les avoir écrits.

Je referme le livre dans mes mains, ma plus récente production et, le serrant contre ma poitrine, m'enfonce un peu plus profondément dans les oreillers, mon regard se perdant dans le vide tandis que mon esprit revient de lui-même sur mon nom. Les mêmes questions tournent et retournent dans ma tête.

Quelle est la signification de ce «V»? Pourquoi ai-je choisi de n'avoir qu'une seule et unique lettre en guise de nom de famille? Clarisse est-il mon véritable prénom, celui que mes parents m'ont donné à ma naissance? Ou l'ai-je choisi lorsque j'ai publié mon premier roman?

S'il s'agit de mon véritable prénom, supposé-je, alors je m'appelle Clarisse Gauthier, aujourd'hui. Pendant quelques minutes, je joue avec ce nom. Je le répète, à plusieurs reprises, le fais rouler sur ma langue, rebondir sur les parois de mon cerveau, je le murmure à voix basse, teste ses sonorités, examine ses effets sur moi.

Clarisse Gauthier.

Clarisse Gauthier...

espèce de chaleur s'éveille dans le creux de mon ventre, une sensation de confort, celle de me blottir dans un cocon, comme si une part de moi le reconnaissait. Est-ce une fabrication de mon esprit ? Non, décidément. Ces sensations, ces sentiments, ces émotions, je ne les imagine pas. Ils sont bel et bien réels.

Tout comme mes souvenirs.

Tout comme moi.

Et avec toutes ces informations, je ne doute plus un seul instant que l'inspecteur sera en mesure de découvrir qui je suis, quitte à appeler mon éditeur et à lui demander de confirmer mon véritable nom et mon numéro de sécurité sociale.

Bientôt le voile sera levé, j'en suis certaine. Du moins celui de mon identité, de mon histoire, de cet événement qui m'a fait tant de mal.

Après cela... il ne me restera plus qu'à réintégrer ma vie, à retrouver mon mari.

Facile...

Ou pas.

Voudra-t-il encore de moi ?



Je discute avec Hugo tout en donnant son petit-déjeuner à Maé, que je n'ai encore jamais vue aussi excitée que ce matin à la perspective de pouvoir rencontrer les bébés d'Emmeline et de leur offrir des jouets et des livres «pour qu'ils ne s'ennuient pas», quand Allie rentre enfin de l'hôpital, visiblement épuisée, mais arborant un sourire radieux.

— Alors ? demande seulement Hugo.

— Ils sont nés, ils vont bien et Emmeline aussi, explique-t-elle en se laissant littéralement tomber sur une chaise, non sans embrasser Hugo, Maé et moi.

Aussitôt, je mets de l'eau à bouillir et lui prépare un thé.

— Elle est épuisée et a probablement mal partout dans son corps, ajoute Allie en piochant un *cupcake* dans la boîte, mais elle est heureuse. Elle était en train de s'occuper de ses garçons quand Louise et moi sommes parties.

— Est-ce que je peux aller voir les bébés, moi aussi ? demande Maé. J'ai *tellement* envie de les voir !

— Plus tard, ma chouette, il faut les laisser se reposer un peu, tous les trois.

— Cet après-midi, alors ?

— Oui, promis. On ira les voir cet après-midi.

— Ouais !

— Comment êtes-vous rentrées, Louise et toi ? s'inquiète Hugo.

— On a pris un taxi. Oh merci, Juliette ! s'exclame-t-elle lorsque je pose une tasse de thé fumante devant elle. Enfin, Clarisse. Je ne sais plus quel prénom je dois utiliser !

— Juliette, c'est parfait, ne te fais pas de souci pour ça !

— Tu aurais dû téléphoner, je serais venu vous chercher ! intervient Hugo. C'aurait été plus confortable.

— On était tellement vidées, Louise et moi, qu'on n'y a même pas pensé, vois-tu ! Il y avait un taxi devant l'hôpital, on est montées dedans sans réfléchir.

— Tu devrais aller dormir un peu, dans ce cas, suggère Hugo.

— C'est exactement mon intention. Je ne tiens plus debout. J'avais prévu de faire un peu de rangement à la librairie en vue de la rencontre du club de lecture, cet après-midi, et de passer commande de quelques ouvrages, notamment ceux d'Emmeline, et les tiens, Juliette, mais...

— Je peux y aller pour toi, si tu veux, proposé-je aussitôt. Je ne pourrais peut-être pas m'occuper de la commande, mais pour ce qui est du rangement, je suis imbattable !

— Oh non, Juliette, tu dois être fatiguée, toi aussi ! Et tu devais aller voir Hervé, non ?

— Je pourrais commencer par l'appeler de la librairie, avant de passer au commissariat. Et comme c'est dimanche, je ne suis vraiment pas sûre de pouvoir lui parler aujourd'hui. Alors, autant me rendre utile ! Je peux aussi passer un petit coup de fil à Bruno et lui demander s'il est dispo pour venir te remplacer cet après-midi, pour le club de lecture ! Comme ça, tu pourras emmener Maé voir Emmeline.

— Juliette, tu es un amour. Merci !

— Allez, file vite te coucher ! Hugo et moi avons les choses en main !

— Oui, maman !

Et en avalant une dernière gorgée de thé, elle quitte la cuisine, tenant à peine sur ses jambes. Hugo se tourne alors vers Maé.

— Et si on allait au cinéma, toi et moi, ce matin ? Ça te tente ?

— Oh oui ! Je pourrais prendre plein de *popcorn* ?

— Tu ne viens pas de finir ton petit-déjeuner ?

— Mais j'ai toujours faim pour du *popcorn* ! C'est trop bon ! Je pourrais en manger toute la vie !

- Un petit format alors, concède Hugo.
- Ouais ! Merci, papa !
- Finis ton chocolat. On se prépare et on y va. Et en silence, s'il te plaît. Laisse maman se reposer.
- Promis !



Une heure plus tard, alors que le jour chasse timidement la nuit et que les rues se peuplent de rares passants, je me tiens face à la devanture de *Quelques pages de bonheur*. Je relève le rideau de fer dans un grincement qui réveille probablement le quartier, si ce n'est la ville entière, arrêtant la torture à mi-course, juste assez pour que je puisse me faufiler dessous, mais pas suffisamment pour laisser penser que la boutique pourrait être ouverte. Je me glisse dans l'interstice, déverrouille la porte, entre et la ferme à clé. Je n'allume pas tout de suite les plafonniers, prenant quelques instants pour absorber la quiétude du lieu tout en retirant mes gants. C'est la première fois que je me retrouve seule dans la librairie en dehors des heures d'ouverture. Sans client, sans musique et sans Allie, elle reste belle, douillette, attractive, mais me fait plutôt l'effet d'une coque vide, sans âme, loin du refuge pour les lecteurs en perdition qu'elle représente en journée, lorsque sa propriétaire est là. Allie est celle qui lui insuffle la vie et qui lui donne ce caractère joyeux et sécurisant. Un autre de ses superpouvoirs, pensé-je avec un élan d'affection pour mon amie.

Je me secoue et me dirige vers le fond de la boutique, où se trouve le bureau. Je vérifie l'heure. Il est encore un peu tôt, en ce dimanche matin, pour passer le moindre appel, alors je ramène quelques piles de romans en attente d'être placés sur les étagères et entreprends de leur trouver une place. Une heure s'écoule ainsi, pendant laquelle je redresse et replace les livres mal rangés. Nous étions tellement fatiguées hier, après la dédicace d'Emmeline,

que nous n'avons fait que le strict minimum pour permettre aux équipes d'entretien de nettoyer le sol. Et même si Bruno et moi n'avons pas ménagé nos efforts pour maintenir la boutique en ordre, l'affluence a été telle que le désordre a fini par avoir raison de nous.

Au bout d'une heure de rangement, la librairie a quasiment repris son aspect normal et peut désormais accueillir la rencontre mensuelle du club de lecture. Je retourne donc dans le bureau et appelle Bruno. En quelques mots, je lui explique la situation. Lui qui travaille depuis des années avec Allie avec une fidélité et une loyauté comme on en voit peu, il accepte de venir prendre la relève sans hésitation. Je le remercie au nom d'Allie avant de raccrocher.

Un accès de nervosité inhabituel s'empare de moi lorsque je sors de la poche de mon manteau la carte de visite de l'inspecteur. Ce bout de papier ne me quitte plus depuis des semaines. Mes mains se mettent à trembler, mon cœur commence à palpiter et ma respiration se fait plus saccadée. *Pourquoi?* me questionné-je. Pourquoi suis-je aussi anxieuse tout d'un coup à l'idée de lui relater mes découvertes de la veille? Est-ce encore une manifestation de mon subconscient, une manière de me protéger de la vérité?

Je secoue la tête et, après une grande inspiration, je saisir le combiné. L'inspecteur décroche à la première sonnerie.

— Ah, Juliette, justement, je cherchais à vous joindre! annonce-t-il lorsque je m'identifie. Je viens d'appeler chez Hugo et Allie, mais sans obtenir de réponse.

— Allie dort et Hugo a emmené Maé au cinéma, expliqué-je. Quant à moi, je suis à la librairie. Pour quelle raison cherchiez-vous à me joindre?

— J'ai du nouveau.

Mon cœur, comme souvent ces temps-ci, s'arrête de battre avant de reprendre en accéléré.

- Du nouveau ?
- Oui. Pouvez-vous venir me rejoindre au commissariat ?
- Bien sûr. J'ai presque terminé à la librairie, je peux venir aussitôt après. D'ici une demi-heure ?
- C'est parfait.

J'hésite un moment, et poursuis.

- Qu'avez-vous... qu'avez-vous trouvé ?
- Je préfère vous en parler de vive voix.
- Très bien, j'arrive, alors.
- Au fait, pourquoi m'appeliez-vous ?
- Moi aussi, j'ai du nouveau.
- Alors, nous en parlerons tantôt.

Nous raccrochons et je repose le combiné sur son socle, la respiration saccadée et l'esprit de nouveau en ébullition. Qu'a trouvé l'inspecteur Granger qui ne peut être communiqué par téléphone ? Est-ce... grave ? Ai-je commis un crime dans mon ancienne vie ? Ai-je été *victime* d'un crime ?

À toute vitesse, je termine les dernières petites choses que je n'avais pas encore faites. Je retourne dans le bureau pour récupérer mon manteau et mes gants. J'appelle Allie et sur le répondeur, je lui explique la situation en quelques mots : je dois aller voir l'inspecteur, il a du nouveau pour moi, il ne faut pas m'attendre si

je ne suis pas de retour à temps pour aller rendre visite à Emmeline. Je raccroche, enfile mon manteau, éteins la lumière, reverrouille la porte et rebaisse le rideau de fer.

Puis, je me dirige vers le commissariat, aussi vite que me portent mes jambes.

— Nous avons reçu ça hier, commence l'inspecteur après m'avoir conduite dans son bureau.

Il glisse vers moi une feuille de papier A4, sur laquelle figure en gros... mon portrait. J'y apparaïs telle que je suis dans mes souvenirs. Avec l'impression que mon cœur va sortir de ma poitrine, je prends la feuille dans mes mains tremblantes et l'examine.

— C'est... un avis de disparition.

Un avis de disparition, établi au nom de Clarisse Valliers-Gauthier.

Moi.

— Oui.

Ainsi, il me cherche. Ainsi, il n'a pas renoncé à moi... Quoi qu'il se soit passé entre nous, quelle que soit la raison pour laquelle nous nous sommes séparés, pour laquelle je suis partie... il n'a pas fait une croix sur moi.

Une vague de soulagement me traverse et des larmes me montent aux yeux.

Je ne suis pas seule. *Il* me cherche.

— C'est formidable! m'exclamé-je en examinant en détail le document sous mes yeux, ravalant la boule qui s'est formée dans ma gorge. Il y a tout, mon nom, l'endroit où j'ai été vue la dernière fois, le numéro de téléphone à appeler. Sylvain Gauthier. C'est lui, n'est-ce pas? C'est l'homme que je vois dans mes rêves? Mon mari?

— Son prénom ne vous dit rien ?

Je cherche dans ma mémoire. Je ne me souviens pas de ce prénom, pas en tant que tel, du moins, mais il... éveille des choses en moi, comme une sensation de familiarité, si ténue, toutefois, que je crains de l'imaginer, à force de la vouloir si fort.

— Difficile à dire. J'ai l'impression que oui... le nom de famille correspond à ce dont je me suis souvenue, en tout cas.

Je relève les yeux vers l'inspecteur Granger.

— Est-ce que... vous l'avez appelé ?

— Non. Je voulais en parler avec vous d'abord.

— Oh. Je... je comprends.

Je crois, du moins...

— J'ai effectué quelques recherches sur vous et sur lui et j'ai reconstitué une partie de votre vie, reprend l'inspecteur Granger. Pas l'intégralité, il y a des documents auxquels je ne peux pas avoir accès sans mandat, et j'attends que le juge me le donne. C'est dimanche, vous savez, et ma demande n'a rien d'urgent. Je ne peux donc pas encore vous dire pourquoi vous vous êtes séparés. Mais je peux vous dire qui vous êtes et qui il est.

— Oui, dites-moi ? le prié-je avec avidité et empressement, et peut-être aussi une pointe de regret.

Est-ce ainsi que je vais apprendre qui je suis ? De la bouche de quelqu'un d'autre ?

En quelques mots, il me résume le fruit de ses recherches et de ses raisonnements cartésiens. Je suis romancière et traductrice de romans, j'ai 32 ans, je n'ai plus de famille. Je suis mariée avec Sylvain Gauthier, inspecteur à Brest, depuis environ trois ans. Nous n'avons pas d'enfants.

Je l'écoute sans prononcer un mot, cherchant à l'intérieur de moi les échos de ce qu'il me dévoile, établissant des liens entre mes souvenirs et ces faits dénués d'émotion qu'il m'expose.

Ainsi, je ne suis que cela. Quelques lignes, à peine plus.

— En novembre, votre mari a eu un accident dans l'exercice de ses fonctions, un grave accident, qui l'a plongé dans le coma pendant plusieurs semaines. La date de son admission à l'hôpital correspond exactement avec la vôtre.

— Alors, je me rendais à son chevet quand j'ai eu mon propre accident?

— Nous n'avons pas encore retrouvé votre voiture, mais c'est ce qui semble le plus logique. Je vais demander que l'on quadrille la route entre l'adresse de votre dernière résidence connue et l'endroit où Allie et Hugo vous ont trouvée. Maintenant que la neige a fondu, les recherches devraient être plus faciles.

— Je vais pouvoir reprendre mon identité.

— Oui. Vous allez pouvoir récupérer votre nom, votre numéro de sécurité sociale, votre vie, si vous le voulez.

Je m'y attendais. Je savais que ça allait arriver. Que ce n'était plus qu'une question d'heures.

Mais, d'un seul coup, toutes ces informations sur moi, de cette façon... C'est presque trop, et pas assez en même temps.

— J'ai quelque chose pour vous.

D'un dossier sur son bureau, il tire une photo et me la tend. Il s'agit d'un cliché administratif, celui d'un homme d'une trentaine d'années, cheveux aussi noirs que ses yeux. J'ai à peine posé les yeux sur la photo que les larmes se mettent à couler en abondance sur mes jours.

Je le reconnaît. Mon cœur le reconnaît, chaque cellule de mon corps le reconnaît. C'est l'homme que je vois dans mes rêves, dans mes souvenirs. C'est lui.

Et soudain, comme sortie de nulle part, une douleur intense, si intense que j'ai l'impression de faire une crise cardiaque, me traverse la poitrine et me coupe la respiration.

La nuit, le froid, la pluie. Une route noire, sans fin.

J'ai mal partout, et de la difficulté à respirer. Ma tête me fait souffrir, comme si un marteau-piqueur y avait pris ses quartiers. Je grelotte, j'ai si froid que je ne sens plus mes mains, mes pieds. Mais je continue d'avancer. Mes idées sont floues, je ne sais plus trop bien ce que je fais là, sur cette route de montagne déserte, à avancer vers quelque chose qui me semble inatteignable.

Un visage flotte devant mes yeux. Un regard que je connais bien, que je connais par cœur.

Sylvain.

Oui, c'est ça. Sylvain. C'est pour lui que je suis là, pour lui que j'avance, malgré le froid, malgré la pluie, malgré la douleur. Parce qu'il a besoin de moi et que j'ai besoin de lui.

Je le sais maintenant. J'ai besoin de lui. Je n'ai pas complètement guéri et je ne guérirai probablement jamais totalement, j'en suis bien consciente à présent. Ces derniers mois, j'ai si souvent voulu oublier ce que nous avons vécu, oublier cette douleur, ce vide. Repartir de zéro. Mais cet appel de l'hôpital m'a fait prendre conscience que je n'étais pas capable de vivre sans Sylvain. Il est mon autre, mon alter ego. Celui qui me fait avancer, qui fait battre mon cœur. Celui pour qui je respire.

— *Ne m'abandonne pas, s'il te plaît... ne me laisse pas...*

Je tombe, m'écorche les mains et les genoux sur le gravier, mais je me relève et je continue d'avancer.

Vers lui. J'espère arriver à temps, j'espère qu'il tiendra bon, qu'il s'accrochera.

J'espère qu'il sait que je l'aime, que je l'ai toujours aimé, que je l'aimerai toujours.

Quoi qu'il arrive, je reviendrai toujours vers lui.

Je tombe encore à maintes reprises et me relève chaque fois.

Je ne sais pas combien de temps passe, combien de kilomètres je parcours. La nuit n'en finit pas, la pluie non plus.

Soudain, les phares d'une voiture m'éclairent depuis l'arrière. Je me retourne, la lumière m'aveugle. La voiture s'arrête.

— Madame, vous allez bien ?

Je veux parler, mais les mots se bloquent dans ma gorge. J'ai du mal à aligner les sons, à les prononcer.

Je vois le conducteur sortir, s'approcher, je l'entends me redemander si je vais bien.

— Sylvain... je dois... le rejoindre. Je dois... le retrouver..., murmure-t-je.

Mes paroles sont à peine perceptibles au travers de la pluie battante.

— Pardon ? Pouvez-vous répéter ? Je n'ai pas compris..., hurle-t-il.

Mais je n'ai pas le temps de répéter. Le noir m'envahit tout d'un coup et je m'effondre dans les bras de mon sauveur.

— Juliette ?

La voix de l'inspecteur perce au travers du souvenir et je rouvre les yeux. Ma vision est brouillée par les larmes, ma respiration est laborieuse et j'ai l'impression qu'un poids m'écrase le cœur.

— Ça va..., murmure-t-je à grand-peine. Ça va.

Le temps de reprendre mon souffle et d'apaiser les battements de mon cœur, je poursuis.

— Je le reconnais, dis-je d'une voix serrée, le regard rivé sur la photo. C'est lui. C'est mon mari. Je me souviens, maintenant, je me rendais à l'hôpital, auprès de lui, quand j'ai eu l'accident.

— Voulez-vous... que nous l'appelions ? Il y a le numéro auquel le joindre sur l'avis.

Je croise le regard de l'inspecteur.

On y est. Ce moment que j'attends depuis des semaines.

Celui où je vais retrouver l'homme qui occupe tous mes rêves et toutes mes pensées, chacune des cellules de mon corps, chacune des minutes de mes journées.

J'ai peur, réalisé-je. J'ai tellement peur. Et s'il ne voulait plus de moi ? Et s'il ne me cherchait que pour pouvoir divorcer ? Et si... la raison de notre séparation était si insurmontable que nous ne puissions jamais nous retrouver ?

Et si j'avais trop changé pour que cela soit possible ?

L'angoisse m'étreint le ventre. Après cet appel, je ne pourrai plus être seulement Juliette. Il me faudra redevenir Clarisse. Suis-je prête à faire face à tout ce que cela va impliquer, et dont je n'ai probablement pas encore la moindre idée ?

— Vous pouvez attendre encore, si vous hésitez, dit doucement l'inspecteur, comme s'il lisait dans mes pensées. Vous n'êtes pas obligée de l'appeler tout de suite. Nous savons qui vous êtes, à présent, c'est tout ce qui compte pour l'administration. Vous n'avez aucune obligation de lui parler, de lui rendre des comptes. C'est votre choix. Nous ignorons pourquoi vous êtes partie à l'autre bout de la France. Si vous préférez, nous pouvons simplement patienter

jusqu'à ce que vous vous souveniez de la raison de votre départ. Le mandat que j'attends me donnera accès aux renseignements que je n'ai pas encore. Je peux vous protéger, si vous avez peur... de lui.

Je comprends alors ce que l'inspecteur veut dire. Parce qu'il n'est pas dans ma tête, il ne sait pas quels étaient mes sentiments pour lui, quel lien nous unissait.

— Je n'ai pas peur de lui. Il ne me ferait aucun mal, je le sais. Je ne le fuyais pas, lui. Rien dans mes souvenirs n'indique qu'il m'avait fait quoi que ce soit.

— Mais vos souvenirs sont incomplets. Et vous ne savez pas pourquoi vous l'avez quitté.

— En effet, mais j'allais le rejoindre quand j'ai eu mon accident. Pourquoi me serais-je rendue à son chevet si je le fuyais ?

— Pour les mêmes raisons que les femmes battues restent avec leur conjoint. La peur, l'emprise émotionnelle, le chantage... je vois ça tous les jours.

— Non, nié-je avec fermeté. Non, je ne ressens pas la moindre peur à l'intérieur de moi. Quelle que soit la raison pour laquelle je suis partie, il n'est pas la cause de mon départ. Pas comme ça, du moins.

— Alors, on fait quoi ?

— On appelle.

— D'accord. Mais par mesure de précaution, laissez-moi lui parler d'abord. Je mettrai la conversation sur haut-parleur, vous pourrez tout entendre, mais ne manifestez pas votre présence dans un premier temps. Écoutez et voyez ce qui se passe, ce qu'il a à dire. Ensuite, vous décidez ce que vous voulez faire.

— Vous connaissez votre métier, concédé-je. Mais je pense que vous faites erreur.

— Si c'est le cas, alors tant mieux. Je ne demande que ça.

Il s'interrompt, me fixe un moment, puis reprend la parole.

— Prête?

— Prête.

Sylvain

C'est la sonnerie de son téléphone, dans la poche de son manteau, stridente et insistante, qui tire Sylvain du sommeil rempli de cauchemars dans lequel il est plongé. Il ouvre les yeux, *groggy*, désorienté, cherchant d'où vient le bruit, avant que sa conscience ne reprenne le dessus et que les souvenirs de la veille ne reviennent le frapper en force.

Il n'a pas trouvé Clarisse.

Et il n'est pas beaucoup plus avancé sur l'endroit où elle pourrait se trouver.

Il quitte la chambre à présent baignée de lumière pour revenir dans le salon, sortant son téléphone de la poche de son manteau. Il est trop tard pour répondre, la messagerie a pris le relais. C'est alors qu'il constate avec effarement, outre le fait que la matinée est déjà bien avancée et qu'il a perdu plusieurs précieuses heures à dormir, la quantité d'appels en absence et de messages vocaux qu'il a reçus.

Il s'empresse d'écouter le premier message. Son sang se fige dans ses veines.

«Bonjour monsieur Gauthier. Agente Renaud, commissariat d'Échirolles. Nous avons retrouvé un véhicule de location accidenté enregistré au nom de Clarisse Valliers-Gauthier, qui fait également l'objet d'un avis de disparition. Vous êtes indiqué comme la personne à contacter. Nous n'avons retrouvé aucune trace de M^{me} Valliers-Gauthier sur les lieux de l'accident et nous aurions des questions à vous poser. Pourriez-vous nous rappeler au plus vite ? Merci.»

Il est en train de composer le numéro avant même d'en prendre la décision consciente, le ventre serré.

— Angélique Renaud.

— Sylvain Gauthier. Vous avez appelé concernant ma femme, Clarisse Valliers-Gauthier. Vous avez retrouvé sa voiture ?

— Bonjour monsieur Gauthier. Merci de nous rappeler. En effet, nous avons retrouvé la voiture de votre femme.

— Et Clarisse ?

— Comme je vous le disais dans mon message, il n'y avait aucune trace d'elle autour du véhicule.

Sylvain ne retient pas le juron qui traverse ses lèvres.

— Nous avons lancé une recherche auprès de tous les hôpitaux de la région, poursuit l'agente Renaud à l'autre bout du fil. On attend encore une réponse. Quand l'avez-vous vue ou lui avez-vous parlé pour la dernière fois ?

— Il y a longtemps. Nous étions... séparés. Mais ça fait près de deux mois que personne n'a eu de nouvelles d'elle. Je crois qu'elle a eu un accident en venant me rejoindre à Brest. J'ai moi-même eu un accident et l'hôpital l'a appelée pour la prévenir. C'est la dernière fois que quiconque a eu de ses nouvelles.

— Deux mois ? Ça correspond avec l'état de la voiture. L'accident ne semble pas récent.

— Quand avez-vous retrouvé le véhicule ?

— Il y a cinq jours.

— Cinq jours ? s'étrangle Sylvain. Non seulement il vous a fallu près de deux mois pour retrouver sa voiture, mais ça fait cinq jours que vous l'avez en votre possession, et c'est seulement maintenant que vous m'appelez ? Aux dernières nouvelles, mon nom et mon numéro figurent aussi sur le contrat de location !

— Monsieur, je vous demanderais de rester calme, s'il vous plaît. Je comprends votre inquiétude, mais nous faisons tout notre

possible. La voiture se trouvait dans la forêt, sur la montagne, entre deux lacets d'une route particulièrement sinuueuse, ensevelie sous une épaisse couche de neige et impossible à repérer depuis la route. De plus, la chaussée ne comportait aucune trace visible de l'accident et aucun arbre n'a été heurté, du moins personne n'en a fait mention. Si le pare-chocs n'avait pas été glissé jusque sur la voie, nous n'aurions peut-être même jamais retrouvé le véhicule. Enfin, l'agence qui a loué la voiture à M^{me} Valliers-Gauthier était fermée pour les fêtes et nous n'avons pu obtenir qu'hier une copie du contrat de location ainsi que le nom de votre femme. Je vous assure, monsieur, que nous faisons tout notre possible pour la retrouver.

Sylvain ferme les yeux, frustré.

Tout ce temps perdu...

Il prend une profonde inspiration, s'exhortant au calme.

— Excusez-moi, je suis à cran ces jours-ci, reprend-il sur un ton plus posé. Je me trouve à Bonneval-sur-Arc, là où Clarisse vivait. Je viens immédiatement. Pouvez-vous me donner votre adresse ?

L'agente au téléphone lui fournit l'information demandée, qu'il prend en note sur un bloc. L'un des nombreux blocs-notes que Clarisse aime à semer partout où elle vit, songe-t-il alors qu'une nouvelle vague d'angoisse le traverse.

— Parfait, merci. J'arrive.

— Bien. On vous attend.

Il raccroche, pose son téléphone et serre les poings et la mâchoire à s'en faire mal.

Non. Elle ne peut pas être morte. Elle ne peut pas. Il le refuse.

Parce qu'il ne reste plus rien à faire dans la maison, il décide de partir pour Échirolles sur-le-champ. Inutile de perdre plus de temps, il ne trouvera pas plus d'indices ici.

Deux heures plus tard, il est en train de se garer devant le commissariat d'Échirolles quand son téléphone sonne de nouveau. Reconnaissant l'indicatif de Grenoble, il décroche aussitôt.

— Sylvain Gauthier.

— Bonjour monsieur Gauthier. Hervé Granger, commissariat de Grenoble.

— En quoi puis-je vous aider?

— Vous êtes bien l'époux de Clarisse Valliers-Gauthier?

Tout son être se fige.

— Oui, c'est moi. Vous avez des informations?

— J'ai mieux que des informations. Je l'ai, elle.

— Vous l'avez retrouvée? S'il vous plaît, dites-moi qu'elle va bien.

— Elle va aussi bien que possible, vu les circonstances.

— Les circonstances?

— M^{me} Valliers-Gauthier a eu un accident il y a quelques semaines et elle a perdu la mémoire. Physiquement, elle s'est remise de ses blessures, mais sa mémoire n'est pas totalement revenue.

— Mais elle est vivante?

— Oui.

À ce simple mot, Sylvain ferme les yeux et relâche un profond soupir, mordant son poing pour ne pas laisser l'émotion prendre le pas sur lui.

Merci...

— Je me trouve à Échirolles, les policiers du commissariat ici ont retrouvé sa voiture, je ne sais pas où exactement. Je peux être là dans dix minutes.

Un silence accueille la proposition de Sylvain. Il perçoit le malaise.

— Que se passe-t-il, inspecteur?

— Savez-vous ce qu'elle faisait sur cette route, seule, si loin de chez vous?

— J'ai eu un accident, il y a quelques semaines, en service. J'étais dans le coma, l'hôpital l'a appelée pour l'avertir et lui demander de venir à mon chevet, récite Sylvain, pour ce qui lui semble être la millième fois en quelques jours. Je pense qu'elle était en route vers l'hôpital pour venir à mon chevet quand sa voiture a dérapé.

— Vous pensez... Vous ne savez pas...

La méfiance dans la voix de l'inspecteur, à l'autre bout du fil, est perceptible.

— Nous étions... séparés, répond-il. Pourquoi ces questions? Ça ne peut pas attendre que j'arrive?

— Pourquoi étiez-vous séparés? demande l'inspecteur sans tenir compte de son interruption.

— Est-ce qu'il y a un problème, inspecteur?

— Je veux m'assurer qu'elle ne vous fuyait pas.

Les mots, assenés sans ménagement, frappent Sylvain de plein fouet.

— Pourquoi pensez-vous qu'elle pourrait me fuir?

— Son amnésie. Je pense qu'elle refoule quelque chose de très douloureux. Alors, je vous repose la question. Pourquoi êtes-vous séparés ? Pourquoi vivait-elle si loin de vous ?

— Je travaille pour la police, inspecteur.

— Je le sais. C'est pour ça que je vous pose la question comme ça, maintenant, et non ici au poste dans une salle d'interrogatoire. De policier à policier.

Sylvain lâche un rire amer.

— Si je lui voulais du mal, vous croyez vraiment que je vous dirais la vérité ? Je sais mentir. J'ai été formé pour ne rien laisser paraître.

— Moi aussi. Et je sais quand quelqu'un ment, même s'il s'agit d'un autre policier. Je sais très exactement qui vous êtes. Je me suis renseigné avant de vous appeler.

— Alors vous savez que mes états de service sont impeccables.

— Oui.

— Et... vous savez ce qui nous est arrivé ?

Il sent une hésitation chez son interlocuteur.

— Pas encore, admet-il. En revanche, je devine qu'il a dû se passer quelque chose de grave pour qu'un policier comme vous, avec des états de service comme les vôtres, prenne un congé sans soldé de plusieurs mois pour des raisons personnelles. Surtout après une arrestation comme celle que vous avez effectuée. Alors, dites-moi, monsieur Gauthier... Pourquoi votre femme est-elle partie à l'autre bout du pays ?

Sylvain ferme les yeux alors que les souvenirs remontent à la surface, la douleur l'envahissant tout entier, aussi vive qu'au premier jour.

— Parce que nous avons perdu notre enfant et qu'elle avait besoin de s'éloigner de moi pour vivre son deuil.

Il s'interrompt une fraction de seconde, puis lâche :

— Parce que d'une certaine manière, j'en étais le responsable.

Quelques années plus tôt...

— On l'a repéré. Il vient d'entrer dans un hôtel, à l'extérieur de la ville, et personne ne l'a vu ressortir. On s'apprête à y faire une descente.

Sylvain n'avait pas besoin que David lui en dise plus. Il savait exactement de qui il parlait : de l'Orfèvre. Leur dernière rencontre, quelques mois plus tôt, s'était soldée par une blessure superficielle pour lui et des dégâts beaucoup plus importants chez la complice du malfrat. Entre-temps, ils avaient redoublé d'efforts, multiplié les effectifs sur sa piste, fait appel à tous leurs indicateurs, en vain, jusqu'à présent. L'Orfèvre continuait de leur échapper. Ils savaient qu'il était resté dans la région pourtant. À force de jouer au chat et à la souris, ils avaient développé une certaine connaissance de sa psychologie et ils savaient que l'Orfèvre ne quitterait pas la région tant que sa complice serait encore dans le coma. Elle comptait trop pour lui. C'était probablement sa femme, même si aucun document ne le confirmait.

Et aux dernières nouvelles, M^{me} Orfèvre était toujours à l'hôpital et sous bonne garde.

— J'arrive tout de suite, déclara Sylvain. Donne-moi l'adresse, je te rejoins.

— Hors de question. On peut s'en sortir sans toi. Reste avec Clarisse.

— David, c'est aussi mon enquête et je veux la boucler. J'ai *besoin* de la boucler.

Besoin de savoir que lui et David avaient débarrassé le monde, dans lequel sa fille allait grandir, d'un criminel, et pas un enfant de chœur, celui-là. De manière automatique, Sylvain se tourna dans la direction de Clarisse, qui, paupières fermées et tête renversée, offrait l'image même de la sérénité, et de tout ce qu'il voulait protéger. Bien sûr, il y aura toujours un autre délinquant à poursuivre, un autre malfrat à coffrer, mais celui-ci, c'était le sien. L'Orfèvre lui appartenait, autant, si ce n'est plus, qu'à David: c'est lui, Sylvain, qui avait trouvé le corps de leur ancien collègue. Il voulait clore cette enquête avant de raccrocher: l'adrénaline et le danger, ce n'était plus pour lui. Il allait enfin accepter ce poste que son capitaine ne cessait de lui offrir.

— Clarisse comprendra, ajouta-t-il à l'intention de son collègue. C'est pour elle, pour nous, que je veux mettre le point final à cette enquête une bonne fois pour toutes.

— Il y a autre chose, Sylvain.

— Quoi donc?

— Je viens d'apprendre que M^{me} Orfèvre est morte hier à l'hôpital. Étouffée, alors qu'elle venait de sortir de son coma.

— C'est lui qui l'a tuée, lâcha Sylvain en fermant les yeux.

Ce n'était même pas une question.

— Oui, confirma David. Il ne voulait probablement pas risquer qu'elle le dénonce.

— Comment a-t-il pu faire ça? C'est sa femme. Il l'aimait, on le sait. Comment a-t-il pu la tuer froidement, comme ça?

— Il est fou, Sylvain.

Sans le moindre doute, mais même les fous ont des sentiments. À l'autre bout du fil, du bruit se fit entendre en arrière-plan. Les gars s'apprêtaient à partir en chasse.

— On en parlera plus tard, décida-t-il. Donne-moi l'adresse. Je vous rejoins.

David lui communiqua le nom et l'adresse d'un hôtel situé un peu à l'extérieur de la ville et Sylvain raccrocha.

— Amour de ma vie ? Je dois y aller. C'est important.

Clarisse ouvrit les yeux et le considéra avec un sourire, une lueur de compréhension dans le regard.

— Je m'en doutais un peu, dit-elle en se levant. Vas-y. Je vais rentrer en taxi. Ne t'inquiète pas pour moi. Mais promets-moi de faire très attention.

Sylvain prit le visage de Clarisse entre ses mains et déposa un baiser sur ses lèvres.

— Je te le promets.

Il fallut une bonne vingtaine de minutes à Sylvain, gyrophares allumés, mais sirène éteinte sur les derniers kilomètres pour ne pas alerter l'Orfèvre de sa présence, pour rejoindre l'adresse que David lui avait communiquée. Il stationna son véhicule à une rue de l'hôtel et rejoignit David non loin de l'entrée du bâtiment.

— Les gars en planque ne l'ont toujours pas vu ressortir, l'informa-t-il à la seconde où Sylvain apparut à côté de lui, arme dégainée, enfilant le gilet pare-balles qu'un agent lui tendait.

— On y va alors ?

— On y va.

D'un seul mouvement, David, Sylvain et le groupe d'agents pénétrèrent dans l'hôtel, mandat dans une main, arme dans l'autre, et investirent le hall, s'engouffrant dans les escaliers tandis que plusieurs agents immobilisaient les ascenseurs et que d'autres, à l'extérieur, surveillaient les moindres issues de l'hôtel. Cette fois-ci, il ne pourrait pas leur échapper.

D'un même mouvement, ils grimpèrent les marches quatre à quatre jusqu'à l'étage auquel se trouvait la chambre de l'Orfèvre, enfoncèrent la porte et se déversèrent dans la pièce, qu'ils trouvèrent vide. Tandis que David vérifiait la salle de bain, Sylvain ouvrait les placards, les fenêtres, vérifiant tous les endroits possibles et imaginables dans lesquels le criminel pourrait s'être faufilé, jurant entre ses dents lorsque ses recherches n'aboutissaient à rien.

— Merde. Il nous a filé entre les doigts. Encore ! lâcha-t-il en se retenant à grand-peine de donner un violent coup de poing dans le plâtre du mur.

Tandis que David inspectait la chambre, Sylvain donna l'ordre à plusieurs agents de fouiller l'hôtel de fond en comble, même s'il était convaincu en son for intérieur que c'était inutile, que l'Orfèvre avait depuis longtemps quitté les lieux, qu'il avait dû repérer la surveillance qu'ils avaient mise en place à la seconde où ils avaient su qu'il était entré dans cet hôtel.

Bon sang... encore un coup dans l'eau...

— Sylvain ? appela David d'une voix blanche. Je crois que tu devrais venir voir ça.

Sans attendre une seconde, Sylvain pénétra de nouveau dans la pièce et s'approcha de David, qui explorait le contenu des tiroirs d'une commode. Son sang se figea dans ses veines et la peur s'empara de lui.

Là, étalées sur le bois, des photos, de lui, de Clarisse. Des photos de surveillance. Des photos intimes. Toutes des photos récentes. Et collée sur l'une d'elles datant d'hier, sur laquelle Clarisse figurait, souriante, en train de cuisiner, une note recouverte d'une écriture en caractères d'imprimerie : « Devinez où je me trouve, inspecteur. À vous de souffrir à présent. »

— Clarisse... Bon sang, Clarisse !

Il n'avait pas fini sa phrase qu'il était déjà en train de courir vers sa voiture, téléphone en main, à composer le numéro de sa femme. David le talonnait.

— Décroche, Clarisse ! décroche, supplia-t-il entre ses dents alors que les sonneries s'égrenaient dans le vide, l'une après l'autre, inexorablement.

Enfin, Clarisse décrocha.

— Quitte la maison, Clarisse ! hurla-t-il presque dans l'appareil, sans lui laisser le temps de dire un mot. Tout de suite !

— Mille excuses, inspecteur, répondit une voix masculine qui lui glaça le sang, mais Clarisse n'est pas disponible pour répondre pour le moment. Puis-je prendre un message ?

Le cœur de Sylvain s'arrêta de battre dans sa cage thoracique.

— Si tu la touches..., menaça-t-il entre ses dents, tandis que la peur lui vrillait plus que jamais les entrailles.

Sans lâcher le téléphone, il sauta dans sa voiture, mit le contact et démarra en trombe.

— Vous ferez quoi, inspecteur ? disait pendant ce temps l'Orfèvre, sur un ton volontairement provocateur. Rien du tout.

Vous ne pouvez rien faire. C'est moi qui ai toutes les cartes en main. Et puis, une vie pour une vie, ce n'est que justice, n'est-ce pas?

— Ne parle pas de justice. Tu ne sais pas de quoi tu parles. Tu as tué la femme que tu aimais.

L'Orfèvre lâcha un rire.

— Et croyez-moi, ça m'a coûté de le faire. Bien plus que ce que vous ne pourrez jamais imaginer. Elle était tout pour moi. Mais je devais le faire. Et à présent, je vais vous faire payer ce que vous m'avez obligé à faire. Alors, cher inspecteur, je vous conseille fortement de vous dépêcher si vous ne voulez pas retrouver votre femme dans le même état que la mienne.

Et sur ces mots, il raccrocha. Sylvain essaya de rappeler, mais il tomba systématiquement sur la messagerie. Il composa le numéro de David.

— Il est chez moi. Il a Clarisse.

— Je te suis. J'ai aussi envoyé des patrouilles chez toi, mais tu vas probablement arriver plus vite qu'elles. Ne fais rien d'insensé, Sylvain. Attends des renforts avant d'entrer.

— Hors de question! C'est ma femme! Je dois la sortir de là!

David ne répondit rien et Sylvain raccrocha, appuyant à fond sur l'accélérateur.

Moins de dix minutes plus tard, il pénétrait en trombe dans leur maison.

— Clarisse! hurla-t-il, arme au poing, sans prendre la peine de se cacher, de se protéger ou de dissimuler sa présence.

Il s'en fichait que l'Orfèvre sache qu'il était là. Au contraire, il voulait qu'il soit au courant, il voulait qu'il se montre, qu'il vienne l'affronter, lui. Qu'il libère sa femme.

Pourvu que je n'arrive pas trop tard...

— Joli temps, inspecteur... je suis impressionné par votre rapidité. Vous avez dû en griller, des feux rouges. Tssss... quelle inconscience... imaginez le nombre d'accidents que vous auriez pu causer! Décidément, vous méritez bien votre surnom de Tête brûlée.

Sylvain se figea et se tourna dans la direction de la voix, qui venait du salon.

Clarisse était là, mains attachées, un bâillon dans la bouche et le canon d'un automatique sur la tempe. Elle faisait office de bouclier à l'Orfèvre. Aussitôt, Sylvain braqua son arme sur lui, tout en scrutant sa femme du regard afin de déceler toute trace de sang, de contusion, de blessure.

À son grand soulagement, il n'en vit aucune.

— Clarisse..., murmura-t-il.

Elle avait peur. Il le voyait dans son regard, dans les larmes qui perlaient au coin de ses paupières, dans sa respiration saccadée. Il contracta les mâchoires, cherchant à contenir sa colère.

— Lâche-la, lança-t-il sur un ton dur en ajustant sa visée sur le front de l'Orfèvre.

Il avait toujours été un excellent tireur et, dans toute autre circonstance, il aurait tenté sa chance, sachant qu'il ferait mouche à coup sûr. Mais pas aujourd'hui. L'enjeu était trop grand. Il ne pouvait pas risquer de blesser Clarisse.

— Dans trente secondes, la maison sera encerclée de patrouilles de police. Tu n'as aucune issue, aucun moyen de t'en sortir vivant. Lâche-la, répéta-t-il, et rends-toi. Le juge saura se montrer clément.

— Parce que tu penses sincèrement que je vais gentiment obéir ? Après ce que tu m'as obligé à faire ? rétorqua l'Orfèvre, abandonnant le vouvoiement. Dans tes rêves, inspecteur. Dans tes rêves.

— Je ne t'ai obligé à rien du tout. Tu as pris la décision de la tuer tout seul, comme un grand. Tu as fait ton choix, assume-le et laisse-nous en dehors de tes cas de conscience. Lâche-la. Je ne le répéterai pas. La prochaine fois, je tire. Et puisque tu me connais si bien, tu sais que je ne rate jamais ma cible.

— Tu n'oseras pas, rétorqua l'Orfèvre en bousculant Clarisse pour l'immobiliser devant lui. Tu as trop peur de faire du mal à ta femme... et à elle, ajouta-t-il en caressant le ventre de Clarisse de la bouche du canon.

Sylvain vit rouge. Il voulut lui sauter dessus, là, tout de suite, mais sa volonté et ses années de métier lui permirent de se maîtriser. Il pourrait supporter de prendre une balle. Il ne le supporterait pas si c'était Clarisse qui la prenait.

À cet instant, le bruit d'une sirène et le crissement de pneus se firent entendre à l'extérieur et Sylvain poussa intérieurement un soupir de soulagement. Les renforts étaient arrivés. Son regard se riva à celui de Clarisse, comme pour lui dire de tenir bon, que tout allait bientôt être fini, qu'il allait la sauver. Elle hocha imperceptiblement la tête.

Mais soudain, son visage apeuré se crispa et, poussant un cri de douleur, elle se plia en deux, ramenant autant qu'elle pouvait ses mains sur son ventre. En une fraction de seconde, Sylvain dut décider s'il plongeait vers Clarisse ou vers l'Orfèvre. Son instinct

de policier prit le dessus sur son cœur et, profitant de l'effet de surprise, il sauta sur l'Orfèvre pour le désarmer et le maîtriser, tout en l'éloignant de sa femme le plus possible.

Les quelques minutes qui suivirent allaient pour toujours rester gravées dans l'esprit de Sylvain.

Un combat au corps à corps s'engagea entre lui et l'Orfèvre, sans que ni l'un ni l'autre lâche son arme. Des coups de poing fusèrent. Des cris résonnèrent. Un coup de feu retentit. Un hurlement aigu s'éleva.

Animé par une puissance plus grande que lui, mû par la colère et le besoin de protéger Clarisse, Sylvain frappait de toutes ses forces, cognait, remettait tous les coups de poing et les coups de crosse, tentant de désarmer et de maîtriser son opposant, qui s'avérait bien plus fort qu'il ne l'avait estimé et qui lui résistait. Le temps semblait s'être distendu. Tout se déroulait au ralenti. Du coin de l'œil, il vit Clarisse s'effondrer.

— Clarisse ! hurla-t-il, la rage décuplant son énergie.

Avec l'aide des agents arrivés en renfort, le combat ne dura que quelques instants de plus. Assenant un ultime coup de crosse sur la tempe de l'Orfèvre, Sylvain parvint à l'assommer suffisamment pour qu'il cesse de se débattre. Tandis que David et deux agents passaient les menottes au malfaiteur et lui lisaient ses droits, Sylvain se précipita vers Clarisse, allongée au sol, recroquevillée sur elle-même.

La terreur au ventre, il remarqua que du sang s'échappait en abondance d'une blessure qu'il ne parvenait pas à identifier.

— Clarisse, murmura-t-il, en examinant sa femme tout en la pressant contre lui. Tu saignes...

— J'ai mal...

— Où? Où as-tu mal? demanda-t-il.

Puis, en sortant son téléphone miraculeusement intact de sa poche, il appela une ambulance.

— Je ne sais pas, répondit Clarisse faiblement. Au ventre... Nina... Sylvain... sauve Nina... je t'en prie...

Lorsque l'on décrocha, il résuma la situation en aussi peu de mots que possible, donna l'adresse, décrivit l'état de Clarisse.

— Dépêchez-vous..., termina-t-il. S'il vous plaît, dépêchez-vous...

Il n'attendit même pas que la personne à l'autre bout du fil réponde. Laissant tomber son téléphone, il reprit Clarisse dans ses bras,

— Ça va aller, mon amour..., murmura-t-il en la pressant contre son torse, caressant ses cheveux avec une sensation d'impuissance qui lui tordait les tripes. L'ambulance va bientôt arriver...



Clarisse se réveilla une première fois en salle de réanimation, de nombreuses heures plus tard.

Désorientée, le corps douloureux, elle ouvrit les yeux, mais tout lui semblait étrange. Cette grande pièce blanche, ces machines qui bipaient... elle avait du mal à se rappeler ce qui s'était passé.

— Sylvain? appela-t-elle faiblement.

Une masse blanche apparut à ses côtés.

— Bon retour parmi nous, madame Gauthier. Votre mari vous attend, nous allons bientôt vous ramener dans votre chambre.

Sa chambre... quelle chambre ? Ah, oui, elle était à l'hôpital. Pourquoi, déjà ? Instinctivement, elle voulut se toucher le ventre, mais c'était comme si sa main pesait une tonne. Elle ne parvenait pas à la lever.

— Et... Nina ? demanda-t-elle encore. Comment va... ma fille ?

— Reposez-vous, madame, vous êtes encore faible. Vous nous avez fait une sacrée frayeur. Vous devez reprendre des forces.

— Ma fille...

Mais les ténèbres l'envahirent de nouveau avant qu'elle ne puisse entendre la réponse de l'infirmière.

Elle se sentait un peu plus alerte lorsqu'elle ouvrit de nouveau les yeux quelques heures plus tard. À ses côtés, Sylvain attendait, le regard fixé sur elle. Ses yeux étaient rougis et des larmes roulaient encore sur son visage dévasté. Il se précipita lorsqu'elle appela son prénom, la serrant contre lui en faisant totalement fi des différentes machines auxquelles elle était branchée.

— Si tu savais comme j'ai eu peur...

Clarisse referma faiblement ses bras autour de lui. Elle pouvait sentir ses larmes mouiller son cou et ses bras l'enserraient si fort que c'en était presque douloureux. Il avait vraiment dû craindre pour elle, songea-t-elle. Elle essaya de se rappeler ce qu'il s'était passé, mais elle avait si mal à la tête... elle avait du mal à réfléchir.

— Tout va bien, dit-elle automatiquement. Je vais bien... Je suis là.

Sylvain s'écarta d'elle et l'embrassa, d'un baiser mouillé et rempli de toute l'inquiétude, du désespoir, de la peur qu'il avait ressentis.

— On a bien failli te perdre, dit-il encore.

Clarisse tenta de se redresser, découvrit qu'elle était encore un peu trop faible pour ça, se releva quand même et, par réflexe, porta une main à son ventre. Il n'était plus aussi rebondi qu'avant et elle ne sentait plus sa fille à l'intérieur. Elle sentit la panique l'envahir et parcourut fébrilement la pièce du regard, la peur s'enfonçant un peu plus dans ses entrailles lorsqu'elle n'y trouva pas ce qu'elle cherchait.

— Et Nina ? demanda-t-elle d'une voix aiguë, tournant la tête dans tous les sens. Où est Nina ?

— Clarisse...

Soudain, la mémoire lui revint. L'agresseur qui s'insinue dans sa maison, le pistolet sur sa tempe. La peur qui se répand en elle. Le soulagement de voir Sylvain arriver. La première douleur dans son ventre, telles des crampes. Sylvain qui se bat avec l'Orfèvre. Puis, la seconde douleur, un million de fois plus intense, comme si on lui enfonçait un pic à glace dans l'abdomen. Le trajet dans l'ambulance. Le noir qui l'envahit.

— Oh mon Dieu, Nina ! Où est-elle ? Sylvain, où est-elle ?

Tout en parlant, Clarisse cherchait à se lever, à sortir ses jambes de son lit, à obliger son corps à faire ce qu'elle lui demandait. Elle voulait voir sa fille. Elle voulait la voir tout de suite.

Deux mains la retinrent alors qu'elle chancelait et l'obligèrent à s'allonger.

— Non, Sylvain, qu'est-ce que tu fais ? Je dois aller voir Nina, elle a besoin de moi.

— Clarisse...

— Pourquoi tu m'empêches de me lever ? Laisse-moi ! Sylvain ! Laisse-moi...

— Clarisse !

Une peur sourde s'insinuait dans toutes les cellules de Clarisse.

— Que se passe-t-il, Sylvain ? Où est Nina ?

Des larmes commençaient à apparaître dans sa voix et la peur faisait battre son cœur à toute vitesse. La détresse sur le visage de Sylvain lui tordait le ventre, autant que ses larmes. La gorge de Clarisse se serra et ses yeux se mirent à pleurer d'eux-mêmes.

— Où est Nina ? demanda-t-elle encore, d'une voix suppliante. Dis-moi qu'elle est quelque part... s'il te plaît, dis-moi qu'elle est en couveuse...

— Je suis désolé, Clarisse, murmura-t-il d'une voix chargée de détresse, les larmes coulant de plus belle sur ses joues. Je suis désolé, mon amour.

— Non... non, dis-moi que ce n'est pas ça. Dis-moi qu'elle est vivante. Dis-moi qu'elle est quelque part dans cet hôpital. Que je dois juste attendre avant de la voir. Dis-moi qu'elle n'a rien.

— Je suis désolé...

— Non...

Clarisse avait l'impression de sentir son corps s'effriter, son cœur se déchirer en un million de morceaux. Elle n'avait jamais connu de douleur aussi intense, aussi dévastatrice. Elle se débattait contre Sylvain, qui continuait de la retenir contre lui. Elle voulait voir Nina, la toucher, la sentir. Elle refusait de croire ce qu'il lui disait. C'était faux, c'était forcément faux. Nina ne pouvait pas avoir cessé d'exister. Sylvain lui mentait, lui cachait la vérité. Sa fille était forcément quelque part. Il y a encore quelques heures, elle sentait Nina lui donner des coups de pied vigoureux, bouger dans tous les sens. Elle ne pouvait pas... elle ne pouvait pas...

Un sanglot s'échappa de sa gorge, puis un autre.

— Nina ! crie-t-elle. Rendez-moi ma fille... Mon bébé...

Clarisse continuait de se débattre, mais de plus en plus mollement, ses cris de souffrance s'espacient. Sylvain continuait de pleurer, tout en la gardant dans ses bras, en la protégeant d'elle-même, murmurant encore et encore qu'il était désolé, lui demandant pardon. La douleur de Clarisse se faisait de plus en plus intense. Elle cessa de se débattre et s'abattit contre Sylvain, pleurant à gros sanglots, hurlant soudainement si fort que les médecins, alertés, accoururent dans sa chambre.

La suite resterait pour toujours floue dans la tête de Clarisse. Les médecins lui parlèrent, lui expliquèrent ce qui s'était passé. La balle l'avait touchée au ventre, se logeant dans le placenta. L'hémorragie, l'accouchement en urgence, pour lui sauver la vie, à elle. L'impossibilité de sauver celle de Nina. Prostrée, vidée, triste à en mourir, Clarisse écoutait sans rien dire. La tête complètement ailleurs, perdue dans sa douleur, dans sa détresse, elle ne retint pas la moitié de ce que lui dirent les médecins. Peu importait, de toute façon. Le résultat était là.

Elle n'était plus rien. Elle était vide. Sans enfant, ni dans son ventre, ni dans ses bras.

Elle n'avait pas réussi à la protéger. *Sylvain et elle* n'avaient pas réussi à la protéger. Avant même sa naissance, Nina n'avait pas pu compter sur ses parents.

Ils l'avaient tuée.

Clarisse voulut mourir.



10

Juliette

— Quelques semaines après sa sortie d'hôpital, elle a fait ses valises et est partie.

Incapable de me retenir plus longtemps, je laisse sortir les sanglots qui s'accumulent dans ma gorge depuis que Sylvain a commencé son récit.

Je me souviens, à présent.

De tout.

Le voile se lève, le brouillard se dissipe et ma vie d'avant mon amnésie me revient dans son intégralité, d'un seul coup. Dans les paroles de Sylvain, qu'il prononce d'une voix rauque, serrée, je peux percevoir une douleur indicible, similaire à celle qui m'a traversée à tant de reprises depuis que j'ai rouvert les yeux pour la première fois après cet accident. Ses paroles me ramènent les souvenirs, un à un, comme autant de coups de couteau qui me transpercent le cœur et le ventre.

Comment ai-je pu oublier ?

Comment ai-je pu oublier l'événement le plus tragique, le plus horrible, le plus douloureux de ma vie ?

Comment ai-je pu oublier Nina ?

Comment ai-je pu l'oublier, lui ?

À l'autre bout du fil, le silence qui suit mon trop-plein de larmes se fait assourdissant.

— Clarisse ? Tu es là ?

Mon regard embué de larmes croise celui de l'inspecteur Granger, qui hoche discrètement la tête.

— Je suis là, soufflé-je.

— Merci..., lâche Sylvain, sa voix plus serrée que jamais. J'ai cru... j'ai cru t'avoir perdue pour toujours. Je n'aurais pas pu vivre dans un monde où tu n'existes plus... Je pourrais survivre si tu m'avais oublié. Mais si tu avais été morte... Clarisse... je n'aurais pas supporté de te perdre... pas après Nina...

— Je suis là... je... je me souviens, maintenant. De tout. De toi, de nous. D'elle...

Avec tact, l'inspecteur se lève et quitte le bureau, refermant silencieusement la porte derrière lui. Je ramène le téléphone vers moi et colle le combiné à mon oreille.

— Est-ce que... tu m'en veux encore? demande la voix de Sylvain.

— Je ne sais pas, avoué-je. Je ne crois pas. Mais j'ai tellement mal...

— Moi aussi..., chuchote Sylvain.

Je ferme les yeux, laissant le son de sa voix m'envelopper tout entière, cette voix que j'ai si souvent entendue dans mes rêves sans parvenir à lui donner de véritable incarnation, cette voix que j'ai si souvent appelée de mes vœux, cette voix que j'ai tellement aimée, sans laquelle je ne pensais pas pouvoir vivre.

— Tu me manques, Clarisse...

Je ne dis rien. Il me manque, lui aussi. Tellement. Mais une part de moi est encore hésitante. C'est Clarisse qui lui manque. Pas Juliette. Et là, tout de suite, même si tous mes souvenirs sont revenus, je sais, à l'intérieur de moi, que je ne suis plus la même. Que cette expérience m'a complètement changée.

Aimera-t-il la nouvelle Clarisse autant qu'il a aimé l'ancienne ? Saurai-je l'aimer autant que je l'aimais avant ?

— Que s'est-il passé ? demande-t-il, comme s'il devinait la nature de mes pensées, de mes questionnements. Que s'est-il passé quand l'hôpital t'a appelée ?

— J'ai pris la voiture sans même réfléchir au fait qu'il pleuvait et que les routes étaient dangereuses. Je roulais trop vite. J'étais pressée. J'avais peur de te perdre. Je crois qu'un animal a traversé devant moi, j'ai freiné pour l'éviter et j'ai eu un accident. Je me souviens de m'être extirpée de la voiture et d'avoir marché dans la pluie verglaçante, en coupant au travers de la forêt, pendant une éternité, jusqu'à atteindre le bas de la montagne et la route principale. Hugo et Allie se sont arrêtés en me voyant et ils m'ont conduite à l'hôpital. J'ai perdu connaissance et, quand je me suis réveillée, j'avais oublié qui j'étais. Pendant longtemps, tout ce que j'ai eu pour me convaincre que j'avais eu une vie avant, c'était un souvenir, de nous, sur la plage. On dansait, on riait. Tu me disais que tu m'aimais.

— Je me souviens de ce jour-là, murmure Sylvain.

— J'avais tout oublié. L'agression, Nina. Je ne me suis même pas posé la question de la cicatrice sur mon ventre. Je pensais... que c'était dû à l'accident. Les souvenirs sont revenus petit à petit. Longtemps, j'ai cru que j'étais seule au monde. Que tu n'existaits pas. Que je t'avais inventé. Que personne ne me cherchait.

— Mais je te cherchais. Il m'a fallu plusieurs semaines pour sortir du coma, après l'accident. Mais dès que j'ai ouvert les yeux, je t'ai cherchée. Je savais que quelque chose était arrivé. Je le sentais.

— Toi, comment t'es-tu retrouvé dans le coma ?

Je sens son hésitation de l'autre côté du fil.

— Tu te souviens de l'Orfèvre ?

— Le cambrioleur que tu traquais ? Celui qui...

— Oui.

Je ferme les yeux, ravalant la douleur que le souvenir ramène en moi.

— Vous ne l'aviez pas arrêté ?

— Il s'était enfui, pendant son transfert vers la prison. Mais on a fini par le retrouver à force de le pister sans relâche. Ce jour-là, on l'a pris en chasse, David conduisait, il a été touché... On a eu un grave accident. J'ai été dans le coma pendant plusieurs semaines. David m'a assuré que nos collègues avaient fini par l'arrêter. Pour de bon, cette fois.

— Alors... tu ne crains plus rien ?

— Pas de lui, non.

Je saisiss le sens derrière sa réponse.

Il est policier, c'est dans son sang. Il y aura toujours une autre source de danger, un autre malfrat à attraper, une autre enquête à mener. Il y a longtemps, bien longtemps de cela, j'avais accepté cet état des choses, parce que je n'envisageais pas de vivre sans lui. Parce que l'amour que je ressentais pour lui était plus fort que la peur. Si j'avais su ce que l'avenir nous réservait, me serais-je engagée de la même façon ? Probablement que oui.

Et aujourd’hui ? me demandé-je.

Suis-je toujours capable d’accepter les aléas de son métier, après ce qu’il nous en a coûté ?

Je ne sais pas.

J’ai besoin de temps pour le savoir. Besoin de réapprendre à me connaître, à le connaître. Besoin de faire le point sur ma vie, sur moi, afin de décider de ce que je veux pour mon avenir.

— Qu’est-ce qu’il se passe maintenant ? demande-t-il, comme s’il lisait une fois encore dans mes pensées.

— Je ne sais pas, répliqué-je avec honnêteté. Je ne sais pas. J’ai besoin de temps. Je ne sais pas vraiment par quel bout reprendre ma vie, ni même... si je veux la reprendre.

J’ai conscience que les paroles que je prononce lui font probablement l’effet d’un couteau qui lui transperce le cœur.

— Je comprends, c’est complètement normal.

Il s’interrompt et, pendant un court instant, le silence retombe entre nous.

— Je t’attendrai, Clarisse. Aussi longtemps qu’il le faudra. Et quand tu auras décidé, quelle que soit ta décision, je serai là pour te soutenir.

Comme il l’a toujours été...

— Merci, dis-je seulement.

— Et si jamais tu veux discuter, appelle-moi. Je te promets de tout te dire, sans rien cacher, peu importe la question. Au cas où tu aurais encore des trous de mémoire.

— Merci.

— Il y a... je suis à Échirolles, au commissariat. Ils ont trouvé ta voiture.

— J'ai entendu, oui.

— Veux-tu... que je m'en occupe ? Maintenant qu'on sait où tu es, et ce qui t'est arrivé, le problème n'est plus si pressant. Mais il va sûrement y avoir des papiers à remplir, des déclarations à faire.

— Je peux m'en charger, dis-je prudemment, peu désireuse de passer pour une ingrate.

— D'accord, je vais le leur dire et leur donner le numéro du commissariat.

— Merci.

— Je vais passer quelques jours à Grenoble. Si jamais... si jamais tu as besoin de quoi que ce soit...

— Oui, d'accord.

— À bientôt, Clarisse.

— Oui.

Nous restons en ligne encore quelques instants sans rien dire, puis Sylvain murmure «Je t'aime» et il raccroche.

Je reste seule dans le bureau de l'inspecteur, avec mes souvenirs, le cœur gros, le ventre vide, des larmes sur les joues et un million de questions sans réponses qui tournent dans ma tête.

Encore.

Je ne sais combien de temps s'écoule avant que l'inspecteur Granger revienne dans le bureau. J'entends la porte s'ouvrir et se refermer derrière mon dos, puis il s'installe sur le fauteuil à côté du mien.

— Ça va ? demande-t-il avec douceur et sollicitude.

— Je ne sais pas, avoué-je. Je crois que oui, dans un sens, mais... je me sens un peu... dépassée. Tout ce temps, j'ai attendu de me souvenir, j'ai espéré que ma mémoire revienne, et à présent que c'est le cas... je ne sais plus ce que je ressens, ni par quel bout prendre les choses. J'ai... j'ai du mal à croire que j'ai pu oublier... tout ça. Elle, surtout.

Je ne prononce pas son nom, mais je sais que l'inspecteur comprend ce que je veux dire.

— Ça fait beaucoup d'informations en même temps, c'est parfaitement normal de vous sentir dépassée et perdue... Écoutez, reprend-il après une courte pause, il n'y a rien que vous puissiez faire de plus aujourd'hui, c'est dimanche. Laissez-vous un peu de temps pour digérer tout ça et reprendre possession de vos souvenirs. Ils doivent encore vous sembler un peu étrangers pour le moment. Parlez-en avec Allie, ou avec quelqu'un d'autre. Ça vous aidera à faire le tri et à absorber tout ce qui vient de se passer. Et demain, ou après-demain, quand vous vous sentirez prête, revenez me voir et je vous emmènerai là où vous viviez avant votre accident, pour récupérer vos affaires et les rapporter, si vous le souhaitez, ou vous aider à vous y installer de nouveau, si c'est ce que vous préférez. Je peux même envoyer quelqu'un les chercher pour vous, si vous ne vous sentez pas encore prête à y retourner. Je m'occuperai de toutes les démarches, je vous le promets. Mais plus tard. Pour le moment, prenez du temps pour vous, d'accord ?

— Oui, merci, dis-je, non sans une bonne dose de soulagement.

— Avez-vous faim ? Il est presque treize heures, je vous emmène déjeuner quelque part ?

— C'est gentil, inspecteur, mais je crois que... je crois que je préfère être seule pour le moment, pour faire le tri dans ma tête. Je vais aller marcher un peu et retrouver Allie. J'aimerais aussi rendre visite à Emmeline et voir ses bébés.

— Ça va aller? À l'hôpital?

Il n'a pas besoin d'expliciter le sens de sa question, je comprends tout de suite qu'il fait référence au décès de ma fille.

— Ça va être l'occasion de le découvrir, n'est-ce pas?

En réalité, à présent que j'ai recouvré la mémoire, je n'ai pas la moindre idée de ce que cela va me faire que de voir Emmeline avec ses garçons, si le spectacle va réveiller le traumatisme. Vais-je devoir repasser par toutes les phases du deuil? Ou mon amnésie aura-t-elle permis, à tout le moins, de m'aider à reprendre pied sur la douleur et à continuer d'avancer? Je n'ai aucune idée de ce dont demain sera fait.

Une chose est sûre toutefois: ces craintes ne m'empêcheront pas d'aller rendre visite à Emmeline.

Je marche longtemps après avoir quitté le commissariat, et sans vraiment regarder où je vais. Dans ma tête, mes pensées tournent dans tous les sens. Les souvenirs de Sylvain, de notre histoire, me reviennent l'un après l'autre. Notre rencontre dans la boulangerie-café, les messages dans les origamis, la fête foraine. Le soir où il m'a proposé de vivre avec lui, le matin où il m'a demandé ma main. Les balades sur la plage. Le tourbillon des sentiments, de la vie, de notre amour. Notre mariage. Le jour où je lui ai annoncé qu'il allait être papa. Je me souviens de tout, des moments comme des émotions qui les accompagnent. Petit à petit, j'ai l'impression de me réapproprier ma vie, mon passé, mon histoire, mes deuils, mes peines, mais aussi mes joies et mes bonheurs. Je peux ainsi faire le point sur ma vie, sans que les pertes, les peines et les traumatismes n'occultent tout le reste.

Souvent, mon esprit retourne sur la question que m'a posée Sylvain. «Est-ce que tu m'en veux?»

Je cherche la réponse en moi et je réalise que non, je ne lui en veux pas. Je ne lui en veux plus. Je sais, parce que je m'en souviens, que je n'ai pas pu m'empêcher de le tenir pour responsable... au début, quand la douleur était si forte que respirer était devenu difficile et que j'avais l'impression que plus jamais je ne m'arrêterais de pleurer. Je l'ai tenu pour responsable parce que j'avais besoin d'un coupable, besoin de blâmer quelqu'un. *Et s'il avait réussi à l'arrêter avant? Et s'il était arrivé quelques minutes plus tôt? Et s'il avait pris d'autres décisions... Et si?...*

Je ne réalisais pas, alors, qu'il souffrait autant que moi, si ce n'est plus, que la culpabilité le rongeait, s'ajoutant au deuil de Nina et à la peur de me perdre. De mon côté, mon amnésie m'a permis, d'une certaine manière, de donner un peu de répit à mon âme, de lui offrir quelques semaines pour se réparer. Lui n'a pas eu cette possibilité, cette chance, même. Tout ce temps, pendant l'agression, à l'hôpital, quand je suis partie, il a dû vivre un enfer, et parce que j'ai eu besoin de partir, parce que j'ai eu besoin de vivre seule mon deuil et mon traumatisme, il a dû tout endurer sans le moindre soutien et, j'en suis convaincue, accablé par une culpabilité sans nom.

En fait, c'est même moi qui devrais lui demander pardon de l'avoir ainsi abandonné.

Tout en marchant, je cherche à me souvenir de cette année que j'ai passée loin de lui, renfermée sur moi-même, coupée du monde, de mes amis, sous couvert de me rétablir, de faire mon deuil, d'exorciser la douleur par l'écriture. Lorsque je cherche en moi, je me souviens du manque de Nina, de la colère face à cette vie qui lui a été volée, qui *nous* a été volée. Je me souviens de soirées

entières à pleurer, persuadée de ne plus jamais pouvoir m'arrêter, de ce vide si grand, si douloureux, au point où je ne pensais plus jamais pouvoir me sentir de nouveau entière.

Mais je me souviens aussi du manque de Sylvain, du manque de sa présence, de son sourire, de ses bras autour de moi, de tout ce qui venait de lui et qui avait sur moi l'effet d'un cocon protecteur.

Je crois qu'en perdant Nina, j'ai oublié en partie combien Sylvain m'était important. Aussi paradoxal que cela semble, mon amnésie m'a aidée à m'en souvenir.

Peut-être qu'au lieu de me détruire, cet accident m'a sauvée.



Allie, Hugo et Maé s'apprêtent à partir pour l'hôpital lorsque je pousse la porte de la maison.

— Juliette ! s'exclame Maé. Tu arrives juste à temps ! On va voir les bébés d'Emmeline ! Tu viens ?

— Je ne manquerais ça pour rien au monde, la rassuré-je.

— Est-ce que tout va bien ? me demande Allie, tout bas, scrutant mon visage avec inquiétude, tandis que nous nous dirigeons ensemble vers sa voiture. Que t'a dit Hervé ?

— Tout va bien, ne te tracasse pas ! Je vous dirai tout avec Emmeline. C'est trop long pour être raconté deux fois.

— Oh là là ! J'espère tellement que tu vas nous dire que Hervé t'a retrouvée !

— Pas Hervé tout seul, mais oui. Je sais qui je suis. Je me souviens de tout.

— Non ? C'est pas vrai ? Je veux tout savoir !

— Je te dirai, promis.

Au fond de moi, pourtant, je songe qu'elle sera sûrement moins enthousiaste quand elle saura le fin mot de ma tragique histoire.

Le trajet jusqu'à l'hôpital se fait dans l'excitation générale : celle de Maé de voir des bébés, jumeaux de surcroît (« Tu te rends compte, maman ! C'est la première fois que je vois des bébés ! Tu crois qu'ils vont être exactement pareils ? »). Celle d'Allie, de nous présenter officiellement les jumeaux d'Emmeline, mais aussi, je le vois à la manière dont elle se retourne régulièrement pour me sourire, à l'idée de découvrir ce que j'ai à raconter. Et la mienne, parce qu'au-delà de l'appréhension que je ressens partout en moi à l'idée que, peut-être, de voir les jumeaux raviverait, de nouveau et avec autant d'intensité que la première fois, la douleur de mon propre deuil, j'ai vraiment très, *très* hâte de faire connaissance avec ces deux mini-Emmeline et de voir la joie sur le visage de mon amie. Seul Hugo garde une certaine mesure : un exploit, vu le niveau d'excitation de sa fille.

Lorsque nous arrivons, Hugo et Allie doivent modérer les ardeurs de Maé, qui, sans cela, aurait déboulé dans la maternité comme un boulet de canon, renversant tout sur son passage dans son impatience à prendre les jumeaux dans ses bras. « Seulement si Emmeline accepte », ne manque pas de lui rappeler Hugo. Nous suivons Allie jusqu'à la chambre où Emmeline a été installée avec ses garçons. Nous cognons doucement à la porte et entrons à pas de loup en entendant, au travers du battant, la voix d'Emmeline nous enjoindre d'entrer.

— Tu te souviens de ce qu'on a dit, ma puce, rappelle Allie à Maé. Ne parle pas trop fort et ne fais pas de gestes brusques, pour ne pas les effrayer. Un accouchement, c'est quelque chose d'éprouvant, pour la maman comme pour les bébés, alors il faut faire très attention à ne pas les brusquer. D'accord ?

— Oui, j'ai compris ! Je vais être silencieuse, répond Maé dans un murmure qui a probablement alerté tout l'hôpital. Coucou Emmeline, poursuit-elle sur le même ton.

Allie échange un regard amusé avec Emmeline et celle-ci répond, d'une voix fatiguée :

— Coucou ma chérie ! Je suis contente que vous soyez venus !

— Je crois qu'aucune autre option n'aurait été possible avec ce petit diable impatient. On ne la tient plus, depuis que je lui ai dit que tu avais donné naissance à deux beaux garçons. Louise n'est pas là ?

— Elle n'est pas encore revenue, répond la jeune maman. Je lui ai demandé de faire son tour plus tard, pour qu'elle ne se fatigue pas trop. Elle n'est plus toute jeune ...

— Ils sont où, tes bébés, Emmeline ? demande Maé.

— Ils sont là, répond celle-ci en désignant des bassinets en plastique transparent, à côté de son lit.

— Papa, papa, tu me portes ? Pour que je puisse les voir ?

Hugo s'exécute et prend Maé dans ses bras.

— Oh, qu'ils sont beaux ! Ils sont tout petits ! Comment ils s'appellent ?

— À droite, c'est Adam, et à gauche, c'est Léo.

— Bonjour Adam ! Bonjour Léo !

À son tour, Allie s'approche des bassinets et se poste à côté de Hugo.

Pour ma part, j'observe la scène en silence, en spectatrice, me préparant à toutes sortes de réactions. Je m'avance au chevet d'Emmeline, loin des bassinets, dont je n'ose pas encore approcher, et lui souris.

— Comment tu te sens ? demandé-je, tandis qu'Allie, Hugo et Maé s'extasient sur les nouveau-nés.

— Épuisée. Dans une sorte d'autre dimension. J'ai du mal à croire qu'ils sont enfin là. Effrayée aussi.

— Pourquoi tu as peur, Emmeline ? demande Maé.

— Parce que c'est une très grande responsabilité que d'élever deux enfants, ma puce, et les grandes responsabilités font toujours un peu peur. C'est normal. C'est le signe de quelque chose d'important.

— Ah, je comprends. Tu sais, si tu as peur, je peux te prêter mon lapin en peluche. Il est super fort pour éloigner la peur quand elle arrive, il suffit de le serrer fort.

— Et toi ? Tu n'en as plus besoin ?

— Tu me le rendras quand tu n'auras plus peur !

— Alors, je crois qu'il vaut mieux que je m'en achète un pour moi, car je pense que je vais avoir peur toute ma vie.

— Dans ce cas, papa et moi, on ira t'acheter un lapin, et deux autres pour les bébés aussi ! Comme ça, eux non plus n'auront jamais peur ! Hein, papa ?

— On ira demain, après l'école, promet Hugo.

— Et on les apportera à Emmeline après ?

— Bien sûr.

— Tu peux attendre demain, Emmeline ? demande Maé.

— Sans problème. Merci, ma puce, je suis sûre qu'on n'aura jamais peur grâce à toi.

Emmeline se tourne vers moi.

— Et toi, comment tu vas ? Tu as l'air perturbée.

— J'ai des choses à vous raconter, plus tard.

— Pas maintenant ?

— Pas devant Maé, articulé-je à l'intention d'Emmeline et d'Allie, qui avait abandonné mari et enfant pour s'installer avec moi sur le lit.

— D'accord, répond Allie sur le même ton de confidence. Est-ce que tu veux les voir ? demande Allie. Maé, tu fais un peu de place pour que Juliette puisse voir Adam et Léo ? poursuit-elle après mon hochement de tête. Des prénoms merveilleux, au passage, ajoute-t-elle à l'intention d'Emmeline, qui la remercie d'un sourire.

— C'étaient les prénoms préférés de leur père, dit-elle, des larmes aux yeux. On en avait discuté il y a bien longtemps, lui et moi. Je ne pouvais pas les appeler autrement...

— Je suis sûre que de là où il est, il est avec toi et il est très fier de ses deux beaux bébés.

— J'espère.

Pendant l'échange, je me suis levée et me suis lentement avancée jusqu'aux bassinets. Le cœur me martèle les côtes sous l'effet de l'anticipation, de la peur, de la douleur aussi. Avec la sensation d'avoir tous mes organes internes coincés dans la gorge, je me penche sur les bassinets et attends. J'attends le coup de poing dans les poumons, le couteau dans le ventre, la respiration qui se bloque, les jambes qui lâchent. J'attends le coup fatal capable de me terrasser.

À la vue des deux petits anges dormant dans leurs petits bassinets, ignorant tout du monde extérieur, dans l'abandon du sommeil que seuls les enfants peuvent connaître, je ne ressens aucune douleur.

Je ne vais pas m'effondrer au sol ni me rouler en boule en pleurant toutes les larmes de mon corps, je n'ai pas envie de mourir, comme cela a été le cas récemment.

J'ai mal dans mon âme, dans mon ventre vide, dans mon cœur, ce serait mentir que de dire le contraire. Face à ces petits chérubins aux joues rebondies, toute la vie que je n'ai pas eue avec Nina défile devant mes yeux, emportant un peu de moi avec elle.

Mais en même temps, alors que des larmes roulent sur mes joues, je suis capable de sourire, de les regarder, de caresser leurs petits poings fermés tout doux de l'extrémité de mon doigt sans avoir l'impression que l'on m'arrache le cœur cellule par cellule.

C'est douloureux, mais cette douleur est à présent supportable.

Le vide n'est plus aussi sidéral, ni tout à fait aussi insurmontable qu'avant.

— Que se passe-t-il, Juliette ? m'interroge Maé, qui voit souvent bien trop de choses pour son si jeune âge. Tu pleures ?

— Je pleure d'émotions, ma puce.

— Tu veux un câlin ? demande encore Maé.

Lorsque j'accepte, elle descend des bras de son père et vient se serrer contre moi. En sentant ses bras m'entourer, en sentant le réconfort que la fillette apporte à mon corps et à mon âme endoloris, c'est plus fort que moi : j'éclate en sanglots. Mes larmes prennent le dessus, je suis incapable de retenir plus longtemps le trop-plein d'émotions.

Autour de moi, j'ai vaguement conscience des regards surpris et inquiets qu'échangent Emmeline, Hugo et Allie.

— Juliette ? Est-ce que... est-ce que ça va ? bredouille Allie avec inquiétude.

— Oui, oui, éludé-je d'une voix serrée par les larmes. C'est juste... les émotions.

— Est-ce que c'a un lien avec... ce qu'a trouvé Hervé ?

Je me contente de hocher la tête, séchant mes larmes avec empressement. Du coin de l'œil, je vois Allie échanger quelques mots silencieux avec Hugo.

— Maé, tu sais ce qui ferait plaisir à Juliette, à Emmeline et à maman ?

— Quoi, papa ?

— Qu'on aille leur chercher des biscuits, en ville. Ça te fait envie, hein, Emmeline ?

— Oh là là, tu n'as pas idée à quel point !

— Alors, on y va ! s'enthousiasme Maé. Et pour les jumeaux aussi ?

— Les jumeaux sont encore trop petits pour manger des biscuits, ils boivent juste du lait.

— D'accord. Alors juste pour toi, Emmeline, pour maman et pour Juliette.

— On revient d'ici une heure, c'est bon ? demande Hugo à mon intention.

— Largement.

— Merci, mon amour, dit Allie.

— À tout de suite.

Lorsque Maé et Hugo sont hors de portée d'oreilles, Allie se tourne vers moi.

— Dis-nous tout.

C'est ainsi, dans cette chambre d'hôpital, Allie et moi assises chacune sur un côté du lit d'Emmeline, que je leur raconte ma visite au commissariat, ce matin : l'avis de disparition, l'appel à Sylvain et le terrible récit de ce qui nous a déchirés, nous a séparés et m'a poussée à partir à l'autre bout de la France pour me réparer. Tout au long de mon récit, ni l'une ni l'autre ne prononcent le moindre mot, conscientes, probablement, que j'avais besoin de tout dire d'une traite.

— Et voilà, vous savez tout maintenant.

— Oh, Juliette, je suis tellement désolée..., murmure Allie.

Sans un autre mot, elle se lève, contourne le lit et vient vers moi, me serre contre elle, si fort que j'en ai presque mal aux côtes. Mais je ne proteste pas. Ce soutien qu'elle m'offre, total et inconditionnel, j'en ai besoin et il me fait du bien. Il m'a toujours fait du bien, depuis le premier jour. C'est elle qui m'a permis de rester saine d'esprit quand j'avais l'impression de devenir folle. C'est elle qui m'a sauvée, de plus de manières que je ne pourrais le dire. Et aujourd'hui encore, elle est là pour moi.

Ma sauveuse, mon ange gardien.

Encore trop faible pour participer à cette étreinte, Emmeline pose sa main sur la mienne et la serre pour me transmettre elle aussi son réconfort.

— Comment tu te sens ? demande-t-elle doucement.

— Dépassée et déboussolée. Je ne sais par quel bout prendre les choses.

— Ça va prendre du temps pour que tout se replace dans ton esprit, explique Allie, ne cherche pas à précipiter les choses.

Laisse-toi le temps. Tu n'es pas obligée de reprendre ta vie dans les deux jours. Tu sais que tu peux rester avec nous autant que tu le souhaites, aussi longtemps que tu en as besoin.

— Merci, Allie. C'est aussi ce que m'a dit l'inspecteur ce matin. Mais je ne veux pas m'imposer plus que nécessaire, maintenant que...

Je laisse planer la fin de ma phrase. Inutile de le dire à voix haute, de toute façon.

— Tu ne t'imposes pas, je te l'offre. Maé sera enchantée que tu lui prépares quelques fournées de muffins de plus. Et moi, j'adore t'avoir à la librairie. Hé, ajoute mon amie avec un enthousiasme un peu forcé, maintenant qu'on sait qui tu es, on va pouvoir faire comme pour Emmeline et t'organiser une super séance de dédicaces !

— Ouh là ! m'exclamé-je en riant un peu malgré moi. Tu vas un peu vite en besogne ! Je crois que je vais avoir besoin d'un peu plus de temps !

— Je sais, je sais, s'empresse de répondre Allie. Mais sache que, si tu décides de reprendre cette partie-là de ta vie, je réclame la priorité pour la séance de dédicaces !

— Promis.

— Et je veux lire tes prochains romans en avant-première !

— Ça va de soi.

— Sache aussi que j'ai la ferme intention de lire ceux que j'ai à la librairie dès que j'ai deux minutes de libres. Je suis convaincue que je vais devenir ta plus grande admiratrice !

Je souris, reconnaissante à Allie de relever l'humeur dans la chambre d'Emmeline.

— Merci, dis-je doucement.

— Les amies, c'est à ça que ça sert...

Pendant une fraction de seconde, le silence retombe dans la chambre. Malgré moi, mon regard dévie vers les bassinets où Adam et Léo continuent de dormir paisiblement, laissant échapper parfois de petits bruits adorables.

— Ils sont à croquer..., murmure-t-elle. Tes bébés sont vraiment choupinets, Emmeline.

— Merci.

— Ils te ressemblent, je trouve.

— Tu trouves ? J'ai l'impression qu'ils ressemblent à leur père.

— C'est dur ?

— Qu'il ne soit pas là, oui. Qu'ils lui ressemblent... je ne sais pas. Une part de moi est heureuse que ce soit le cas. Une autre... va probablement pleurer souvent en les regardant jouer.

Allie et moi, d'un même mouvement, prenons chacune une main d'Emmeline et la serrons fort.

— Et toi ? Ton mari ? demande Emmeline.

— Sylvain ?

Elle hoche la tête.

— Qu'est-ce que ça t'a fait de l'entendre ?

— Beaucoup de choses, mais je n'arrive pas à faire le tri, pour le moment.

— Est-ce que... tu l'aimes encore? Maintenant que tu as retrouvé la mémoire et que tu sais... ce qui s'est passé? Est-ce que tu l'aimes toujours... autant qu'avant de savoir?

— Clarisse l'aimait, vraiment fort. Il n'y a pas une seule cellule de son être qui ne l'aimait pas plus que sa propre vie, plus que tout, malgré ce qui s'est passé. Pour moi... c'est plus compliqué que ça.

— Pourtant... Clarisse, c'est toi, fait remarquer Emmeline.

— Sauf que je ne suis plus seulement Clarisse. Entre-temps, il y a eu Juliette. Et aujourd'hui, je ne sais plus très bien laquelle des deux je suis. Comment puis-je prétendre aimer quelqu'un dans ce cas? Et si lui n'aimait plus celle que je suis devenue? Et si moi, je réalisais que je ne l'aimais plus? Et si cet accident nous avait irrémédiablement séparés? Tant de questions tournent encore dans ma tête...

— Ne t'en fais pas, Juliette, dit doucement Allie. Le temps t'aidera à trouver les réponses que tu cherches. Prends les choses une journée à la fois, et tu verras, tout finira par s'éclaircir de lui-même.

— Et nous serons là pour toi, à chaque étape de ton chemin, promet Emmeline. Tu n'es pas seule. Ne l'oublie pas.

Un nouvel élan de gratitude m'envahit face à ces deux femmes que le destin a mises sur ma route.

— Je vous aime, toutes les deux, vous le savez? J'ai vraiment de la chance de vous avoir.

— Et nous aussi, on t'aime, que tu sois Juliette, Clarisse, les deux ou aucune des deux. Tu es toi et c'est tout ce qui compte.

À cet instant, Adam se met à pleurer.

— Je crois que mon petit bout a faim...

— Veux-tu que je te l'amène ? proposé-je.

Emmeline accepte, se redressant sur ses oreillers. Je prends Adam dans mes bras, avec des gestes précautionneux, et le dépose dans ceux de sa mère. Par réflexe, il cherche aussitôt le sein qu'elle lui présente, le trouve et commence à téter avec avidité.

Face à ce spectacle, je sens mon cœur fondre et, en même temps, avoir mal.



— Vous avez proposé hier de m'accompagner chez moi. Là où je vivais avant mon accident, j'entends. Votre proposition tient toujours ?

Derrière son bureau, l'inspecteur Granger acquiesce d'un hochement de tête.

— Elle tient toujours, oui.

— J'aimerais beaucoup y aller, dans ce cas.

J'ai passé une partie de la nuit à réfléchir à tout ce qui tournait dans ma tête, à dresser des listes. Mes souvenirs sont revenus et il ne reste plus, à ma connaissance du moins, la moindre zone d'ombre, mais ces souvenirs me semblent encore étrangers, comme s'ils étaient arrivés à une autre personne, dans une autre vie, ce qui est le cas, en réalité. Mais j'ai compris que, pour me réapproprier ces souvenirs mentalement, il fallait que je me les réapproprie physiquement. Commencer par la petite maison aux volets bleus dans laquelle j'ai passé plusieurs longs mois de solitude me semble être un bon début. Retrouver l'ordinateur sur lequel j'ai écrit mes romans, mes vêtements, mes livres et tout ce qui faisait mon quotidien m'aidera assurément à reprendre possession, réellement, et non pas juste émotionnellement, de mes souvenirs, à les transformer en un passé.

— Aujourd’hui ?

— S’il vous plaît.

— D’accord. Donnez-moi deux heures pour régler quelques petites choses. Je viens vous chercher à la librairie ?

— Merci, inspecteur.

Il me sourit doucement.

— Est-ce qu’un jour, vous m’appellerez Hervé ?

— Je promets d’essayer, si vous acceptez de m’appeler Clarisse.

— C’est entendu. Allez retrouver Allie, je vous rejoins dès que je suis prêt.

Deux heures plus tard, fidèle à sa promesse, l’inspecteur Granger – Hervé – entre dans la librairie.

— Vous êtes prête ?

— Oui.

— Veux-tu que je vienne avec toi ? me demande Allie. Je peux laisser la librairie à Bruno pour aujourd’hui et t’accompagner, si tu as besoin de soutien moral.

— Pauvre Bruno, à cause de moi, il doit travailler deux fois plus !

— Ça ne me gêne pas, répond le principal intéressé avec un sourire. C’est pour la bonne cause.

— Mais quand même, insisté-je. Ça va aller, Allie. Je crois... je crois que je préfère être seule, de toute façon.

— D’accord. Je comprends. Mais tu m’appelles si tu as besoin.

— Je te le promets, lui assuré-je.

Je suis Hervé jusqu'au véhicule de police banalisé stationné à deux rues de la librairie et m'installe à l'avant, côté passager.

— Clarisse, voici Stéphane Lemieux. Il a l'habitude de travailler pour nous. Il est serrurier. Je me suis dit que ce serait plus prudent, vu que vos clés sont perdues.

— Bonjour monsieur, et merci.

— Je vous en prie.

L'inspecteur Granger met le contact et nous partons.

Le trajet se passe dans un silence relatif. L'inspecteur fait la conversation par-dessus la musique et je réponds distraitemment, toutes mes pensées concentrées sur ce qui m'attend au bout du chemin. Quelque part au milieu d'une route sinuuse, en plein cœur d'une forêt de montagne, il s'arrête, sans toutefois couper le moteur.

— C'est ici que vous avez eu votre accident.

Sa remarque me sort aussitôt de mes pensées et je regarde autour de moi, cherchant les souvenirs dans mon esprit. Mais la nuit était noire, ce soir-là, et la pluie verglaçante m'empêchait de savoir exactement où je me trouvais. L'endroit me rappelle vaguement quelque chose, mais, si l'inspecteur n'avait rien dit, je ne me serais probablement jamais doutée que c'est là que tout s'était produit.

— Ici ?

— Des collègues d'un autre commissariat ont retrouvé votre voiture en contrebas. Un automobiliste l'a signalée il y a quelques jours.

— C'est loin de l'endroit où Allie et Hugo m'ont retrouvée.

— Oui. Vous avez parcouru un sacré bout de chemin à pied, Clarisse. Vous deviez être vraiment déterminée. Ce que vous avez fait, c'est presque surhumain.

J'allais retrouver Sylvain, j'avais peur de le perdre. Et j'avais réalisé que ma vie n'avait pas de sens sans lui... Oui, on peut dire que j'étais déterminée. Et la détermination donne des forces insoupçonnées, visiblement.

— Voulez-vous sortir? La route est dangereuse, mais si ce n'est que pour quelques minutes...

Je secoue la tête.

— Non, ce n'est pas nécessaire.

— Très bien.

Nous reprenons donc la route et moins d'une heure plus tard, l'inspecteur Granger s'arrête devant ma maison, celle aux volets bleus, identique à la maison de mes souvenirs.

— Nous y sommes.

Dans un premier temps, je me contente d'observer les lieux depuis l'habitacle. Dans ma poitrine, mon cœur et ma respiration se sont accélérés.

Je me revois sortir par cette porte, remonter la petite allée, aujourd'hui recouverte de neige, pour récupérer le courrier, m'arrêter dans mes pas et renverser mon visage pour laisser les rayons du soleil caresser ma peau. Puis, soupirer longuement et porter ma main à mon cœur, ce cœur qui m'était douloureux en permanence, chaque jour plus que le précédent.

— Vous êtes prête? me demande doucement l'inspecteur.

J'inspire profondément et hoche la tête.

— Je suis prête.

Nous sortons du véhicule et je laisse l'inspecteur et Stéphane Lemieux passer devant moi. Ce dernier se penche et s'attelle à sa tâche. Je m'attends à ce que l'opération prenne du temps, mais il se redresse presque aussitôt.

— La porte n'est pas verrouillée.

Oh.

— J'ai vraiment dû partir dans la précipitation, alors, si je n'ai même pas verrouillé la porte derrière moi..., fais-je remarquer.

— Dans l'urgence, on agit souvent machinalement, commente l'inspecteur. Vous pouvez entrer. On vous attend dans la voiture. Faites-nous signe si vous avez besoin de nous.

— Merci.

J'entre donc dans la maison. Ma maison. Celle où je me suis réfugiée pour panser mes plaies. À l'intérieur, tout est sombre, les volets étant tous fermés. J'en ouvre un, laisse entrer la lumière. Je regarde autour de moi. Tout me semble familier et étranger à la fois. Je m'avance dans le salon, caressant du plat de la main le dossier du canapé, le bois du buffet, l'encadrement des tableaux accrochés aux murs. Dans la cuisine, une tasse de thé attend, oubliée, dans l'évier. J'ouvre les placards de la cuisine, j'en sors les boîtes de thé, dont je hume le parfum. Chaque meuble, chaque odeur éveille en moi des souvenirs. Je me souviens d'avoir passé la nuit sur mon ordinateur avec ce thé. Je me souviens d'avoir passé des heures à pleurer, roulée en boule dans ce fauteuil, enveloppée dans cette couverture de laine rouge. Je me souviens de m'être installée sur cette chaise, dans le coin cuisine, téléphone en main, et d'avoir composé le numéro de Sylvain un soir où la douleur était trop intense, où le manque était trop fort. Et de ne pas avoir lancé l'appel.

Mon cœur se serre et une larme roule sur ma joue.

Sur la table ronde qui meuble la section principale adjacente à la cuisine, un ordinateur, *mon* ordinateur, n'attend que moi, écran ouvert, câble d'alimentation branché. Je presse le bouton de démarrage et, deux secondes plus tard, l'écran d'ouverture de session s'affiche. Je prends place sur la chaise. D'eux-mêmes, mes doigts saisissent un mot de passe dont je ne me souvenais pas consciemment. La session s'ouvre directement sur ma messagerie, sur tous ces courriels non lus qui n'attendent qu'une chose : que je reprenne ma vie. Parce que je ne veux pas encore y penser, je réduis la fenêtre et bascule sur les dossiers en raccourci sur le bureau. Administratif. Comptabilité. Travail. Romans. Je l'ouvre. Je reconnaissais les titres des romans déjà publiés, mais j'y découvre également des manuscrits en cours et des idées que je comptais exploiter. Je ne fouille pas plus loin. J'ai déjà décidé que j'emporterai cet ordinateur. Je m'en occuperai plus tard. Je rabats l'écran, me lève et passe dans la chambre. Un lit aux draps défaits, une penderie, une commode, une table de nuit. J'ouvre la penderie, redécouvre mes vêtements, songeant que je vais enfin pouvoir me vêtir d'autre chose que les trois tenues dont je dispose, prêtées ou achetées par Allie à ma sortie de l'hôpital.

Sur la table de nuit, mon téléphone portable est toujours branché. Je l'ouvre grâce à la reconnaissance des empreintes, parcours la liste des appels en absence. Mon éditeur (du moins la personne enregistrée sous ce nom dans ma liste de contacts), Valérie, David. Sylvain. Sylvain. Sylvain. Quelques numéros inconnus. Valérie et Sylvain encore. Il faudra que je contacte Valérie, pensé-je. Pour la rassurer. Et Liliane aussi. Oh non... Le groupe des retraités... ils doivent être dans tous leurs états, eux aussi, et fous d'inquiétude. Je pourrais les appeler maintenant, pour leur dire que je suis bien vivante, mais... une part de moi ne se sent pas encore prête à tout expliquer, à tout raconter, à revenir totalement et complètement dans ma vie. Peut-être que Sylvain le fera pour moi. Je

repose le téléphone et prends la petite boîte à bijoux à côté. J'ouvre le couvercle, y découvre un collier, des boucles d'oreilles... et une alliance. Mon alliance. Mon cœur se met à battre plus vite que jamais, en même temps qu'une douleur vive, aux accents de manque et de regret, me transperce la cage thoracique. Je glisse la bague à mon annulaire gauche. Des images de mon mariage me reviennent à l'esprit, aussi claires et vives que si c'était hier.

Je remonte la nef à pas lents au bras d'Alphonse, la musique résonne autour de moi. L'église est pleine, des amis, des connaissances, mais je ne vois que lui. Mon regard est rivé au sien, uniquement au sien. Mes lèvres sourient d'elles-mêmes. Je ne peux pas les en empêcher. Je me sens légère, heureuse, grisée, comme sur un nuage. J'arrive à la hauteur de Sylvain. Je vois dans ses yeux qu'il me trouve magnifique, et parce qu'il me regarde ainsi, je me sens magnifique. J'entends l'homme d'Église mentionner les mots union, promesses, confiance et fidélité. Nous récitons nos vœux. Je pleure un peu. Mon regard ne quitte pas le sien.

— *Moi, Clarisse Valliers, je te prends, toi, Sylvain Gauthier, comme époux et je te promets de te rester fidèle dans le bonheur et dans les épreuves, dans la santé et dans la maladie, pour t'aimer tous les jours de ma vie.*

— *Moi, Sylvain Gauthier, je te prends, toi, Clarisse Valliers, comme épouse et je te promets de te rester fidèle dans le bonheur et dans les épreuves, dans la santé et dans la maladie, pour t'aimer tous les jours de ma vie.*

— *Par les pouvoirs qui me sont conférés, je vous déclare mari et femme. Vous pouvez embrasser la mariée.*

Ses lèvres se posent sur les miennes et j'ai l'impression de m'envoler jusqu'aux cieux.

Nous sommes mariés.

Des larmes roulent sur mes joues et je les essuie du revers de la main.



À cet instant, des voix, à l'extérieur, me parviennent. Je me lève, traverse la chambre, entre dans la pièce principale. Et là, je m'arrête.

Un homme est là, debout dans l'encadrement de la porte. Je le reconnaiss. Mon cœur le reconnaît. Mon corps le reconnaît. Mes émotions le reconnaissent. Mes larmes le reconnaissent.

— Sylvain ?



Sylvain

Quelques heures plus tôt...

Au volant de sa voiture, Sylvain conduit de manière automatique, les arbres défilant de chaque côté de la route sans qu'il les voie vraiment. Il accélère, ralentit, négocie les virages comme un robot, concentré sur la route, mais en même temps absent, enfermé dans ses pensées.

C'est ainsi depuis la veille.

Depuis qu'il a entendu sa voix. Depuis qu'il lui a parlé. Depuis que le soulagement qu'il a ressenti en apprenant qu'elle était vivante s'est retrouvé étouffé par la crainte, sourde et implacable, de l'avoir perdue une nouvelle fois, et peut-être à jamais.

Les paroles qu'elle a prononcées, son hésitation, ses incertitudes sont comme autant de coups de couteau.

Il les comprend. Vraiment. Mais comprendre ne rend pas les choses moins douloureuses. Ne rend pas la distance émotionnelle, mentale, qui le sépare de Clarisse plus facile à supporter.

Après avoir raccroché, il est sorti de la voiture, est entré dans le commissariat. Il a parlé aux agents qui ont retrouvé la voiture de Clarisse, leur a donné le numéro de l'inspecteur qui l'a prise sous son aile. Granger, lui semble-t-il. Il les a informés qu'elle était en vie, qu'elle avait provisoirement perdu la mémoire, mais l'avait recouvrée à présent et qu'elle souhaitait s'occuper elle-même de régler les choses en suspens avec eux. Il les a écoutés répondre qu'ils contacteraient eux-mêmes l'inspecteur et Clarisse, a noté leurs regards compatissants quand il leur a dit qu'il n'interviendrait plus dans cette affaire, comme s'ils voyaient, au travers de sa façade neutre, le sentiment de rejet, la peur que ce rejet soit permanent.

Après cela, il s'est arrêté au premier hôtel sur sa route qui affichait des chambres libres et il a passé le reste de la journée et toute la nuit à fixer le plafond. Les mêmes pensées, les mêmes questions, tournaient et retournaient dans sa tête, différentes de celles qui occupaient son esprit les jours d'avant, mais tout aussi douloureuses.

L'a-t-il perdue pour de bon? Clarisse parviendra-t-elle jamais à lui pardonner la perte de Nina? Elle a déclaré ne plus lui en vouloir, mais le pense-t-elle réellement, ou n'a-t-elle dit cela que pour l'apaiser? Et si elle décidait à présent de tirer un trait définitif sur lui, sur *eux*? Et si elle préférait repartir de zéro, se reconstruire sans lui? Elle en aurait parfaitement le droit. Et il n'aurait pas d'autre choix que d'accepter sa décision, de continuer à vivre sans elle.

Il l'avait déjà fait. Il saurait le refaire. Ce serait douloureux, mais pas autant que si elle n'était plus de ce monde. Tout valait mieux qu'un univers dans lequel Clarisse n'existant plus.

À l'extérieur, le paysage continue de défiler, identique à lui-même.

Sylvain ne sait pas exactement ce qui l'a poussé, en se levant ce matin après une nuit sans sommeil, à prendre sa voiture pour retourner dans cette petite maison dans laquelle Clarisse avait vécu et qui portait encore son empreinte, son odeur, les traces de sa présence. Peut-être qu'une part de lui espérait y puiser un peu de réconfort, la sensation de la retrouver, même ainsi, au travers d'objets qui ont été les siens, faute de la voir, elle.

Lorsqu'il passe devant le lieu de l'accident, ses mains se crispent sur le volant, ses mâchoires se contractent. Depuis qu'il a aperçu, étalées sur le bureau des agents de police, les photos de la voiture de Clarisse, ou plutôt de son épave, il est hanté par des images toutes plus cauchemardesques les unes que les autres. Il a vu assez

d'accidents de la route au cours de sa carrière pour avoir une idée assez précise de l'état dans lequel elle devait se trouver quand elle a été secourue.

Rien que d'y penser, une peur viscérale lui serre le cœur.

Il a été si près de la perdre... Il aurait voulu pouvoir la voir, la serrer contre lui, respirer son parfum, simplement pour apaiser ses craintes, se rassurer, avoir la certitude qu'elle va bien, qu'elle est rétablie. Il faudra bien, pourtant, qu'il se contente de cet appel et du son de sa voix. Si Clarisse décide de refaire sa vie sans lui, c'est probablement tout ce qu'il aura pour convaincre son esprit qu'elle est en bonne santé.

Au moins, le pire ne s'est pas produit, songe-t-il à nouveau.

Au moins, le monde ne continuera pas de tourner sans elle.

C'est tout ce qui compte.

Il accélère imperceptiblement, pressé de quitter cet endroit et les émotions qu'il provoque en lui, et moins d'une heure plus tard, il arrive à destination. Il stationne sa voiture à quelques pas d'un véhicule garé juste devant le portail et fronce les sourcils. Par réflexe, il prend note mentalement du numéro de plaque, vérifie que son arme est dans son étui, puis il sort de sa propre voiture en même temps que l'autre conducteur ouvre sa portière. L'homme se déplie de tout son long et le fixe avec circonspection.

— Qui êtes-vous et que faites-vous là ? lance Sylvain. C'est une propriété privée.

— Sylvain Gauthier ?

Aussitôt, Sylvain reconnaît la voix.

— Inspecteur Granger ? Que faites-vous là ?

— Je pourrais vous poser la même question.

— Je suis juste venu... parce que j'avais besoin de venir, élude-t-il.

— Clarisse m'a demandé de l'accompagner jusqu'ici.

Dans sa cage thoracique, le cœur de Sylvain s'arrête de battre un court instant.

— Elle est à l'intérieur?

L'inspecteur se contente de confirmer sa supposition d'un hochement de tête. Aussitôt, sans même le décider consciemment, Sylvain se précipite vers la porte.

— Attendez! appelle l'inspecteur Granger. Laissez-moi l'avertir d'abord!

Sylvain l'entend, sait qu'il ne devrait pas entrer, qu'il devrait faire demi-tour, repartir par le même chemin, respecter la volonté de Clarisse, lui laisser ce temps dont elle a besoin. Mais c'est plus fort que lui. Après toutes ces nuits sans dormir, avec la peur au ventre, l'angoisse au cœur, à ne pas savoir, à se demander, à craindre le pire, il ne peut pas renoncer à la voir alors qu'elle est de l'autre côté de ce mur. Il ne peut tout simplement pas. Il n'en a pas la force.

D'un geste vif, il ouvre la porte et entre dans la maison au moment précis où Clarisse sort de ce qu'il sait être la chambre.

Le cœur dans la gorge, il l'observe. Elle a tellement maigri, on dirait qu'elle n'est plus que l'ombre d'elle-même. Ses yeux sont cernés, son visage porte encore des traces de son accident, ses lèvres ont perdu le pli heureux qui l'a toujours rendu fou. Elle semble fragile, prête à se briser au moindre choc, prête à s'envoler au moindre souffle de vent.

Mais elle est là. Elle est vivante. Et elle est toujours aussi magnifique.

Leurs regards se croisent.

— Sylvain ? laisse-t-elle échapper dans un cri de surprise.

Dans son dos, Sylvain entend les pas de l'inspecteur et celui-ci apparaît dans l'encadrement de la porte, à côté de lui.

— Clarisse, commence-t-il, voulez-vous que... ?

Il s'arrête là, mais les mots qu'il ne prononce pas résonnent fort dans le silence de la pièce.

Voulez-vous que je le fasse partir ?

Sylvain retient son souffle et attend la réponse de sa femme, le cœur battant, la crainte d'être rejeté chevillée au corps. Le temps s'étire, s'allonge, les secondes s'égrènent, aussi longues que des heures, chacune démultipliant son appréhension.

Et puis, Clarisse prononce un mot, un seul et unique mot. Celui que Sylvain espère tant entendre.

— Non.

Alors, tout en lui s'effondre, son cœur, son âme, sa volonté. Incapable de se contenir, de se retenir, de résister, il s'élance vers elle, la prend dans ses bras et la serre contre lui, de toutes ses forces.

— J'ai eu tellement peur de t'avoir perdue pour toujours..., chuchote-t-il.

Et lui que ses collègues surnomment la Tête brûlée, lui que les malfrats espèrent ne jamais croiser en salle d'interrogatoire, lui qui n'est rien si ce n'est un dur à cuire, lui qui a tant subi, tant enduré dans sa vie, il se met à pleurer dans les bras de la seule femme au monde qu'il ait jamais aimé et sans laquelle sa vie n'a pas de sens.

À l'extérieur de la maison, le bruit d'un moteur qui démarre, d'une voiture qui s'éloigne, perce le silence, mais Sylvain ne l'entend pas.

Après tout ce temps, toutes ces souffrances, tous ces tourments, il a enfin retrouvé Clarisse.

L'adieu aux larmes

Cher journal, chère Juliette, chère toi, moi, nous,

J'ai obtenu la dernière réponse à la dernière question, j'ai pulvérisé les derniers blocages, recouvré la mémoire.

Après tant de semaines, tant d'errements, tant de questionnements, je me suis retrouvée, moi, avec mes traumatismes, mes blessures et mes erreurs.

Et dans la petite maison aux volets bleus, perdue dans un village de montagne, dans laquelle je m'étais réfugiée pour panser mes plaies, j'ai retrouvé l'homme qui habitait mes rêves, mes pensées, mon cœur, mon âme.

Une fois de plus, la dernière, j'espère, cette maison a vu mes larmes, mais aussi les siennes, et les nôtres mêlées, alors que nous pleurions ensemble à la fois de douleur partagée et du soulagement de nous être retrouvés.

Je ne me croyais pas prête à le revoir. Je pensais avoir besoin de plus de temps pour faire le tri dans ma tête, dans cette avalanche de souvenirs qui étaient en train de m'envahir complètement. Mais lorsque nos regards se sont croisés, lorsqu'il m'a prise dans ses bras et que son étreinte m'a fait comprendre combien il avait eu peur, combien je lui avais manqué, combien il était soulagé, combien il m'aimait, j'ai pris conscience que cet homme était gravé dans ma peau, dans mon âme et dans chacune de mes cellules, autant que je l'étais dans les siennes.

Alors j'ai refermé mes bras sur lui, l'ai serré aussi fort qu'il me serrait et ai mêlé mes larmes aux siennes.

Pendant longtemps, nous sommes restés ainsi, sans parler, sans bouger, sans respirer, presque, chacun s'accrochant à l'autre comme s'il était le dernier lien qui le retenait à la vie. Et puis, lorsque nous en avons été capables, nous avons parlé. Pendant des heures, à cœur ouvert, nous avons parlé de nous, de ces dernières semaines, de ces derniers mois, de cette dernière année qui a été si difficile pour nous deux, de manière similaire et différente à la fois. Nous avons parlé jusqu'à ce que

la nuit remplace le jour, jusqu'à ce que mon cœur s'apaise et que ses mains cessent de trembler, jusqu'à ce que nous n'ayons plus la force de prononcer le moindre mot, épuisés l'un comme l'autre par trop de nuits sans sommeil. Jusqu'à ce qu'il prenne mes mains entre les siennes et, caressant du pouce l'alliance que j'avais replacée à mon annulaire, qu'il me demande si je lui permettais de me courtiser de nouveau, lentement, pas à pas. Si j'acceptais que nous nous redécouvriions, que nous nous réapprivoisions, que nous réapprenions à nous aimer, que nous nous aidions à nous réparer, ensemble autant qu'individuellement.

Chère toi, j'ai écouté mon cœur, puisqu'il se souvenait mieux que moi, et j'ai dit oui, à toutes ses demandes.

Je ne sais pas ce que demain nous réserve. Je ne sais pas non plus si nous pourrons nous remettre de ce que nous avons vécu, si nous saurons surmonter les obstacles et revenir l'un vers l'autre.

La seule chose dont je suis convaincue, c'est qu'il est l'homme de ma vie, l'homme dans mes rêves, et que je l'aime avec chaque parcelle de mon être. Et si j'ai conscience que, parfois, l'amour ne suffit pas à tout réparer, je veux croire qu'ensemble, main dans la main, nous réécrirons notre histoire au présent, sans oublier le passé, mais en regardant vers le futur.

Dernière entrée du journal de Juliette



ÉPILOGUE

Un an plus tard...

— Clarisse, tu es prête ?

— J'arrive !

Dans la petite salle de bain de *Quelques pages de bonheur*, je me savonne les mains et fixe mon reflet dans le miroir, ce reflet à présent familier. Je souris à la femme qui me regarde. Quelle différence par rapport à celle qui me regardait, dans ce même miroir, dans cette même salle de bain, dans cette même librairie, il y a presque un an, jour pour jour. Aujourd'hui, cette femme est heureuse. Aujourd'hui, ses yeux ne sont plus éteints, les cicatrices sur son visage sont devenues quasiment invisibles, elle rayonne de l'intérieur. Bien sûr, les cicatrices émotionnelles sont toujours présentes, quelque part au fond de ses prunelles, de son âme et de son cœur. Bien sûr, elle n'a pas oublié le traumatisme, la perte, le vide. Mais aujourd'hui, elle est capable de vivre avec ce vide sans qu'il l'avale tout entière, elle est capable de vivre avec ce traumatisme sans s'effondrer en larmes au moindre rappel du souvenir. Elle est capable de rire sans se mettre à pleurer, de se sentir heureuse sans se sentir coupable. D'aimer sans avoir besoin d'oublier. Elle a accepté son passé, avec les zones d'ombre, les événements douloureux. Elle a guéri, ou du moins, elle a appris à vivre avec tout ce qui se trouve à l'intérieur d'elle-même. Elle sait que le combat n'est jamais complètement gagné. Elle accepte les crises de larmes qui

surviennent parfois de manière subite. Elle accepte la mélancolie, la tristesse, le manque de celle qu'elle n'a jamais connue, elle les embrasse et les laisse ensuite repartir tranquillement.

Je suis fière de la femme qui me regarde dans le miroir. Elle a vécu l'enfer et elle s'est relevée. Elle est forte.

Je me sèche les mains et vais rejoindre Allie, qui m'attend, à côté de la table sur laquelle s'empilent des dizaines d'exemplaires de mon nouveau roman. Fidèle à sa promesse, elle a organisé ma toute première séance de dédicaces. Fidèle à ma promesse, je lui avais fait lire le manuscrit dès qu'il avait été prêt.

— Il est merveilleux, Clarisse, avait-elle déclaré lorsqu'elle m'avait appelée immédiatement après avoir refermé la dernière page. Il est touchant, il est poignant, il est... il est toi. Il est tout simplement toi.

Je mentirais si je prétendais être restée de marbre en entendant son avis. Ce roman a une importance particulière pour moi. C'est le roman de mon histoire, celui que j'ai écrit pour combattre mes démons, pour exorciser mes peines, pour faire la paix avec mon passé. Je n'avais pas prévu de le publier. J'avais besoin de l'écrire, parce que, comme Emmeline, qui a continué d'écrire des lettres à son mari disparu après la naissance de ses garçons, écrire a toujours été et reste encore aujourd'hui ma catharsis. Une thérapie, de moi à moi. J'ai pleuré des torrents de larmes en écrivant ce roman. J'ai passé des nuits sans fermer l'œil à me remémorer des bribes de mon passé, à couper mes émotions sur le papier, à décrypter mes réactions pour mieux les comprendre, pour les transcrire le plus justement possible. Écrire ce roman a été douloureux et difficile. Mais cela a été salvateur aussi. Lorsque j'ai posé le point final, je me suis sentie... libérée, d'une certaine manière. Capable de vivre avec la mort de Nina en moi sans la laisser me détruire.

C'est Allie qui, après l'avoir lu, m'a persuadée de soumettre le manuscrit à mon éditeur.

— Les émotions qu'il contient, Clarisse, avait-elle dit, sont si justes, si belles. C'est un roman tragique et plein d'espoir à la fois. C'est un roman qui déchire l'âme et fait du bien tout en même temps. Je crois qu'il aidera d'autres que toi.

J'ai hésité, puis demandé son avis à Emmeline aussi. Elle n'a pu que confirmer la suggestion d'Allie.

— J'ai tellement pleuré en le lisant, mais en le refermant, je me sentais vraiment et profondément heureuse, comme si tu avais mis un bras autour de mes épaules et que tu m'avais dit « Tout va bien aller, tu verras ». C'est ce sentiment que m'a procuré ton roman. Et c'est précieux.

Alors, je l'ai envoyé à mon éditeur. Et pendant les quelques jours qui ont suivi l'envoi, je me suis rongé les sangs et les ongles, ne sachant pas ce que je redoutais le plus : qu'il ne l'accepte pas... ou qu'il l'accepte, justement.

Et puis, il l'a accepté, et tout s'est enchaîné à une vitesse folle. Il voulait absolument le publier pour Noël, un an après que j'ai commencé à recouvrer la mémoire, pour le symbole de la date, alors nous avons dû travailler sans relâche pour que le manuscrit soit prêt dans les temps, qu'il soit envoyé à l'imprimeur à l'automne et distribué dans les librairies juste avant Noël.

Et aujourd'hui, le voici, devant moi, non pas en chair et en os, mais en papier et en encré.

— Les lecteurs sont au rendez-vous, m'informe Allie. Il y a une longue file dehors !

Le trac m'envahit soudain. C'est ma première séance de dédicaces, ma première lecture publique en tant que romancière.

Même avant mon amnésie, je n'étais qu'une inconnue dans le monde de la littérature et je n'avais encore jamais eu la chance de vivre ces événements importants dans la vie d'une autrice.

Aujourd'hui, après tant d'années à rendre visite aux romancières et romanciers dont les récits avaient occupé tant de mes soirées, c'est moi qui suis de l'autre côté des tables de dédicaces, avec un ouvrage qui me tient particulièrement à cœur.

Je m'installe, Allie m'apporte une bouteille d'eau, je vérifie que mes stylos sont en place, que mes mains ne tremblent pas trop (un échec, visiblement) et que mon cœur affolé ne va pas me lâcher avant la fin de la journée. Puis, j'indique à Allie que je suis prête et mon amie fait avancer les premiers lecteurs jusqu'au petit coin dans lequel je suis installée. Quelque part dans la file, j'aperçois Noémie, celle grâce à qui le mystère de mon identité a pu être levé. Je lui fais un signe, elle me répond avec un grand sourire, levant son pouce en l'air pour me dire que tout va bien aller.

Devant moi, les premiers lecteurs s'approchent, me disent combien ils ont été émus et touchés par l'histoire, par la résilience de l'héroïne, par l'amour pur et absolu qui la lie au héros. Une lectrice, qui se dit l'une de mes plus grandes admiratrices, me fait signer mes trois autres romans et me demande si l'histoire d'amour entre l'héroïne et l'homme dans ses rêves a réussi à perdurer, la fiction s'arrêtant au moment où ils se retrouvent enfin après avoir traversé un enfer indicible. Je me contente de sourire et de lui dire que la suite de leur histoire est celle qu'elle voudra bien leur donner.

— Alors je souhaite qu'ils se soient retrouvés et que leur amour ait tenu le coup, qu'ils soient heureux, l'un avec l'autre.

J'approuve d'un hochement de tête et lui tends ses quatre romans signés, en la remerciant du fond du cœur de sa fidélité. Alors qu'elle s'éloigne en serrant ses livres contre elle, mon regard dévie vers le fond de la librairie, où un homme, grand, brun, beau, une

tête brûlée au cœur en chocolat, ne me quitte pas du regard. Mon cœur fait un bond dans ma poitrine, comme chaque fois que nos yeux se croisent. Il me sourit tendrement et tout en moi se liquéfie.

Cela fait un an que nous nous sommes retrouvés. Un an que nous nous redécouvrons, que nous nous reséduisons, que nous nous réapprivoisons. À ses côtés, j'ai exploré celle que je suis devenue, découvert ce qui avait changé en moi. Et à chaque pas, à chaque étape, il a été là, sans jamais me laisser un seul instant. Parce que c'était important pour lui, il a pris un congé sans soldes et est venu s'installer à Grenoble, occupant le petit appartement au-dessus de la librairie. Et fidèle à sa promesse, il m'a courtisée, m'invitant à un premier rendez-vous, puis à un autre. Pas à pas, nous avons rejoué notre rencontre. La fête foraine, *Casablanca*, la danse, les discussions sans fin. Jour après jour, son amour, sa dévotion, son sourire ont repris leur place en moi, et je me suis sentie retomber amoureuse de lui comme aux premiers jours. Bien entendu, cette année n'a pas été un long fleuve tranquille entre nous et il est arrivé parfois que nos douleurs et nos traumatismes remontent à la surface. Mais nous nous étions fait une promesse, tout au début, celle de toujours nous parler, de toujours nous dire les choses, que nous ayons besoin d'une étreinte, de solitude ou de mots rassurants. La communication, la discussion, même sur les sujets les plus sensibles, était indispensable pour nous retrouver. Alors nous avons beaucoup parlé. Et grâce à cela, nous sommes devenus plus forts.

Lorsque j'ai terminé ce roman qui aura été ma thérapie, c'est à lui que je l'ai fait lire en premier. C'est son avis à lui que j'ai cherché. Et son accord, aussi, avant de soumettre le texte à mon éditeur. Parce que cette histoire, c'est autant la sienne que la mienne. Cette douleur et cette perte sont autant les siennes que les miennes. C'est ensemble que nous avons entrepris de les accepter, de les apprivoiser.

Et c'est main dans la main que nous nous sommes reconstruits, individuellement et en tant que couple.

Ma main glisse vers la poche de la veste que je porte, vers cet écrin qui contient le symbole de tout ce que nous avons traversé, surmonté. De tout ce que nous sommes devenus.

Ce soir, quand la librairie sera fermée, quand la séance de dédicaces sera terminée et que nous irons fêter l'événement ensemble, lui et moi, en tête à tête, dans le restaurant où il m'a invitée pour le premier rendez-vous de notre nouvelle vie, je lui présenterai les deux alliances que je suis allée acheter dans une bijouterie il y a quelques jours, et je lui demanderai de m'épouser de nouveau.

À la manière dont il me sourit, en cet instant, j'ai dans l'idée qu'il me dira oui, et qu'après tout ce temps et toutes ces épreuves, enfin, *enfin*, l'homme dans mes rêves redeviendra l'homme de ma vie.





REMERCIEMENTS

L'histoire de Clarisse et de Sylvain s'est insinuée dans mon esprit et dans mon cœur il y a plusieurs années de cela. C'était en 2018, j'étais entre deux romans et, d'un seul coup, j'ai eu comme une vision. Je n'avais pas grand-chose. Juste l'image d'une femme qui avait perdu la mémoire et qui cherchait désespérément à savoir qui était l'homme qu'elle voyait dans ses rêves. Mais je savais déjà que ce serait une histoire dont je ne ressortirais pas indemne.

Il m'a fallu cinq ans et un nombre incalculable de versions pour découvrir ce que cachait l'amnésie de Juliette, ce qui avait ainsi cabossé mes deux protagonistes. Et pendant ces cinq années, ces deux êtres malmenés par la vie, détruits, en perdition, ont vécu en moi, m'ont habitée, hantée, presque. J'ai pleuré toutes les larmes de mon corps lorsque j'ai compris ce qui s'était passé, et plus encore lorsque j'ai écrit LA scène (#ceuxquisavent) (et si vous avez lu le roman, vous savez, donc). Et quelques litres de plus quand j'ai écrit la fin, pour une tout autre raison, cela dit.

Aujourd'hui, ce roman, c'est à vous que je le confie. J'espère que vous le garderez dans votre cœur comme je l'ai gardé dans le mien.

Pour que cette histoire puisse parvenir jusqu'à vous, il a fallu le concours de plusieurs personnes, et ce sont elles que je voudrais remercier aujourd'hui.

À l'homme de mes rêves, pour m'avoir aidée lors des balbutiements de cette histoire, pour avoir visionné *Casablanca* avec moi,



et pour m'avoir toujours soutenue, durant les longues années d'écriture. Tu es mon roc, mon phare et mon ancre. Je t'aime.

À mes bêta-lectrices (et à mon bêta-lecteur), pour leurs commentaires et leurs encouragements. Carine, Jessica, Anne-Marie, MJ, Didi et Jérémie. Merci du fond du cœur. Sans vous, jamais je n'aurais osé imaginer que cette histoire pourrait plaire à d'autres personnes que moi.

À Suzanne Roy, une femme merveilleuse, une autrice de grand talent et une personne formidable, que je considère comme ma marraine, ma bonne fée. Elle a toujours été là pour moi ces dix dernières années, depuis mes premiers pas en tant qu'autrice, me poussant sans cesse à aller plus haut, plus loin. Si je suis ce que je suis, c'est grâce à elle. Et si vous avez ce roman entre vos mains aujourd'hui, c'est aussi grâce à elle. Jetez-vous sur ses ouvrages, si ce n'est pas déjà fait. Vous me direz merci.

À l'équipe de JCL, et notamment à Annie, mon éditrice, pour avoir cru en moi, en ce manuscrit, et pour avoir voulu le faire découvrir au plus grand nombre. Pour m'avoir aidée à lui donner ce petit quelque chose en plus et m'avoir soutenue pendant ce processus.

Enfin, à vous, chères lectrices, chers lecteurs. Je tiens à vous remercier de votre présence sur mes réseaux sociaux, de vos messages de soutien, de votre enthousiasme à l'annonce de la publication de ce roman. Et si c'est la première fois que vous me lisez, je vous remercie d'avoir donné une chance à une autrice que vous ne connaissiez pas. Parmi tous les romans disponibles, c'est le mien que vous avez choisi et cela me touche profondément.

Merci encore, du fond du cœur.

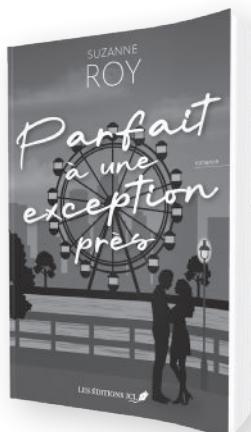
Chloé





Encore plus aux Éditions JCL

Vous avez aimé *L'homme dans mes rêves*?
Vous apprécierez sûrement les titres suivants :



Parfait à une exception près

Suzanne Roy

Chaque fois qu'Olivia se rend aux événements *speed dating* qu'organise son frère, elle se demande si elle a des penchants masochistes. Toutes ses rencontres tournent immanquablement à la catastrophe : trop jeune, trop vieux, habite encore chez sa mère, aime toujours son ex... C'est une véritable malédiction, elle ne voit que ça!

Mais quand Nathan se pointe par erreur au restaurant, ce soir-là, elle croit avoir enfin droit à son conte de fées. Beau, gentil, drôle, galant, il coche toutes les cases sur sa liste. Bref, il est parfait... à une exception près : il n'est pas célibataire. L'espoir d'Olivia fond comme neige au soleil.

Sous l'effet du coup de foudre, Nathan prend conscience que la vie qu'il mène ne correspond pas à ses aspirations. Il a soif de sauter dans le vide, quitte à se briser les os. Voilà, il doit rompre avec Hélène et conquérir Olivia, lui prouver qu'ils sont faits l'un pour l'autre. Seulement, quand les obligations s'entremêlent à l'amour, même les histoires les plus enflammées ne peuvent échapper à l'épreuve du réel.

Visitez editionsjcl.com pour plus de détails.



Une irrésistible envie de tout changer

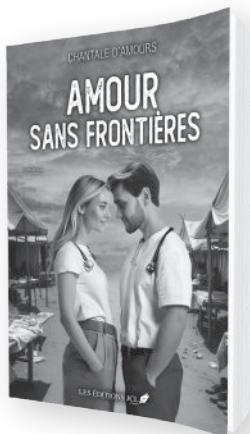
Chantal Brodeur

Lucie est entière et passionnée, du genre à s'investir à fond dans tout ce qu'elle entreprend. Mise au défi par sa meilleure amie, elle se lance en quête de ce qu'elle attend réellement de la vie. Selon Zahra, l'important, c'est d'être à l'écoute de ce qu'on ressent pour se concentrer sur ce qui compte vraiment.

Si elle a longtemps été obnubilée par sa carrière, la jeune bibliothécaire éprouve désormais le besoin de penser à elle et de placer sa vie amoureuse au premier plan. En Shilam, elle a rencontré le parfait complice. De ça, elle est absolument certaine. Même si l'élu de son cœur habite Rivière-au-Tonnerre, près de Sept-Îles. Autant dire au bout du monde...

Entre le festival littéraire qu'elle doit organiser, le retour soudain de son ex et l'intense désir de maternité qui l'envahit, Lucie cédera-t-elle à cette irrésistible envie de tout changer ?

Visitez editionsjcl.com pour plus de détails.



Amour sans frontières

Chantale D'Amours

S'engager avec Médecins Sans Frontières, c'était le but de Lana. Un souhait qu'elle a vite laissé tomber pour mener une vie bien rangée auprès de Julien, son conjoint des dernières années. Mais quand vient le temps de fonder une famille, Lana remet tout en question.

Ainsi, lorsque son grand rêve se présente sur un plateau d'argent, elle saute sur l'occasion. Travailler chez MSF est l'une des principales raisons pour lesquelles elle a étudié en médecine.

Comment a-t-elle pu se perdre en chemin au point d'oublier ses valeurs les plus profondes ?

Une fois en mission au camp de personnes déplacées de Bentiu, au Soudan du Sud, Lana est frappée par la chaleur étouffante, la poussière, les conditions précaires... et le regard d'ange de son collègue chirurgien. Sur le site, le matériel manque, les médecins carburent à l'adrénaline et au Coca-Cola, mais la communauté se tient les coudes.

Si la distance compromet encore plus la relation amoureuse de Lana, le charisme du Dr Jackson Hill l'achève à petit feu. Seulement, là où il y a du désir, il y a une flamme qui risque de tout brûler...

Visitez editionsjcl.com pour plus de détails.





